Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »

Eugène Sue

LES MYSTÈRES DU PEUPLE

Tome VI

HISTOIRE D'UNE FAMILLE DE PROLÉTAIRES À TRAVERS LES ÂGES

1849 – 1857

Table des matières

L'AUTEUR AUX ABONNÉS DES MYSTÈRES DU PEUPLE . 7

LE FER DE FLÈCHE OU LE MARINIER PARISIEN ET LA VIERGE AU BOUCLIER. 818-912 16

SOMMAIRE 18

Paris au dixième siècle. – *Eidiol*, doyen des mariniers parisiens. – *Anne-la-Douce*. – *Guyrio-le-Plongeur*. – *Rustique-le-Gai*. – Le comte de Paris. – Le chantre *Fultrade*. – La relique. – Mœurs et navigation des pirates *North-mans*. – Le *Holker* de la belle *Shigne* et les vierges au bouclier. – *Gaëlo-le-Pirate*. – *Simon-grande oreille*. – *Lodbrog le Berserke*. – Le chant de guerre d'*Hasting*. – *Rolf*, le roi de la mer. – L'abbaye de Saint-Denis. – Stratagème. – Les pirates North-mans et les vierges au bouclier. – Les North-mans remontent la Seine jusqu'à Paris. – Le roi KARL-LE-SOT (*Karolus stultus vel simplex, Charles-le-Simple*). – *Ghisèle*, sa fille. – Le château de Compiègne. – La Basilique de Rouen. – Le mariage de Rolf. 18

LE CRÂNE D'ENFANT OU LA FIN DU MONDE – YVON-LE-FORESTIER. 912-1042 151

CHAPITRE PREMIER 153

La forêt de Compiègne. – La Fontaine-aux-Biches. – Le rendez-vous. – La reine *Blanche* et *Hugh-le-Chappet* (Hugues Capet), comte de Paris et d'Anjou, duc de l'Île de France, abbé de Saint-Martin-de-Tours et de Saint-Germain-des-Prés. – Manière royale de se défaire d'un mari gênant. – *Yvon-le-Bestial* et *Marceline-aux-cheveux d'or*. – *Ludwig V le Fainéant* (Louis V le Fainéant), dernier rejeton de Charlemagne. – Le festin. – L'empoisonnement. – *Yvon-le-Forestier*. – Comment finissent et comment se fondent les royautés. – *Hugh-le-Chappet*, roi des Français et chef de la troisième race des souverains étrangers à la Gaule. 153

CHAPITRE II 193

La fin du monde. – La hutte du forestier. – La chasse au daim. – La taverne de *Grégoire-Ventre-creux*. – Le repas. – La famille d'Yvon. – Den-Braô, le maçon 193

À propos de cette édition électronique.....224

Il n'est pas une réforme religieuse, sociale ou politique que nos pères n'aient été forcés de conquérir, de siècle en siècle, au prix de leur sang, par l'INSURRECTION.

Correspondance avec les Éditeurs étrangers

L'éditeur des *Mystères du Peuple* offre aux éditeurs étrangers, de leur donner des épreuves de l'ouvrage, quinze jours avant l'apparition des livraisons à Paris, moyennant 15 francs par feuille, et de leur fournir des gravures tirées sur beau papier, avec ou sans la lettre, au prix de 10 francs le cent.

Travailleurs qui ont concouru à la publication du volume :

Protes et Imprimeurs : Richard Morris, Stanislas Dondey-Dupré, Nicolas Mock, Jules Desmarest, Louis Dessoins, Michel Choque, Charles Mennecier, Victor Peseux, Étienne Bouchicot, Georges Masquin, Romain Sibillat, Alphonse Perrève, Hy père, Marcq fils, Verjeau, Adolphe Lemaître, Auguste Mignot, Benjamin, Dunon et Waseige.

Clicheurs : Curmer et ses ouvriers.

Fabricants de papiers : Maubanc et ses ouvriers, Desgranges et ses ouvriers.

Artistes Dessinateurs : Charpentier, Castelli.

Artistes Graveurs : Ottweit, Langlois, Lechard, Audibran, Roze, Frilley, Hopwood, Massard, Masson.

Planeurs d'acier : Héran et ses ouvriers.

Imprimeurs en taille-douce : Drouart et ses ouvriers.

Fabricants pour les primes, Associations fraternelles d'Horlogers, de Lampistes et d'ouvriers en Bronze : Duchâteau, Deschiens, Journeux, Suireau, Lecas, Ducerf, Renardeux, etc., etc.

Employés et correspondants de l'administration : Maubanc, Gavet, Berthier, Henri, Rostaing, Jamot, Blain, Rousseau, Toussaint, Rodier, Swinnens, Porcheron, Gavet fils, Dallet, Delaval, Renoux, Vincent, Charpentier, Dally, Bertin, Sermet, Chalenton, Blot, Thomas, Gogain, Philibert, Nachon, Lebel, Plunus, Grossetête, Charles, Poncin, Vacheron, Colin, Carillan, Constant, Fonteney, Boucher, Darris, Adolphe, Renoux, Lyons, Letellier, Alexandre, Nadon, Normand, Rongelet, Bouvet, Auzurs, Dailhaux, Lecerf, Bailly, Baptiste, Debray, Saunier, Tuloup, Richer, Daran, Camus, Foucaud, Salmon, Strenl, Seran, Tetu, Sermet, Chauffour, Caillaut, Fondary, C. de Poix, Bresch, Misery, Bride, Carron, Charles, Celois, Chartier, Lacoste, Dulac, Delaby, Kaufried, Chappuis, etc., etc., de Paris ; Férand, Collier, Petit-Bertrand, Périé, Plantier, Etchegorey, Giraudier, Gaudin, Saar, Dath-Godard, Hourdequin, Weelen, Bonniol, Alix, Mengelle, Pradel, Manlius Salles, Vergnes, Verlé, Sagnier, Samson, Ay, Falick, Jaulin, Fort-Mussat, Freund, Robert, Carrière, Guy, Gilliard, Collet, Ch, Celles, Laurent, Castillon, Drevet, Jourdan Moral, Bonnard, Legros, Genesley, Bréjot, Ginon, Féraud, Vandeuil, Châtonier, Bayard, Besson, Delcroix, Delon, Bruchet, Fournier, Tronel, Binger, Molini, Bailly, Fort-Mussot, Laudet, Bonamici, Pillette, Morel, Chaigneau, Goyet, Colin-Morard, Gerbaldi, Fruges, Raynaut, Chatelin, Bellue, etc., etc., des principales villes de France et de l'étranger.

La liste sera ultérieurement complétée, dès que nos fabricants et nos correspondants des départements, nous auront envoyé les noms des ouvriers et des employés qui concourent avec eux à la publication et à la propagation de l'ouvrage.

Le Directeur de l'Administration.

Paris – Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

L'AUTEUR

AUX ABONNÉS DES MYSTÈRES DU PEUPLE

Chers lecteurs,

Lorsque par un beau jour d'été, traversant le pont de la Concorde, un moment vous vous arrêtez frappés du magnifique coup d'œil offert à vos regards, admirant ces quais immenses plantés d'arbres, ces monuments splendides, ces jardins ombreux qui semblent se mirer dans les eaux de la Seine, dont le cours va baigner le pied des vertes collines de Chaillot et de Passy, au versant desquelles s'étagent tant de riantes demeures ; ou bien, lorsque le soir, au coucher du soleil, le gaz éclatant jaillit des milliers de candélabres de bronze, qui, à perte de vue, illuminent les Champs-Élysées, les quais et cette grande place de la *Révolution* (laissons-lui ce saint nom), où de gigantesques fontaines épandent leurs cascades des deux côtés de l'obélisque de Louqsor ; lorsque enfin vous contemplez d'un œil enchanté, ces merveilles de la civilisation, de la science, de l'art, de l'industrie et du progrès, votre enchantement se mélangerait d'une mélancolie profonde, si, vous reportant par la pensée à une époque éloignée de huit à neuf cents ans de ce temps-ci, vous songiez à ce qu'était Paris à ces époques reculées ; si vous songiez à quels horribles désastres cette ville fut si souvent exposée pendant une partie des neuvième et dixième siècles (de 845 à 912) ; si vous songiez enfin aux maux affreux qu'ont endurés nos pères les Parisiens en ces temps maudits, si regrettés des partisans des rois de DROIT DIVIN. En vérité,

bien que chaque page de notre histoire atteste ces faits inouïs, on peut à peine les croire, et souvent, lorsque je traverse l'un des ponts de Paris, je m'arrête en regardant le cours tranquille de la Seine, et je me dis : « Les eaux de ce fleuve qui coule entre ces rives depuis tant de siècles apportaient fréquemment, il y a de cela huit ou neuf cents ans, une innombrable quantité de bâtiments pirates qui, partis des côtes de la Norwége, du Danemark, de la Suède et autres pays du Nord, traversaient les mers, entraient à Rouen, dans la Seine, la remontaient jusqu'à Paris ; et, après avoir assiégé, pillé, incendié ou rançonné cette ville (notamment en 815, 856, 857, 861, 885, 901, 912), ils regagnaient leurs légers bâtiments et s'en retournaient vers les mers du Nord en descendant le fleuve. Vous verrez les mœurs de ces terribles pirates *North-mans*, ainsi appelés, dit le roman de *Rou (Rollon)*, plus historiquement ROLF[1], parce que : *Man en engleiz* (en anglais), et en *noreiz* (langue du Nord), *sénéfie hom en franchiez* (français) – *justez* (joignez) *ensemble North-et-man – ensemble ditez donc North-man – de ço vint li nom as Normanz* (d'où vient qu'ils ont le nom de Normands). »

Oui, ces North-mans auxquels se joignaient, dès qu'ils abordaient le sol de la Gaule, une multitude de serfs poussés à bout par la misère et l'esclavage ; oui, ces North-mans ont navigué sur les eaux de cette même Seine, qui coule si paisiblement à nos yeux ; oui, les cris de guerre de ces hordes sauvages dont les innombrables bateaux couvraient le fleuve d'une rive à l'autre, allaient jeter l'épouvante dans les palais des évêques ou des comtes de la vieille cité de Paris.

---

[1] Le *Roman de Rou*, Rollon ou Rolf, car ces trois noms ont été indistinctement donnés à ce pirate, souche des duks de Normandie, devenus plus tard rois d'Angleterre par la conquête ; le *Roman de Rou* a été écrit par Robert Wace, chanoine de Bayeux, mort en 1184. Il existe plusieurs manuscrits de ce curieux ouvrage ; voir à ce sujet l'excellente édition publiée par les soins du savant Frédérik Pluquet. (Rouen, Édouard frères, 1827, 2 vol. in-8, avec gravures et fac-similés).

Mais comment direz-vous, chers lecteurs, de si incroyables excursions avaient-elles lieu si fréquemment, si impunément[2] ? Le récit suivant vous expliquera, je le crois, cet étrange mystère.

Je dois aussi, pour l'intelligence de cette histoire, ajouter quelques mots relatifs à la configuration topographique de Paris à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 900. Cette ville, devenue immense par la suite des temps, se bornait alors à l'espace qu'occupe de nos jours le *quartier de la Cité et de Saint-Louis en l'Île* ; c'est-à-dire que le Paris du dixième siècle était renfermé dans l'espace que laissent entre eux les deux bras de la Seine, dont les eaux baignaient ainsi en ces temps-là les remparts de la ville. Il n'existait alors que deux ponts en bois pour communiquer avec la rive droite et avec la rive gauche du fleuve. Le premier, le *Petit-Pont*, était placé à peu près au même point où se trouve aujourd'hui le pont qui porte encore ce nom de *Petit-Pont*. – Le second, appelé le *Grand-Pont*, occupait à peu près l'emplacement du *Pont-au-Change*. – Sur les rives droite et gauche de la Seine, où s'élèvent de nos jours les splendides quartiers Saint-Germain et des Tuileries, l'on voyait disséminés çà et là dans la plaine plusieurs bourgs, tels que le *bourg-Thiboust*, le *Beau-bourg*, le *bourg-l'Abbé* (qui ont donné plus tard leurs noms aux rues *Beaubourg* et *Bourg-l'Abbé*) ; là aussi s'élevaient entre autres les riches abbayes de *Saint-Germain l'Auxerrois*, sur la rive droite ; de *Saint-Germain des Prés*, sur la rive gauche. Les champs, les bois, les prairies, les huttes des serfs de ces abbayes occupaient alors ce territoire qui, à cette heure, est couvert de maisons et sillonné de rues

---

[2] Notons ici, en passant, qu'un prêtre, l'évêque de Chartres, a eu dernièrement la triste impudeur d'écrire ces lignes, qui comptent autant de mensonges que de mots :

« Cherchez dans l'histoire ! Ce qui est certain, c'est que pendant *quinze cents ans la France a été tranquille et florissante*. Point de ces révolutions destructives et cruelles qui ravagent notre belle patrie depuis soixante ans ; cette leçon brille à vos yeux comme le soleil ! » (*Mandement de l'évêque de Chartres*, 1851.)

commerçantes. C'était, comme on dit : *la campagne* ; la ville proprement dite étant, je vous le répète, renfermée dans l'île de la Cité, dont les deux bras de la Seine baignaient les remparts. Ces souvenirs topographiques bien retenus par vous, chers lecteurs, vous faciliteront, je l'espère, l'intelligence du récit intitulé : *Les Mariniers parisiens et la Vierge au bouclier*.

Maintenant, un mot de réponse à une critique (je ne réponds point évidemment à ces critiques *en action*, qui, au lieu de réfuter mon œuvre par de bonnes raisons, trouvent plus catégorique et surtout plus commode de faire brûler les *Mystères du Peuple* par la main du bourreau, ainsi que cela dernièrement a eu lieu à *Erfurth en Prusse*). Donc, un mot de réponse à une critique née d'un sentiment honorable que je respecte ; l'on m'a dit :

« En racontant l'histoire et les conséquences de la conquête de la Gaule, notre mère-patrie, par les rois francs ; conquête spoliatrice et sanglante, surtout accomplie grâce à la toute-puissante influence de l'Église catholique, avide de partager les dépouilles de la Gaule conquise ; ne craignez-vous pas de réveiller l'antagonisme, la haine de race entre les descendants des conquérants et des conquis ? des vainqueurs et des vaincus ? des Francs et des Gaulois ? »

À ceci je pourrais répondre que les faits sont les faits, et que notre histoire n'a été pendant quatorze siècles de *monarchie de droit divin*, que l'histoire de la lutte de ces deux races, dont l'une a constamment opprimé, spolié, exploité, asservi l'autre, grâce à l'abominable complicité de l'Église catholique, apostolique et romaine ; et que notre grande, notre immortelle révolution de 89 n'a été que la légitime et trop tardive réaction de la race conquise contre la race conquérante et ses complices, *les rois, l'aristocratie, le clergé* ; mais je ne bornerai pas là cependant ma réponse ; j'ajouterai ceci : – Est-ce nous, écrivains démocrates, qui avons les premiers songé à

réveiller cet antagonisme de race ? ne l'a-t-on pas cent fois invoqué contre nous, contre la liberté au nom du droit divin ? au nom de l'Église ? Nous nous défendons à armes égales, rien de plus. Et d'abord, est-il vrai que de nos jours, hier, aujourd'hui l'on ait exalté, l'on exalte l'excellence, la légitimité de la monarchie de droit divin, et l'omnipotence, salutaire de l'Église catholique et romaine ? Est-il vrai que l'on veut, on l'a dit tout haut à la tribune de l'Assemblée nationale, relever le drapeau de la monarchie de Clovis, le premier conquérant des Gaules ? Quant à l'Église, il ne s'agit plus de vœux, mais de faits ; l'expédition de Rome, la loi de l'enseignement public, et tant d'autres triomphes du parti prêtre ont ouvert les yeux des moins clairvoyants ; des missionnaires en chaire prêchent ouvertement, chaque jour, la nécessité d'un prompt retour aux institutions religieuses et monarchiques de la féodalité. (Nous arrivons à l'époque de la féodalité, vous la jugerez *pièces en mains*, chers lecteurs.) Ces tendances du parti prêtre et royaliste ne sont pas nouvelles : en 1816 et en 1817, elles se sont révélées dans toute leur hautaine et implacable persistance. Voici ce qu'à cette époque (1816) écrivait M. le Comte de Montlosier, dans son ouvrage sur la *Monarchie française* ; il s'adressait à nous, fils des conquis, et disait :

« RACE D'AFFRANCHIS ! RACE D'ESCLAVES arrachés de nos mains ! Peuple tributaire ! peuple nouveau, licence vous fut octroyée d'être libres et non pas d'être nobles : *Pour nous tout est de* DROIT, *pour vous tout est de* GRÂCE ! Nous ne sommes pas de votre communauté ; nous sommes un tout par nous-mêmes ; votre origine est claire, la nôtre l'est aussi ; dispensez-vous de sanctionner nos titres, nous saurons nous mêmes les défendre. »

(*Le comte de Montlosier, de la Monarchie française*, t. I., p. 186, 149.)

Un autre écrivain royaliste constatait les mêmes prétentions et disait :

« C'est notre race septentrionale (race des Franks) qui s'empara de la Gaule sans en extirper les vaincus, cette race franque, dont le nom devint synonyme de liberté, lorsque *seule elle devint libre,* sur le sol qu'elle avait envahi ; cette race *qui eut bon marché, dans la ténacité de son despotisme, de l'insouciance légère des Gaulois,* sut léguer à ses successeurs (maintenant dépouillés CONTRE TOUT DROIT) *les terres de la conquête à* POSSÉDER, *les hommes de la conquête à* RÉGIR. »

(*M. le comte de Jouffroy, Obs. de la marine,* 9e livraison, p. 299. – 1817.)

Est-ce assez clair ?

Est-ce assez carrément exprimé ?

– *La race conquérante a légué à ses descendants les terres de la conquête à posséder, les hommes de la conquête à régir.*

Or, le gouvernement de la monarchie de droit divin ne peut se résumer et se poser qu'en ces termes explicites, rigoureux, sinon la monarchie n'a aucune raison d'être ; donc, à défaut de la possession complète des terres de la Gaule (dont le *milliard* d'indemnité a d'ailleurs fait rentrer une portion considérable entre les mains de leurs propriétaires : *les émigrés*), la monarchie de droit divin se croit le droit antérieur, supérieur et souverain de nous *régir,* nous autres descendants des *hommes de la conquête.*

Maintenant, que l'on réponde ?

Est-ce nous, démocrates, nous, *race d'affranchis,* nous, *race d'esclaves* comme nous appelle le comte de Montlosier ;

est-ce nous qui, les premiers, avons songé à réveiller l'antagonisme des races ?

Que l'on nous permette de citer à ce sujet quelques lignes d'un homme aussi vénéré pour l'élévation de son caractère et de son patriotisme qu'illustre dans la science de l'histoire, un homme dont la juste renommée est une des gloires les plus précieuses de la France ; M. Augustin Thierry, faisant allusion aux écrits monarchiques que nous venons de citer, a écrit ceci :

« Après de si longs avertissements, il est temps que nous nous rendions à l'évidence, et que de notre côté aussi nous revenions aux faits ; le ciel nous est témoin que ce n'est pas nous qui, les premiers, avons évoqué cette vérité sombre et terrible *qu'il y a deux camps ennemis sur le sol de la France* ; il faut le dire, car l'histoire en fait foi, quel qu'ait été le mélange physique des deux races primitives, *leur esprit contradictoire a vécu jusqu'à ce jour dans deux portions toujours distinctes de la population confondue*, LE GÉNIE DE LA CONQUÊTE S'EST JOUÉ DE LA NATURE ET DU TEMPS, IL PLANE ENCORE SUR CETTE TERRE MALHEUREUSE. C'est par lui que les distinctions de castes ont succédé à celles du sang ; celles des ordres à celles des castes ; celles des titres à celles des ordres. La noblesse actuelle se rattache par ses prétentions aux hommes à privilèges du seizième siècle. Ceux-là se disaient issus des possesseurs d'hommes du treizième siècle qui se rattachent aux franks de Karl-le Grand, qui remontaient aux Sicambres de Clovis. On peut contester ici la fiction naturelle ; MAIS LA DESCENDANCE POLITIQUE EST ÉVIDENTE ; donnons-la donc à ceux qui la revendiquent, et nous, revendiquons la descendance contraire ; nous sommes les fils du tiers-état ; le tiers-état sortit des communes ; les communes furent l'asile des serfs ; les serfs étaient les vaincus de la conquête ; ainsi, de formule en formule, à travers l'intervalle de quinze siècles, nous sommes conduits *au terme d'une conquête qu'il s'agit d'effacer*. – Dieu veuille que cette conquête s'abjure d'elle-même, et que

l'heure du combat n'ait pas besoin de sonner ; mais sans cette abjuration formelle, n'espérons ni repos ni liberté. »

(Augustin Thierry, *Dix ans d'études historiques*, p. 240.)

L'heure du combat sonna en 1830, et l'on sait ce qu'il en advint ; mais ces paroles solennelles de Thierry, écrites aux plus mauvais jours de la Restauration, sont aujourd'hui, comme alors, profondément vraies et remplies d'à-propos en présence des prétentions royalistes qui se manifestent de nouveau ; mais nous répéterons après l'illustre historien : – « Le ciel nous est témoin que ce n'est pas nous qui, les premiers, avons évoqué cette vérité sombre et terrible qu'il y a deux camps ennemis sur le sol de la France. » – Non ! que la funeste responsabilité de cet appel au passé retombe sur ceux là qui, dans un pays républicain, ont proclamé, proclament chaque jour que Henri V ne peut rentrer en France que comme *roi de cette terre conquise par ses ancêtres* ; qu'elle retombe encore, cette responsabilité funeste, sur ceux-là qui ont posé la question catholique entre *les fils de Voltaire et les fils des croisés* (nous arriverons prochainement à l'époque des croisades, chers lecteurs, et vous les jugerez *pièces en mains*, ces pieux croisés dont on revendique la descendance).

Non, non, loin de nous ces pensées de haine et de division ; plus que personne nous respectons les convictions de nos adversaires politiques ; plus que personne nous désirons le généreux apaisement d'un antagonisme de race, dont nos pères ont été si cruellement victimes durant quatorze siècles : plus que personne nous appelons de tous nos vœux le jour où ceux que le hasard de la naissance a fait naître princes de ces races royales, où la filiation naturelle du sang des rois de la conquête s'est surtout absolument perpétuée, puissent rentrer en France et y jouir de leurs droits de citoyens de la République française ; mais nous sommes aussi de ceux-là qui, pour le salut, la paix, la dignité, la prospérité, l'avenir du pays, pensent que si les races

royales persistent, au nom du droit divin consacré par l'Église catholique, leur complice de tous les temps, à revendiquer le droit de nous régir, droit uniquement né de la conquête, c'est-à-dire de la violence, de la spoliation et du massacre, nous devons opposer à ces prétentions royales le droit et *l'action révolutionnaires*, grâce auxquels nous, peuple vaincu, nous avons brisé les chaînes de la conquête et le joug de l'Église romaine après quatorze siècles de misère, de honte et d'asservissement.

Voilà, chers lecteurs, ma réponse à la critique dont je vous ai entretenus. Non, je ne veux réveiller aucun antagonisme de races ! En m'efforçant de vous instruire des choses du passé, je n'ai d'autre but que de clairement préciser la position des vainqueurs et des vaincus, des oppresseurs et des opprimés durant les siècles de notre histoire ; que la connaissance de ces temps maudits soit votre enseignement pour l'avenir. Pleurons le martyre de nos pères ; mais redevenus libres et égaux de tous, jamais n'oublions notre devise républicaine : *liberté, égalité, fraternité !* Tendons une main fraternelle aux descendants des conquérants ; mais si venait le jour où, dans leur aveuglement, le parti royaliste et le parti prêtre voulaient encore, par le *fait seul* du rétablissement de la monarchie et de l'omnipotence de l'Église, diviser de nouveau le peuple français en conquérants et en conquis, en vainqueurs et en vaincus, en fils des *Gaulois* et en fils des *Franks*, en fils des *Croisés* et en fils de *Voltaire* ; oh ! ce jour-là, nous autres, Gaulois, nous autres, fils de Voltaire, souvenons-nous... et aux armes !

EUGÈNE SUE,

Représentant du Peuple.

Paris, 15 mai 1851.

LE FER DE FLÈCHE

OU

LE MARINIER PARISIEN ET LA VIERGE AU BOUCLIER.

818-912

Des toailes des altels prises
Des toiles prises sur les autels
Faisaient braies et kamises ;
(Les Normands) faisaient culottes et chemises ;
Li provisoires se desconfortent ;
Les prêtres se découragent ;
Altre parz li corz sainz porte
Autre part les corps saints ils portent,
Portent messaux et sauliers
Ils emportent missels et psautiers ;
Portent mitres e encensiers
Ils emportent mitres et encensoirs.
N'i liessent rien ke porter puissent
Ils ne laissent rien qu'ils puissent emporter
Et coue porter ils ne poent
Et ce qu'il ne peuvent emporter
En terre muchent et enfoent.
En terre ils le cachent et l'enfouissent.

(*Roman de Rou*, v. I, vers 145 à 180)

... En ces temps désastreux (pendant les guerres des Normands) le serf devient libre, l'homme libre est réduit à l'état de serf ; on fait du seigneur un valet et du valet un seigneur.

ABBON, *Siège de Paris par les Normands*, t. I., p. 5. (*Coll. des Hist. Français*)

... Souvent la fureur des North-mans fut moins inspirée par le fanatisme odinique que par la vengeance du serf révolté et per la rage de l'apostat.

(MICHELET, *Hist. de France*, v. I., p. 395)

SOMMAIRE

Paris au dixième siècle. – *Eidiol*, doyen des mariniers parisiens. – *Anne-la-Douce*. – *Guyrio-le-Plongeur*. – *Rustique-le-Gai*. – Le comte de Paris. – Le chantre *Fultrade*. – La relique. – Mœurs et navigation des pirates *North-mans*. – Le *Holker* de la belle *Shigne* et les vierges au bouclier. – *Gaëlo-le-Pirate*. – *Simon-grande oreille*. – *Lodbrog le Berserke*. – Le chant de guerre d'*Hasting*. – *Rolf*, le roi de la mer. – L'abbaye de Saint-Denis. – Stratagème. – Les pirates North-mans et les vierges au bouclier. – Les North-mans remontent la Seine jusqu'à Paris. – Le roi KARL-LE-SOT (*Karolus stultus vel simplex, Charles-le-Simple*). – *Ghisèle*, sa fille. – Le château de Compiègne. – La Basilique de Rouen. – Le mariage de Rolf.

Notre aïeul Amaël prévoyait l'avenir, lorsqu'il y a un siècle à peine, parlant à Karl-le-Grand des derniers descendants de Clovis, rois énervés, imbéciles et fainéants, il disait au puissant empereur : – « Tôt ou tard les races royales et conquérantes expient l'iniquité de leur origine. » – Et de fait, en 811, quel souverain régnait en Gaule et presque sur le monde entier ? – C'était Karl, empereur auguste, surnommé le GRAND...

Et aujourd'hui, en 912, quel est ce roi qui règne à peine sur quelques provinces de la Gaule ? – C'est KARL, surnommé le SOT, et descendant de *Karl-le-Grand*. – Lui aussi, cet auguste empereur, prévoyait l'avenir, lorsque les yeux baignés de larmes, il prononçait ces paroles prophétiques rapportées depuis dans la chronique d'Éginhard, son archichapelain : – « Savez-vous, mes fidèles, pourquoi je pleure amèrement à la vue des bateaux pirates des North-mans ? C'est que je prévois les maux dont ces païens affligeront ma descendance ! » – Et tu avais raison de pleurer sur l'avenir de ta race, ô Karl-le-Grand, car soixante-huit ans après ta mort, tout-puissant maître du

monde, deux chefs de pirates North-mans *Gorm et Half*, remontant le Rhin, la Meuse et l'Escaut, ravageaient le territoire de Cologne, de Maëstricht, de Worms, de Tongres, saccageaient ces villes et réduisaient en cendres ton splendide palais d'Aix-la-Chapelle, ta résidence favorite ! oui, et la superbe basilique où tu te plaisais si fort à chanter au lutrin et où reposaient tes augustes os, servait d'écurie aux chevaux des pirates, car ces damnés North-mans n'aimaient point les voyages à pied : dès leur débarquement ils s'emparaient des chevaux de toutes les contrées qu'ils dévastaient et guerroyaient à cheval. La voilà donc cette race, impériale, royale et conquérante ! après avoir atteint le faîte de sa gloire, de sa puissance dans la personne de *Karl-le-Grand*, la voici abaissée jusqu'à *Karl-le-Sot* ! et qui sait si elle ne se dégradera pas davantage encore d'âge en âge ! Mais pour tomber de si haut aussi bas, que lui est-il donc advenu à cette race, issue des maires du palais, dont le rude Karl-Marteau fut le modèle ? Ce qui lui est advenu, à cette race ? Voici en quelques lignes la honteuse histoire de la race de *Karl-le-Grand*, depuis 818 jusques en cette année-ci 912.

Le fils de Karl, *Louis-le-Pieux* le bien nommé, ce fervent catholique qui ravagea la Bretagne, défendue par Morvan et Vortigern, monta sur le trône en 814. À la mort de son père il avait quatre fils : *Lothaire, Louis, Pépin et Bernard*. Il garda pour lui une partie de la Germanie et de la Gaule et fit l'aîné de ses fils empereur d'Italie, le second, roi de Bavière, le troisième, roi d'Aquitaine ; Bernard n'eut rien en partage. Louis-le-Pieux, comme son père, le grand empereur, était d'un naturel fort amoureux. En 818, il se remaria et épousa Judith, fille du comte Wolp. La reine Judith, belle, jeune, dissolue, empoisonna la vie de Louis-le-Pieux, et ses fils portèrent incessamment contre lui leurs armes parricides. Bernard n'ayant point eu part ainsi que ses frères à la curée des royaumes, se révolte le premier contre son père ; celui-ci, après un combat sanglant, s'empare de son fils et lui fait crever les yeux. Bernard survit peu de temps à ce supplice, et les prêtres absolvent moyennant de riches dotations

Louis-le-Pieux de son abominable cruauté. Il eut de la belle Judith un dernier fils, appelé plus tard *Karl-le-Chauve,* et lui octroya l'Allemanie, la Réthie et une partie de la Bourgogne démembrée des États de Lothaire, de Louis et de Pépin. Ceux ci, courroucés d'être ainsi dépossédés en faveur de leur jeune frère, marchent contre Louis-le-Pieux et le forcent de se retirer dans un couvent avec la Reine Judith ; mais bientôt après la guerre éclate entre les trois fils rebelles. Grâce à cette division, habilement exploitée par le moine Gombaud, Louis-le-Pieux sort du couvent et est rétabli roi dans une diète tenue à Nimègue ; en 834, ses trois fils se soulèvent de nouveau contre lui, rassemblent leurs troupes entre Bâle et Strasbourg, dans un endroit appelé depuis le camp du *Mensonge*, et s'emparent de leur père ; le pape *Grégoire IV*, pontife infâme ! complice de ces fils dénaturés, se joint à eux pour forcer leur père à abdiquer, après quoi on conduit ce roi dévotieux et lâche, à l'abbaye de Saint-Médard, à Soissons, où on l'enferme revêtu d'un cilice. De nouvelles guerres éclatent entre les trois frères ; quelques partisans de Louis-le-Pieux profitant de l'occurrence le font évader de sa prison ; l'abbé de Saint-Denis, moyennant une grosse somme, le resacre roi, et ce débonnaire, croyant apaiser la haine de ses fils, leur partage de nouveau ses États ; mais, malcontents de la distribution, ils se soulèvent encore ; il les combat, et lors de cette dernière guerre, il meurt de la peur que lui inspire une éclipse de soleil, quoiqu'il se piquât fort d'être astronome. Après les luttes parricides viennent les luttes fratricides. En 840, Karl-le-Chauve, fils de Louis-le-Pieux, monte sur le trône à dix-sept ans ; il s'allie à son frère Louis de Bavière contre leur frère, Lothaire. Pendant trente-six ans que régna ce roi (de 840 à 876), la Gaule, la Germanie et l'Italie, héritage de Karl-le-Grand, furent incessamment dévastées par les guerres de Karl-le-Chauve contre ses frères ou de leurs descendants contre lui ; les Arabes, les Hongrois envahissent la Gaule, les pirates north-mans, maîtres de l'embouchure des grands fleuves, ravagent le littoral des rivières, font plusieurs fois payer rançon à Paris qu'ils assiègent, et grand nombre de

leurs bandes s'établissant enfin à poste fixe dans des camps retranchés à l'embouchure de la Seine, de la Somme, de la Gironde, de la Loire, vont plusieurs fois piller Orléans, Blois et Tours. Les grands seigneurs bénéficiers, descendants des Leudes de Clovis, méprisant de l'autorité Karl-le-Chauve, élèvent, malgré ses édits, partout des châteaux forts, et retranchés dans ces citadelles imprenables, se déclarent Comtes ou Duks souverains, héréditaires et propriétaires des Comtés et des Duchés qu'ils avaient jusqu'alors tenus à bénéfices temporaires ou gouvernés au nom des rois franks. Parmi ces grands seigneurs franks, la famille de Roth-bert-le-Fort, investie de père en fils du comté de Paris et du duché de France, se montra des plus audacieusement rebelles à la royauté. Ces comtes de Paris devaient être pour la race dégénérée de Karl-le-Grand ce que ses ancêtres, les maires du palais, avaient été pour la race énervée de Clovis. Karl-le-Chauve, revenu d'Italie, meurt par le poison en 876, dans le village de Brios, situé au sommet du Mont Cénis. *Louis-le-Bègue* succède au roi défunt ; nouvelles guerres civiles entre *le Bègue* et ses neveux, descendants de Karl-le-Chauve ; les North-mans, les Arabes, les Hongrois redoublent leurs désastres en Gaule ; les serfs, poussés à bout par l'atrocité de l'esclavage et de la misère, se joignant aux pirates, se vengent ainsi de l'oppression des seigneurs et des évêques Enfin Louis-le-Bègue meurt à Compiègne le 10 avril 879, laissant sa seconde femme grosse du prince qui fut plus tard *Karl-le-Sot ;* de sa première épouse, Louis-le-Bègue avait eu Louis III et Karloman ; ils se partagent les États de leur père, de longues guerres civiles éclatent entre eux ou contre *Karl-le-Gros*, leur oncle. Celui-ci, à la mort de Louis III et de Karloman, s'empare du trône à l'exclusion de son neveu *Karl-le-Sot*, et après plusieurs années d'un règne souillé par des hontes, des lâchetés sans nombre, *Karl-le-Gros* meurt en 888, méprisable et méprisé, après avoir ignominieusement assisté des hauteurs de Montmartre au siège et au sac de Paris par les pirates North-mans, sans porter secours à cette cité. *Karl-le-Gros* mort, *Arnulf*, bâtard de Karloman, règne sur la Germanie au préjudice

de Karl-le-Sot, héritier naturel des royaumes d'Allemagne et de Gaule. Eudes, comte de Paris, fils de Roth-bert-le-Fort, s'empare, lui, d'une partie de la Gaule et se fait proclamer par sa bande de guerriers, roi de France, et, comme tel, il est sacré et couronné par *Gauthier*, archevêque de Sens, l'église catholique étant toujours prête à sacrer, consacrer, resacrer, archisacrer qui la paye. Eudes, l'usurpateur, meurt en 803. Cette fois, *Karl-le-Sot* monte sut le trône, et il règne encore en cette année 912, justifiant et de reste son surnom de Sot, hors d'état de résister aux pirates North-mans, aux grands seigneurs, aux évêques et aux abbés qui lui arrachent son royal héritage, ville à ville, domaine à domaine, province à province.

La voilà donc cette glorieuse lignée de Karl-le-Grand ! *Louis-le-Pieux, Karl-le-Chauve, Louis-le-Bègue, Karl-le-Gros, Karl-le-Sot* ! UN PIEUX, UN CHAUVE, UN BÈGUE, UN GROS, UN SOT ! rois imbéciles, lâches ou cruels, mourant par la peur, la débauche ou le poison ; les voilà donc tes descendants, auguste empereur ! Ton immense empire démembré, la Gaule, l'Allemagne, l'Italie, ravagées durant un siècle, par les guerres parricides ou fratricides de leurs rois, envahies par les Arabes, les Hongrois, les North-mans, asservies, épuisées, par les seigneurs et les prélats. Voilà ce que tu as laissé après toi, auguste empereur, qui régnas sur le monde ! Les voilà, les voilà les fruits abhorrés de cette royauté fondée par la conquête des Franks ! Et maintenant lisez, fils de Joel, lisez, vous connaîtrez les maux affreux que ces rois, issus de Clovis, de Karl-Martel ou de Karl-le-Grand ont fait subir à la Gaule, notre mère patrie. Non, elle ne s'appelle plus la Gaule ; hélas ! ils lui ont volé jusqu'à son nom ! Ils l'appellent aujourd'hui de leur nom exécré : – la FRANCE !

La légende suivante se passe dans la cité de Paris, noble ville, qui, du temps de la vieille Gaule, fut vaillante parmi les plus vaillantes. Jusqu'à l'invasion de notre sol par César et plus tard par Clovis, les Gaulois de la contrée de Paris avaient vécu

libres, comme les autres populations du pays ; des premiers ils prirent les armes contre les légions romaines. *Labiénus* s'étant, à la tête de troupes nombreuses, présenté devant Paris pour s'en rendre maître, les Parisiens, dans l'impossibilité de défendre la ville, la livrent héroïquement aux flammes, et se retirent sur les hauteurs qui dominent la ville. Un combat acharné s'y engage. – « L'on ne vit pas, » – a écrit César dans ses *Commentaires*, en parlant de cette bataille acharnée, – « l'on ne vit pas un seul Gaulois de Paris abandonner son poste ; tous périrent les armes à la main. Le vieux Camulogène, leur chef, subit le même sort. ». – Cette défaite, funeste à l'armée romaine qui fut elle-même décimée, loin d'abattre le courage des Parisiens l'enflamma d'une nouvelle ardeur ; bientôt ils envoyèrent huit mille hommes se joindre aux troupes du *chef-des-cent-vallées*. Ceux-là aussi, comme ce héros de la Gaule, ne déposèrent les armes qu'écrasés par le nombre. L'esprit de patriotique révolte des Parisiens courrouça César ; il rangea Paris parmi les villes *Vegtigales*, cités sur lesquelles la conquête romaine pesait plus cruellement encore que sur les autres villes. Le christianisme fit à Paris comme ailleurs miroiter aux yeux des populations abusées, les lueurs trompeuses d'une délivrance prochaine ; mais à Paris comme ailleurs, de faux prêtres de Jésus, complices des Franks, plongèrent le peuple dans les ténèbres catholiques ; aussi, moins fidèle à la foi druidique que la Bretagne, Paris subit peu à peu le double joug de l'Église et de la conquête, son peuple s'énerva, s'hébéta comme tant d'autres peuples de la Gaule jadis indomptable. Julien, l'empereur romain, bâtit vers 356, le palais des Thermes que devaient habiter plus tard les rois franks ; vers l'an 494, Clovis s'empara de Paris et y fixa en 506 le siège de sa royauté ; ce fut là que, ayant rassemblé ses Leudes, avant d'aller exterminer les *Ariens* du midi de la Gaule, convié par l'Église à ce religieux massacre, ce bon catholique fit vœu, s'il réussissait dans cette sanglante et lucrative entreprise, d'employer une partie des dépouilles des hérétiques à bâtir une basilique dans Paris. Il tint parole, ce pieux homme, et revenant en cette cité, capitale de son royaume, il éleva une basilique dédiée à *saint*

Pierre et à saint Paul, église où on l'enterra en 511. On la dédia plus tard à *sainte Geneviève*. Après la mort de Clovis, Paris échut en partage à Childebert, dont les os furent plus tard transportés dans la basilique de Saint-Denis. Ce fut dans le vieux palais romain, bâti par Julien, que ce Childebert et son frère Clotaire Ier égorgèrent leurs neveux, les pauvres enfants de Chlodomir. En 584, vers les premières années du règne de Clotaire II, Frédégonde vint avec ses trésors se réfugier dans la basilique de Paris pour échapper aux poursuites de Brunehaut ; plus tard, Dagobert fonda près de cette ville l'abbaye de Saint-Denis. Les derniers rejetons de Clovis, dominés par les maires du palais, habitèrent rarement Paris, et les descendants de Karl-Marteau préférèrent à cette cité leurs grandes résidences germaniques des bords du Rhin. D'ailleurs, sauf quelques rues ou moitiés de rue qui relevaient en fief des comtes de Paris, gouverneurs pour les rois des Franks, la plus grande partie de la ville relevait de la suzeraineté de l'évêque, qui possédait à bien dire tout le territoire de la contrée. Un prêtre nommé Fultrade, qui fut official de l'évêché de Paris, a laissé lire à celui des fils de Joël qui écrit ceci, le *Cartulaire* de la basilique de Notre-Dame, où sont inscrits tous les biens de l'évêché de Paris ; notre descendance verra comment ces pieux évêques accomplissaient le vœu de pauvreté prêchée par le jeune homme de Nazareth, le pauvre ouvrier charpentier, mis en croix à Jérusalem sous les yeux de notre aïeule Geneviève. Oui, moi, Eidiol, j'ai lu et copié dans ce Cartulaire la désignation suivante des terres possédées par l'évêque de Paris dans le voisinage de cette ville : Au NORD, l'évêque possède les terres et les villages de *Deuil*, de *Bonneuil*, de *Boissy*, de *Goussainville*, *d'Épiais*, de *Lagny*, de *Luzarches*, de *Viry*, de *Noureuil*. Au MIDI, l'évêque de Paris possède les terres et les villages de *Montrouge*, de *Gentilly*, d'*Ivry*, de *Vitry*, de *Bagneux*, de *Clamart*, de *Plessis-Piquet*, de *l'Hay*, de *Chevilly*, de *Fresnes-lès-Rungis*, de *Chatenay*, de *Rungis*, *d'Orly*, de *Wissou*, de *Massy*, de *Palaiseau*, de *Champlan*, de *Limours*, de *Mont-lhéry*, de *Saint-Michel-sur-Orge*, de *Brétigny*, *d'Avrainville*, de *Soisy-sous-Étiolles*, de *Combes-la-*

Ville, de *Moissy*, de *Galande*, de *Perray*, de *Machaut*, de *Sannois*, de *La Celle*, de *Vernon*, de *Tréchy*, *d'Émant*, de *Loutteville*, *d'Itteville*, de *Lardy*, de *la Ferté-Aleps*, du *Pressoir*, de *l'Archaut*, de *Corbreuse*, de *Richarville*. – Au LEVANT, l'évêque de Paris possède les terres et les villages de *Conflans-l'Archevêque*, de *Charenton-le-Pont*, de *Vincennes*, de *Fontenay-sous-Bois*, de *Champigny-sur-Marne*, de *Créteil*, de *Bonneuil*, de *Sucy-en-Brie*, de *Boissy-Saint-Léger*, de *Noiseau*, de *Laqueue*, de *Chenevières-sur-Marne*, de *Gournay-sur-Marne*, de *Charmant*, de *Torcy*, de *Lagny*, de *Villepinte*, du *Tremblay*, de *Mitry*, de *Mory*, de *Compans*, de *Saint-Mard*, de *Tournan*, de *Bozoy-en-Brie*, de *Champeaux*, de *Saint-Merry*, de *Quiers*, de *Rebais*, de *Chezy-l'Abbaye*. – Au COUCHANT, l'évêque de Paris possède les terres et les villages de *Saint-Cloud*, de *Sèvres*, de *Châville*, de *Marnes*, de *Garches*, de *Rue*l, de *Maisons-sur-Seine*, de *Conflans-Sainte-Honorine*, d'*Andresy*, de *Jouy-le-Moutier*, de *Feuillancourt*, de *Noisy-le-Roi*, de *Villepreux*, de *Maurepas*, du *Menil-Saint-Denis*, de *Milon-la-Chapelle*, de *Trons*, de *Chevreuse*, *d'Épone* et de *Mézières*. – De plus, l'évêque de Paris possédait la *terre de Celle*, dans le pays de Fréjus ; et la *terre de Naintri*, en Poitou ; les possessions des évêques de Paris, d'une contenance d'environ *deux cent mille arpents*, peuplées de vingt mille esclaves ou serfs de l'église, rapportaient plus d'UN MILLION de sous d'argent[3] à l'évêque : sur cette somme il gardait pour LUI SEUL quatre cent mille pièces d'argent, son clergé en prélevait deux cent mille autres, pareille somme était laissée entre les mains de l'Église pour les frais du culte, et les deux cent mille pièces d'argent restant étaient, disait-on, distribuées aux pauvres, ce dont personne ne pouvait s'assurer. Et les voilà ces prêtres du jeune homme de Nazareth ! l'ami des mendiants et des affligés qui prêchait la sainte pauvreté ! Quant à

[3] Cette liste des biens immenses de l'église de Paris est empruntée au *Cartulaire de l'église Notre-Dame de Paris*, publié par M. GUÉRARD (vol. I, introd., p. LX).

l'humilité de ces prêtres du Christ, moi, qui écris ceci, j'ai vu lors de l'intronisation du nouvel évêque de Paris et selon l'obligation que leur imposait l'église, Karl-le-Sot, roi de France, assisté de plusieurs seigneurs franks, parmi lesquels se trouvaient *Burchart*, seigneur du pays de Montmorency, et *Conrad*, comte de la ville de Saint-Pol, enlever sur leurs épaules la litière d'or où se prélassait comme dans une châsse, l'évêque de Paris, *et le porter ainsi depuis son palais jusqu'au chœur de sa cathédrale*[4]. Et les voilà ces prêtres du jeune homme de Nazareth, qui prêchait la pauvreté, l'humilité ! Dans leur orgueil infernal, il leur faut pour les conduire au temple de ce Dieu des humbles et des pauvres, une litière d'or attelée de trois grands seigneurs et d'un roi !

Donc, fils de Joël, lisez cette légende qui se passe à Paris en l'année 912.

*
* *

La maison de *maître Eidiol*, doyen de la corporation des *Nautonniers ou mariniers parisiens*, était située non loin du port Saint-Landry et des remparts de la Cité, baignés par les deux bras de la Seine, et flanqués de tours à l'entrée du grand et du petit pont, qui seuls donnent accès dans la ville et nul ne peut les traverser sans payer un denier au péager de l'évêque ; la maison de maître Eidiol était, ainsi que toutes celles des pauvres gens du petit peuple, construite en charpentes solidement reliées entre elles, haute d'un étage, et couverte en chaume. Les

[4] L'évêque de Paris paraît avoir surpassé en dignité les plus hauts barons de France ; car ceux-ci étaient soumis à une obligation qui nous paraîtrait aujourd'hui fort humiliante, à celle de le porter jusqu'à sa cathédrale le jour de son inauguration. Ce n'était pas seulement les sires de Montmorency, les comtes de Saint-Paul et de Bretagne, mais même le roi de France qui devait recevoir humblement sur ses épaules la litière du prélat. (GUIRARD, *préf. du Cart.*, p. LVI)

basiliques, les riches abbayes de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Germain-d'Auxerre et autres, l'ornement des campagnes des deux bords de la Seine, ou bien encore les maisons occupées par les comtes, les vicomtes et les évêques de Paris, étaient seules bâties en pierre et recouvertes de toitures de plomb souvent dorées. À l'étage supérieur de la maison d'Eidiol, *Marthe*, sa femme, cousait auprès de sa fille *Anne-la-Douce*, qui filait sa quenouille. Eidiol, selon l'esprit de nouveauté de ces temps-ci, qui, des familles des rois et des grands, était descendu jusqu'au populaire des villes et des champs, avait donné un surnom à ses enfants, appelant sa fille *Anne-la-douce*, car rien n'était plus doux au monde que cette aimable enfant, d'un caractère angélique comme son visage ; Eidiol avait surnommé son fils *Guyrion-le-Plongeur*, parce que ce hardi garçon, marinier comme son père, était l'un des plus adroits plongeurs qui eût jamais traversé les flots rapides de la Seine. Anne-la-Douce filait son chanvre, assise à côté de sa mère, bonne vieille femme de soixante ans et plus, à l'air maladif, vêtue de noir et portant au cou plusieurs reliquaires. Marthe dit à sa fille, en lui montrant les gais rayons du soleil de mai, qui traversaient les petits carreaux enchâssés de plomb, de l'étroite fenêtre de leur chambre : – Voici un beau jour de printemps ; peut-être verrons-nous aujourd'hui le père Fultrade, le digne chantre de l'abbaye de Saint-Denis ; venir ici ne sera pour lui qu'une promenade, il a un si magnifique cheval !

– Par ce beau soleil de mai, je préférerais, moi, marcher à pied. Te souviens-tu, ma mère, du jour où *Rustique-le Gai* a gagé avec mon frère, une caille apprivoisée pour moi, qu'il ferait trois lieues en une heure ? Il les a faites et moi j'ai eu la jolie caille.

– Es-tu simple ! Est-ce qu'un personnage comme le chantre de l'abbaye de Saint-Denis peut, durant deux lieues et plus, marcher à pied comme un pauvre homme ?

– Le père Fultrade est pourtant assez jeune, assez grand et assez fort pour parcourir une route pareille. Rustique-le-Gai en aurait lui pour une demi-heure à peine.

– Rustique n'est pas le père Fultrade ; quel saint homme ! Toutes ces pieuses reliques que je porte et auxquelles je dois la vie, c'est lui qui me les a données, lorsqu'il était en ville, prêtre de l'église de Notre-Dame et favori du seigneur Roth-bert, comte de cette cité de Paris. Hélas ! sans ces saintes reliques, je serais morte de la maudite toux qui ne m'a point encore quittée.

– Pauvre chère mère, cette toux ne cesse de nous inquiéter, mon père, mon frère et moi ! pourtant vous seriez peut-être guérie, si vous aviez consenti à essayer un certain remède, que l'on dit excellent !

– Quel remède ?

– Celui qu'emploient les mariniers du port ; ils mettent du goudron dans l'eau, la font bouillir, et cette eau, on la boit. Rustique-le-Gai nous disait avoir vu des effets surprenants dus à cette boisson.

– Tu me parles toujours de ton Rustique-le-Gai !

– Moi, ma mère ? – répondit ingénument la jeune fille, sans trahir le moindre embarras, et attachant son candide regard sur celui de sa mère, – si je vous parle souvent de Rustique, c'est donc sans y songer.

– Je le crois, mon enfant ; mais comment veux-tu qu'aucun remède humain opère ma complète guérison, lorsqu'elle résiste aux reliques ? C'est comme si tu me disais qu'un pouvoir humain pourrait me faire retrouver ma chère petite fille, qui, hélas ! a disparu d'ici, dix ans avant la naissance de ton frère !

– Pauvre sœur ! je la regrette sans l'avoir jamais connue.

– Elle aurait pu me remplacer auprès de toi, car aujourd'hui elle serait d'âge à être ta mère.

Un assez grand bruit mêlé de cris venant de la rue, interrompit l'entretien de Marthe et de sa fille. – Ah ! ma mère, – dit Anne en tressaillant, – c'est peut-être encore un pauvre pénitent que la foule accable d'injures et de coups ! Hier, ce malheureux que l'on poursuivait ainsi est resté sanglant et demi-mort dans la rue.

– Bon ! – répondit Marthe en hochant la tête, – c'était justice ; moi, j'aime fort à voir la foule ainsi maltraiter les pénitents ; s'ils sont pénitents, c'est à cause de leur impiété, je ne saurais plaindre les impies.

– Pourtant, ma mère, la pénitence que leur impose l'Église en expiation de leurs péchés, est déjà cruelle ! Marcher pieds nus, les fers aux jambes, pendant dix ou douze ans et souvent davantage, se vêtir d'un sac, se couvrir la tête de cendres et mendier leur pain, puisque la religion leur défend de travailler[5].

– Mon enfant, ces pénitents, que dans sa piété la foule se plaît à accabler de coups, devraient bénir chacune de leurs meurtrissures, elles comptent pour leur salut, mais le bruit et le tumulte redoublent, ouvre donc la fenêtre, que nous voyions ce qui se passe dans la rue.

---

[5] La durée des pénitences publiques était plus ou moins longue ; elle variait ordinairement de sept à douze, à quinze ou vingt années. Les pénitents allaient pieds nus et la tête rasée ; on leur mettait les fers aux pieds, toute fonction publique leur était interdite ainsi que toute espèce de commerce ; le peuple se montrait disposé à se livrer envers les pénitents à des actes de violence. (GUÉRARD, *ibid.*, p. XX.)

Guyrion le plongeur.

Anne et sa mère se levèrent et coururent à l'étroite fenêtre, où Marthe passa la tête, tandis que sa fille, appuyée sur son épaule, hésitait encore à regarder au dehors ; heureusement pour la douce enfant, il ne s'agissait pas de l'une de ces poursuites sauvages, meurtrières, auxquelles les bons catholiques se livraient d'habitude dans leur hébétement cruel, contre les pénitents qu'ils regardaient, ces tendres fils de l'église, comme des animaux immondes. Voici la cause du tumulte : la rue étroite et bordée de maisons de bois couvertes de chaume comme celle d'Eidiol, n'offrait qu'un passage resserré ; une pluie abondante, tombée la veille, ayant détrempé le sol, un grand chariot, attelé de quatre bœufs et pesamment chargé de bois, s'était embourbé ; l'attelage, impuissant à retirer la voiture de cette profonde ornière, barrait complètement la rue, et s'opposait au passage de plusieurs cavaliers venant en sens inverse ; à leur tête marchait un noble seigneur frank, ROTH-BERT, *Comte de Paris et Duc de France*, frère d'Eudes qui, avant sa mort, s'était fait couronner roi, au détriment de Karl-le-Sot, aujourd'hui régnant. Roth-bert, escorté de cinq à six cavaliers, se trouvait arrêté dans sa marche par le chariot embourbé ; ce comte, à la mine hautaine et dure, portant toujours casque et cuirasse, jambards, cuissards et gantelets de fer, comme s'il allait en guerre, montait un grand cheval noir. Il vitupérait contre le chariot, son attelage de bœufs et le pauvre serf, leur conducteur, qui, épouvanté des menaces de ce seigneur, s'était caché sous la voiture. Le comte de Paris, de plus en plus courroucé, dit à l'un de ses hommes : – Pique ce vil esclave avec le fer de ta lance, et force-le de déguerpir de dessous le chariot ; tu châtieras ensuite ce misérable !

Le guerrier mit pied à terre, et armé de sa lance, il se baissa, tâchant d'atteindre le serf qui, courbé sur les mains et sur les genoux, recula vivement ; le Frank irrité blasphémait en plongeant sa lance sous le chariot, lorsqu'elle fut heurtée par le fer très-aigu d'un croc emmanché d'une longue perche qui sortit

de dessous la voiture, et en même temps, une voix ferme et sonore s'écria : – Si les cavaliers du comte ont leurs lances, les nautonniers de Paris ont leurs crocs !

Le Franc, à la vue de ce fer acéré, recula d'un bond, tandis que le comte Roth-bert s'écriait pâle de colère : – Où est le *vilain* qui ose menacer un de mes hommes ?

Le croc disparut aussitôt, et un moment après, un garçon de grande taille, d'une mâle figure, portant une casaque de gros drap et les amples culottes des mariniers du port, s'élança d'un bond sur les bûches entassées dans le chariot, et tenant en arrêt le long croc dont, un instant auparavant, il venait de menacer le guerrier, notre hardi marinier s'écria : – Celui-là qui a empêché un pauvre serf d'être lardé à coups de lance, c'est moi ! je me nomme Guyrion-le-Plongeur, je suis nautonnier parisien !

– Mon frère ! s'écria la douce Anne, d'une voix effrayée en se penchant vivement à la fenêtre, – pour l'amour de Dieu, Guyrion, ne brave pas ces cavaliers !

Mais l'impétueux jeune homme, ne prenant souci des craintes de sa sœur et de sa mère, défiait les soldats du haut du chariot, leur disant, en agitant son redoutable croc : – Qui veut tenter l'assaut ? – Et se retournant à demi vers le serf éperdu, qui se tenait accroupi derrière la voiture : Sauve-toi, pauvre homme, sauve-toi ! ton maître saura bien venir réclamer ses bœufs.

L'esclave suivit ce sage conseil et disparut. Le comte de Paris, de plus en plus irrité, montrant son poing gantelé de fer à Guyrion-le-Plongeur, s'écria, en s'adressant à ses hommes : – Vous laisserez-vous outrager par ce vil coquin ? Mettez tous pied à terre et saisissez-vous de cette écrevisse de rivière !

– Écrevisse, non, mais scorpion, oui, car voilà mon dard ! – répondit Guyrion en faisant voltiger dans ses mains robustes son croc qui, ainsi manié, devenait une arme si terrible, que les cavaliers du comte, regardant du coin de l'œil les mouvements rapides et menaçants de l'engin nautique, descendaient de cheval avec une lenteur prudente ; Marthe et sa fille, penchées à leur fenêtre, suppliaient Guyrion de renoncer à cette lutte dangereuse, lorsque soudain un nouveau personnage à barbe et cheveux blancs, vêtu, comme le jeune marinier, monta derrière lui sur le chariot, et dit en mettant la main sur l'épaule de Guyrion : – Mon fils, ne t'expose pas à la colère de ces soldats ; – puis au moment où Guyrion se retournait très-surpris de la présence de son père, celui-ci, d'un geste d'autorité, abaissant le croc dont le nautonnier était armé, dit au comte de Paris : – Roth-bert, j'arrive à l'instant du port Saint-Landry, j'apprend ce qui s'est passé : mon fils a cédé à l'impétuosité de son âge, il a eu tort ; mais tes hommes aussi ont eu tort de vouloir frapper à coups de lance un pauvre serf inoffensif. Maintenant nous allons, moi, mon fils et nos voisins, pousser à la roue pour retirer le chariot de l'ornière et te faire place ; l'on aurait dû commencer par là. – Se retournant alors vers son fils qui lui obéit à regret : – Allons, Guyrion, descends du chariot, descends !

Les paroles sensées du vieux nautonnier ne parurent pas apaiser la colère du comte de Paris, car il parla bas à ses hommes, tandis que, grâce aux efforts d'Eidiol, de Guyrion et de plusieurs de leurs voisins qui poussèrent à la roue, le chariot fut retiré de l'ornière et rangé le long des maisons ; ainsi le passage devint libre devant Roth-bert et ses cavaliers ; mais tandis que l'un d'eux tenait en main les brides des chevaux de ses compagnons, ceux-ci, au lieu de se remettre en selle, se précipitèrent sur Eidiol et sur son fils, qui, succombant à cette attaque inattendue, furent, sans que leurs voisins osassent leur porter secours, jetés à terre et maintenus par les hommes du comte, au grand effroi de Marthe et d'Anne-la-Douce. Toutes

deux, voyant le vieux nautonnier et son fils ainsi traités, quittèrent précipitamment leur fenêtre, et sortant de leur maison, se jetèrent suppliantes aux pieds de Roth-bert, demandant la grâce des prisonniers ; mais Eidiol fronçant le sourcil, s'écria : – Debout, ma femme, debout, ma fille ! rentrez au logis ! Marthe et Anne n'osèrent désobéir au vieillard, toutes deux se relevèrent et retournèrent en sanglotant à leur maison. – Roth-Bert, – reprit Eidiol, – tu n'as pas le droit de nous retenir prisonniers ; nous ne sommes pas, grâce à Dieu, abandonnés à merci comme les serfs des campagnes ! nous avons quelques franchises dans la Cité ; si nous sommes coupables, nous devons, comme mariniers, être jugés par le *Parloir aux bourgeois des* MARCHANDS DE L'EAU[6].

– Le compagnon qui est chargé de couper les oreilles des bandits de ta sorte, devant la croix du *Trahoir*, te prouvera que j'ai le droit de t'essoreiller, – reprit le comte en remontant à cheval ; puis, s'adressant à ses hommes : – Que deux de vous me suivent, les autres conduiront les prisonniers à la geôle du Châtelet, mon prévôt les jugera ce soir, et demain... leur supplice !

– Seigneur comte, – dit un homme en sortant de la foule, et s'approchant de Roth-bert, – je suis sergent de l'évêque de Paris...

– Je le vois à ton habit, que veux-tu ?

– La juridiction de la partie gauche de cette rue appartient à mon Seigneur l'évêque ; je réclame ces prisonniers, la foule me prêtera main-forte pour les conduire à l'évêché, où notre prévôt les jugera...

---

[6] Voir Depping, *Introd. au Livre des Métiers*, d'ÉTIENNE BOILEAU.

– Si la gauche de la rue appartient à la juridiction de l'évêque, la droite m'appartient[7], – s'écria le comte de Paris, – je garde les prisonniers.

– Seigneur, ce serait votre droit si le délit s'était commis du côté de la rue qui relève de votre fief, mais...

– Assez ! – reprit Roth-bert, en interrompant le sergent ; – ces deux coquins étaient montés sur un chariot qui obstruait toute la largeur de la rue, il ne s'agit donc ici ni de côté droit ni de côté gauche.

– Alors, seigneur comte, ces délinquants appartiennent autant à l'évêque qu'à vous.

– Et moi, je prétends, – reprit Eidiol, – qu'au Parloir-aux-bourgeois appartient seul le droit de nous juger.

– Je me soucie du Parloir aux bourgeois comme de l'évêché, – s'écria le comte, – je garde les prisonniers !

Le sergent et Eidiol s'apprêtaient à réclamer encore, mais à la vue d'un nouveau personnage devant lequel la foule s'agenouillait dévotement, le sergent s'écria : – Bon père Fultrade, venez à mon aide ; mieux que moi vous convaincrez le seigneur comte des droits de l'évêque sur ces prisonniers.

Le père Fultrade, chantre de l'abbaye de Saint-Denis, auquel s'adressait le sergent, était un grand moine de trente ans au plus, qui s'avançait dans la rue au pas de son cheval, distribuant à droite et à gauche ses bénédictions d'une main

---

[7] Dans la rue Neuve bâtie devant l'Église Notre-Dame, l'évêque a la justice hors des maisons ; mais la justice appartient au Comte de Paris dans l'intérieur des maisons de la même rue. De même nous avons la justice de la moitié de la rue de la Culture-l'Évêque à droite du ponceau. (ORD. R. VII.)

velue jusqu'au bout des ongles. Ce moine, d'une carrure d'Hercule, avait la figure vivement colorée, les oreilles écarlates, et malgré les ordonnances des conciles qui prescrivaient alors aux gens d'église de se raser la barbe, la sienne, aussi noire que ses épais sourcils, tombait jusque sur sa robuste poitrine. Fultrade ayant entendu l'appel du sergent et reconnaissant le comte de Paris, descendit de cheval, en confia les rênes à un jeune garçon qui s'inclina dévotement, et se dirigea d'un pas pressé vers Roth-bert à travers la foule de plus en plus tumultueuse et agitée ; les uns (et en grand nombre), prenaient hautement parti pour les prétentions judiciaires du sergent de l'évêché, les autres pour celles des mariniers ; enfin, la très-petite minorité soutenait les prétentions du comte ; aussi ce dernier sachant qu'à l'encontre des vilains et des serfs des campagnes, que rien ne protégeait contre l'oppression des seigneurs, les habitants des cités, quoique très-misérables, jouissaient du moins de certaines franchises auxquelles il était souvent imprudent de porter atteinte, et voulant gagner l'appui du chantre, lui dit cordialement : – Sois le bien venu, Fultrade, tu es un homme docte, tu vas être certainement de mon avis, au sujet de ces deux vauriens. Ils ont eu l'audace de m'outrager ; ils prétendent être jugés par le Parloir aux bourgeois, le sergent de l'évêque les réclame, et moi, je prétends qu'ils appartiennent à mon prévôt.

Le moine, reconnaissant Eidiol et son fils, leur adressa un regard affectueux et dit à Roth-bert : – Seigneur comte, il est un moyen de tout concilier ; tu es l'offensé, sois charitable, mets les prisonniers en liberté. Ne te refuse pas à ma prière, – se hâta d'ajouter le chantre, répondant à un mouvement d'impatience du comte, – tu m'as souvent, lorsque j'étais prêtre de Notre-Dame et ton scribe, honoré de l'assurance de ton bon vouloir, accorde-moi la grâce de ces deux hommes ; je les connais depuis longtemps, je te suis garant de leur repentir.

– Fultrade ! – s'écria impétueusement Guyrion-le-Plongeur, peu satisfait de l'intervention du chantre, – ne parle pas de mon repentir ! non, je ne me repens pas, aussi vrai que si j'avais les mains libres, j'enfoncerais mon croc dans le ventre de ces vaillants, qui se mettent trois pour contenir un homme !

– Tu entends ce misérable, – dit le comte de Paris, au chantre. – Mérite-t-il son pardon ?

– Roth-bert, – reprit Eidiol, en faisant signe à son fils de garder le silence, – la jeunesse est fougueuse et mérite indulgence ; moi, qui ai la barbe blanche, je te demande, non point grâce, mais justice. Fais-moi seulement conduire au Parloir aux bourgeois, je ne veux rien de plus.

– Noble comte, – dit à demi-voix Fultrade à Roth-bert, – crois-moi, n'irrite pas le populaire, il se peut que d'un moment à l'autre, nous ayons besoin de lui ; ne sommes-nous pas au *printemps* ?

Le seigneur frank regarda le chantre avec un étonnement qui semblait dire : Que fait le printemps à la chose ? Fultrade le comprit et ajouta, baissant de plus en plus la voix : – N'est-ce pas cette saison de l'année que les maudits pirates North-mans choisissent toujours en raison de la hauteur des eaux de la Seine, pour remonter ce fleuve jusqu'à Paris ? Si le populaire est irrité, au lieu de repousser l'ennemi, il le laissera, comme d'habitude, rançonner la cité, car la rançon pèse sur les seigneurs et l'Église, et non sur la plèbe qui ne possède rien.

L'observation du chantre était juste ; elle parut faire réfléchir le Comte de Paris qui cependant reprit : – Rien ne fait présager une nouvelle descente de ces païens ; si leurs bateaux avaient paru à l'embouchure de la Seine on le saurait déjà.

– Ces maudits pirates n'arrivent-ils pas soudain comme la tempête ? Va, crois-moi, comte, par prudence et par politique, oublie ton ressentiment.

Roth-bert hésitait à accepter cette transaction qui blessait son orgueil, lorsque, jetant par hasard les yeux sur la maison d'Eidiol, à la porte de laquelle se tenaient Berthe et Anne-la-Douce, tremblantes, éplorées, il remarqua l'angélique beauté de l'enfant du vieux marinier ; souriant alors d'un air sardonique, il dit au chantre : – Par Dieu ! j'étais un grand sot ! cette jolie fille me fait comprendre ta charité pour ces deux coquins !

– Qu'importe la source de la charité, – répondit tout bas le moine, en échangeant un sourire avec le seigneur frank, – pourvu que la charité se fasse ?

– Allons, soit, – dit Roth-bert, en faisant signe à l'un de ses hommes de lui amener son cheval ; – mais crois-le bien, je ne cède pas à l'appréhension des North-mans, en t'accordant la grâce de ces deux vauriens ; je cède au désir de te rendre agréable à ta maîtresse.

– Noble comte, tu es dans l'erreur ; cette enfant est simplement ma fille spirituelle.

– Va, va, je te connais dès longtemps, grand dénicheur de fauvettes ! – reprit Roth-bert en remontant à cheval ; puis, il dit tout haut à ses cavaliers : – Laissez libres ces deux hommes ; mais s'ils ont l'audace de se retrouver sur mon chemin, cassez-leur le bois de vos lances sur le dos ! – Et le comte de Paris, devant qui la foule s'ouvrit respectueusement, partit au galop, suivi de son escorte. Quelques mots du chantre au sergent de l'évêché le firent renoncer à une accusation d'ailleurs inutile, le comte offensé ayant pardonné ; la foule se dissipa, le vieux nautonnier, accompagné de son fils, rentra dans sa maison où Fultrade les précéda d'un air solennel et protecteur. Dès qu'il

entra dans la maison, Marthe se jetant aux pieds du moine lui dit en pleurant : – Grâces à vous ! mon saint père en Dieu ! vous m'avez rendu mon mari et mon fils !

– Relève-toi, bonne femme, – répondit Fultrade, – j'ai agi selon la charité chrétienne. Ton fils a été très-imprudent, qu'il devienne plus sage à l'avenir. – Et le chantre ajouta en se dirigeant vers l'escalier de bois qui conduisait à la chambre supérieure : – Marthe, montons là-haut avec ta fille ; j'ai à vous entretenir toutes deux de choses pieuses.

– Fultrade, – dit le vieux marinier, qui, non plus que son fils, ne semblait voir d'un bon œil le chantre en sa maison, – j'avais la justice pour moi dans cette dispute avec le comte, cependant je te remercie de ton bon vouloir. Maintenant, ma femme, tu vas, s'il te plaît, avant de t'occuper de choses pieuses, nous donner, à mon fils et à moi, un pot de cervoise, un morceau de pain et de lard, ensuite tu nous prépareras des provisions, car dans une heure nous allons en basse Seine, pour ne revenir que demain soir. – Eidiol remarqua (il s'en souvint plus tard... et trop tard) qu'à l'annonce de son départ, le chantre, en apparence impassible, n'avait pu contenir un léger tressaillement.

– Quoi, mon père, – dit tristement Anne-la-Douce au vieillard, – tu pars, et toi aussi, mon frère ?

– Nous avons un chargement à porter au petit port de Saint-Audoin, – répondit Eidiol. – Rassure-toi, mon enfant, nous serons de retour demain. – Puis s'adressant à sa femme : – Allons, bonne Marthe ; donne-nous à manger, et apprête nos provisions, le temps presse.

– Mon ami, attends un moment ; le bon père Fultrade voudrait nous entretenir, Anne et moi, de choses pieuses.

– Alors que ma fille reste ici, – répondit le vieux marinier avec impatience, – elle nous donnera et nous préparera ce dont nous avons besoin.

Le moine fit signe à Marthe d'accepter la proposition de son mari ; et elle accompagna le saint homme dans la chambre supérieure, où tous deux restèrent seuls. – Marthe, – se hâta de dire le chantre, – je n'ai que quelques instants à passer ici ; voici ce qui m'amène : ta fervente piété, celle de ta fille méritent une récompense ; écoute-moi : le trésor de l'abbaye de Saint-Denis vient de recevoir de notre saint père, de Rome, une relique d'un prix inestimable... une mèche de la chevelure de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

– Grand Dieu ! quel divin trésor !

– Doublement divin, car les fidèles assez heureux pour pouvoir toucher cette incomparable relique, ne seront pas seulement passagèrement soulagés de leurs maux, mais à jamais guéris.

– À jamais guéris ! – dit Marthe en joignant les mains avec admiration, – à jamais guéris !

– Et de plus, grâce à la vertu doublement miraculeuse de cette relique divine, ceux mêmes qui sont et ont toujours été sains de corps, sont pour toujours préservés des maladies futures !

– Ah ! bon père, quelle foule immense va se presser dans votre abbaye pour jouir de ces miraculeux bienfaits !

– Aussi je veux, en récompense de votre piété, que ta fille et toi, vous soyez des premières à vous approcher de ce divin trésor. Les seigneurs et les grands ne viendront qu'après vous.

– Quoi ! de pauvres femmes de notre sorte !

– « Les derniers seront les premiers et les premiers seront les derniers, » – a dit le Rédempteur du monde. Or, voici mon projet : on prépare une châsse magnifique pour cette incomparable relique ; elle ne sera pas offerte à l'adoration des fidèles avant la confection de cette orfèvrerie ; mais je puis vous faire entrer secrètement, ta fille et, toi, dans l'oratoire de l'abbé de Saint-Denis, où la relique a été déposée.

– Oh ! combien je vous devrai de reconnaissance ! Non seulement, je serais à jamais guérie, mais ma fille ne serait jamais malade ; et puis, j'y pense, cette relique miraculeuse ne pourrait-elle me faire retrouver ma pauvre fille, qui, tout enfant, a disparu d'ici, il y a trente années de cela ?

– Rien n'est impossible à la foi ; mais pour jouir des bienfaits de la relique, il faudrait se hâter. J'ai accompagné notre abbé à l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre ; il y restera jusqu'à demain ; il serait donc urgent que ce soir, ta fille et toi, vous m'accompagniez à Saint-Denis. Je vous attendrais à la nuit tombante près de la tour du Petit-Pont ; vous monteriez toutes deux en croupe sur mon cheval, nous partirions pour l'abbaye et je vous introduirais dans l'oratoire de l'abbé, vous feriez vos dévotions à la divine relique, puis après avoir passé la nuit dans la maison d'une de nos serves, vous seriez toutes deux de retour à Paris demain matin.

– Oh ! mon saint père en Jésus-Christ ! voyez les desseins de la Providence ! Justement mon mari s'absente cette nuit ; il n'a pas la même foi que nous aux reliques, et peut-être il se serait opposé à notre pieux pèlerinage.

– Marthe, je l'ai dit souvent : ni ton mari ni ton fils ne sont dans la voie de leur salut ; tu dois redoubler de piété, afin de

pouvoir plus sûrement intercéder pour eux auprès du Seigneur. Ainsi, pas un mot de notre pèlerinage à Eidiol ou à son fils ?

– Ne craignez rien, bon père ; n'est-ce pas pour vivre plus longtemps près d'eux que je vais adorer cette incomparable relique ?

– Or donc, à la tombée du jour, ta fille et toi, attendez-moi en dehors de la tour du Petit-Pont.

– Moi et Anne nous vous attendrons bien encapées, saint père en Christ.

Fultrade quitta la chambre, descendit gravement l'escalier, et avant de quitter la maison, il dit au vieux nautonnier, affectant de ne pas jeter les yeux sur Anne-la-Douce : Que le Seigneur soit favorable à ton voyage, Eidiol.

– Merci de ton souhait, Fultrade, – répondit Eidiol ; – mais mon voyage ne saurait manquer d'être favorable ; nous descendons la Seine, le courant nous porte, mon bateau est fraîchement goudronné, mes rames de frêne sont neuves, et je suis vieux pilote.

– Tout cela n'est rien sans la volonté du Seigneur, – répondit sévèrement le chantre en suivant d'un regard oblique et luxurieux Anne-la-Douce qui montait à la chambre haute pour y prendre les casaques que son père et son frère voulaient emporter pour leur voyage de nuit. – Non, – reprit Fultrade, – sans la volonté du Seigneur aucun voyage ne peut être favorable.

– Par le vin d'Argenteuil que tu nous vendais si cher dans l'église de Notre-Dame, lorsque nous allions y jouer aux dés[8], père Fultrade, voilà parler en sage ! – s'écria Rustique-le-Gai, le bien nommé. Ce digne garçon, ayant appris au port Saint-Landry l'arrestation du doyen des nautonniers parisiens, était vite accouru, tout inquiet, offrir ses services à Marthe et à sa fille. – Ah ! père Fultrade, – reprit ce joyeux garçon, – quelles bonnes grillades, quels fins saucissons tu nous vendais aussi (toujours par la volonté du Seigneur), au fond de cette petite chapelle de Saint-Gratien où tu tenais ta buvette[9] ! Que de fois j'y ai vu des moines, des soldats, des vagabonds, y faire chère lie avec les nonnes égrillardes du couvent de Saint-Éloi[10] et les non moins égrillardes commères de la rue du Four-Banal (elles sont un peu comme le four) ; quelles furieuses rondes on dansait avec ces bonnes filles, en chantant depuis le parvis jusqu'au chœur la fameuse chanson à boire : « *Je suis résolu de mourir au cabaret. – Qu'on m'apporte du vin – quand je rendrai l'âme, les anges diront : – que Dieu soit favorable au buveur !* »

– Ma sœur n'est plus là, – reprit en riant Guyrion ; – je peux donc, Rustique, te rappeler le souvenir de ce nid d'amoureux que l'on a découvert dans la chaire à prêcher ; les oiseaux étaient *Jeannette-la-Plantureuse* et *Martin-Mâche-vite*.

– Je m'en souviens, – répondit Rustique, – tous deux étaient de forcenés clients de la buvette du père Fultrade.

---

8 Non-seulement le peuple était appelé à l'église par son culte et par ses affaires, mais il y était encore attiré par ses plaisirs ; il faisait des banquets dans les églises, et pour cela y dressait des tables et des lits. Les prêtres eux-mêmes tenaient cabarets dans les lieux saints ; enfin, ces lieux étaient souvent convertis en salle de danse et retentissaient de chants profanes. (GUÉRARD, *Préf. du Cart. de N. -D. de P.,* p. XXVII.)

9 Voir note précédente.

10 Voir note précédente.

– Grâce à Dieu, le père Fultrade n'en est plus à vendre du vin et des grillades dans l'église ! – reprit Marthe avec une impatience chagrine, voyant les deux jeunes nautonniers chercher à humilier le saint homme à propos du petit commerce de vin et de victuailles auquel il s'était, selon l'usage des prêtres d'un rang inférieur, livré dans son église ; – le père Fultrade est, à cette heure, chantre de l'abbaye de Saint-Denis.

– Marthe, laisse dire ces fous ! – reprit dédaigneusement le moine en se dirigeant vers la porte ; – le vrai chrétien pratique l'humilité ; tout ce qui se fait dans le temple du Seigneur est sanctifié.

– Quoi ? père Fultrade, – reprit Rustique-le-Gai, – quoi ! tout est sanctifié, jusqu'aux ébattements de Jeannette-la-Plantureuse et de Martin-Mâche-vite dans la chaire à prêcher ?

Mais le chantre sortit en haussant les épaules sans répondre au jeune marinier.

– Rustique, – reprit aigrement Marthe, – si tu viens céans pour chercher à humilier notre bon père Fultrade, tu peux te dispenser de remettre les pieds ici.

– Allons, allons, chère femme, – dit Eidiol, – calme-toi ; ce garçon n'a dit après tout que la vérité ; est-ce que les bas-prêtres ne trafiquent point de vin et de victuailles dans les églises ?

– Grâces en soient rendues au Seigneur ! – répondit Marthe, – du moins, ce qu'on boit, ce qu'on mange dans le saint lieu est sanctifié, comme dit le vénérable père Fultrade ; cela ne vaut-il pas mieux que d'aller dans ces tavernes où Satan vous tend ses pièges ?

– Adieu, chère femme, je ne veux point disputer là-dessus, quoiqu'il me semble étrange, malgré la coutume qu'on en a, de voir changer la maison du Seigneur en taverne et en mauvais lieu ; de voir des vauriens, des nonnes, des filles de joie, y chanter, y danser, et faire pis encore, sans compter les joueurs de dés, les marchands et les usuriers qui viennent larronner ou conclure dans l'église leurs mauvais trafics, en buvant un coup de vin sur le coin de l'autel que l'on prendrait pour le comptoir d'un tavernier[11].

– Mon Dieu ! mon Dieu ! mon pauvre homme, ce serait bien pis ailleurs ; – reprit Marthe en soupirant, affectée de l'endurcissement de son mari ; – n'est-ce point partout l'usage ? depuis que le monde est monde, cela se passe ainsi.

– C'est l'usage, soit ; aussi je te l'ai dit, chère femme, ne disputons point là-dessus ; mais Anne ne revient pas ? – Et s'approchant de l'escalier, le vieillard appela deux fois sa fille.

– Me voici, mon père, – répondit la douce voix de la blonde enfant ; et elle descendit portant sur son bras les casaques de son père et de son frère. Bientôt le vieux nautonnier, son fils et Rustique-le-Gai eurent terminé les préparatifs de leur départ, aidés par Anne qui acheva de remplir un panier de diverses provisions, après quoi elle embrassa tendrement son père, qui lui dit, ainsi qu'à Marthe :

– Adieu, chère femme, adieu, chère fille, à demain, et surtout cette nuit fermez bien la porte de la maison, de crainte des pénitents rôdeurs ; il n'est pire espèce de larrons ; comme l'église leur défend le travail, ils volent pour vivre.

---

11 Voir note précédente.

– Le Seigneur veillera sur nous, – répondit Marthe en baissant les yeux devant le regard de son mari, – nous prierons pour ton heureux voyage.

– Adieu, bonne mère, – reprit à son tour Guyrion, – je regrette de t'avoir alarmée ; mon père a eu raison, j'ai été trop prompt à jouer du croc contre les lances franques.

– Grâce à Dieu, mon fils, – reprit Marthe avec onction, – le bon père Fultrade s'est rencontré là, comme un ange du ciel descendu des cieux !

– Si les anges ont cette mine-là, quelle diable de figure ont donc les démons ? – murmura Rustique-le-Gai, en se chargeant du panier de provisions, tandis que Guyrion prit sur son épaule deux longues rames de rechange et son redoutable croc. Au moment où, suivant les pas d'Eidiol et de son fils, Rustique allait quitter la maison, Anne-la-Douce dit au jeune homme à demi-voix : – Rustique, veillez bien sur mon père, sur mon frère ; ma mère et moi, nous prierons Dieu pour vous trois.

– Anne, – répondit le jeune marinier, non plus joyeusement, mais d'une voix pénétrée, – j'aime votre père comme mon père, Guyrion comme mon frère, j'ai du cœur et de bons bras, je ne saurais rien vous dire de plus. – Et après avoir échangé un dernier regard avec la jeune fille qui devint vermeille comme une cerise, Rustique rejoignit Eidiol et son fils, au seuil de la porte, puis tous trois disparurent aux yeux de Marthe et d'Anne-la-Douce.

*

* *

Ce jour-là même où maître Eidiol se rendant au petit port de *Saint-Audoin* descendait la Seine à bord de son bateau de charge, deux bâtiments remontant ce même fleuve dans la

direction de Paris dont ils se trouvaient encore éloignés de quinze lieues, faisaient force de rames ; tous deux de forme étrangère, longs de trente pieds, peu élevés au-dessus de l'eau, sont allongés comme des serpents de mer ; leur proue, façonnée de même manière que la poupe, leur permet de naviguer sans virer de bord, le gouvernail se plaçant, selon l'évolution maritime, soit à l'avant, soit à l'arrière ; ces bâtiments portent un mât et une seule voile carrée, alors repliée sur sa vergue, car il ne fait pas un souffle de vent. Montée de douze rameurs, d'un pilote et d'un chef, ces deux *Holkers*, ainsi que les North-mans appellent ces bateaux, sont si légers, que les pirates peuvent les porter sur leurs épaules pendant un assez long trajet, et ensuite les remettre à flot. Quoique de vitesse égale et de nature pareille, ces deux Holkers ne se ressemblent pas plus qu'un homme robuste ne ressemble à une svelte jeune fille : l'un, peint de noir, avait pour ornement de proue un *aigle de mer* couleur de vermillon ; son bec et ses serres étaient de fer poli. Au sommet du mât, une girouette ou *wire-wire* représentant aussi un aigle de mer découpé dans une plaque de métal, tournait au moindre vent dont la direction était indiquée par le déploiement d'un léger pavillon rouge placé au flanc droit du holker, pavillon sur lequel le même oiseau marin se voyait brodé en noir. Au-dessus des bordages percés des ouvertures nécessaires au maniement des rames, une rangée de boucliers de fer étincelait aux rayons du soleil couchant, ainsi que les armures des pirates, façonnées de petites écailles de fer qui, les couvrant de la tête aux pieds, leur donnaient l'apparence de poissons gigantesques.

Terribles hommes que ces pirates ! Des rivages de la Suède, de la Norvège ou du Danemark, ils arrivaient en quelques jours de traversée sur les côtes de la Gaule ; ils se glorifiaient dans leurs *Sagas* ou chants populaires, de « – n'avoir jamais dormi sous un toit de planches ou vidé leur coupe de corne auprès d'un foyer abrité ; – » pillant églises, châteaux, abbayes, changeant les chapelles en écuries, se taillant chemises et culottes dans les nappes de l'autel, ravageant tout sur leur passage ; ils « –

chantaient ainsi, – disaient-ils, – *la messe des lances*, la commençant à l'aube, la finissant le soir. » – Guider son bateau comme un bon cavalier manie son cheval, courir pendant la manœuvre sur les rames en mouvement, lancer en se jouant trois javelots au sommet d'un mât, les recevoir dans sa main et les relancer encore sans manquer une seule fois le but, telles étaient les qualités d'un bon pirate. « Narguons la tempête, – disaient leurs chansons de mer, – l'ouragan est notre serviteur, il aide nos rames, enfle nos voiles, et nous pousse où nous voulons aller. En quelque lieu que nous abordions, nous mangeons le repas préparé pour d'autres ; après quoi mettant l'hôte à mort et le feu à la maison, nous reprenons la route azurée des cygnes ! » – Ces North-mans avaient pour divinité *Odin*, dieu du Nord, qui promettait aux vaillants tués à la bataille, le séjour du Walhalla, riante demeure des héros célestes ; mais plus confiants dans leur bravoure que dans l'assistance de leur dieu, ils ne l'invoquaient guère. « – Mon frère d'armes et moi, – disait à ces pirates Gunkator, fameux roi de la mer, qui souvent ravagea les châteaux et les églises de la Gaule, – mon frère d'armes et moi, nous ne sacrifions jamais aux dieux, nous n'avons de foi que dans nos armes et dans nos forces ; nous nous en trouvons très-bien[12]. » Plusieurs chefs de ces pirates se prétendaient issus de l'union des *Trolls*, génies des mers, avec les *Ases* et les *Dwalines*, gentilles petites fées qui se plaisent à danser au clair de lune sur la glace des lacs du Nord, ou à se jouer dans les branches des grands sapins couverts de neige.

---

12 D'après la religion d'Odin, on mérite par une mort vaillante d'être admis dans le Walhalla, séjour des héros célestes ; mais les héros fameux ne sacrifiaient pas aux dieux. « – Mon frère d'armes et moi, nous n'avons de confiance que dans nos armes et dans notre force. » – Les Rois de la mer se vantaient de descendre des *Trolls* ou génies des mers et des fées *Ases – Alfves – Dwalines*, qui protégeaient les héros. (DEPPING, *Hist. des expéditions maritimes des Normands*, vol. I, p. 36.)

Shigne, la Vierge au bouclier.

Gaëlo, qui commandait le holker noir orné à sa proue d'un aigle de mer, n'attribuait pas sa naissance à l'union surnaturelle d'un *Troll* et d'une *Dwaline*, mais il disait comme le fameux pirate Gunkator : « – Je ne sacrifie point aux dieux, moi ! Je n'ai de foi que dans mes armes et dans ma force, je m'en trouve très-bien. » – Gaëlo pouvait se fier à sa force, elle égalait son courage, et son courage égalait son adresse ; mais ce qui surpassait son adresse, sa force, son courage, c'était la mâle beauté de ce jeune chef de pirates ; voyez-le plutôt une main appuyée sur son harpon et debout à l'avant de son bateau, couvert de la tête aux pieds de sa souple armure d'écailles de fer. À son côté pendent sa large épée, son cor d'ivoire au son connu de ses pirates ; son casque pointu, presque sans visière, découvre ses traits hâlés par l'air marin, le soleil et le grand air, car Gaëlo, non plus que le héros de la *Saga* « – n'a jamais dormi sous un toit, ni vidé sa coupe auprès d'un foyer abrité. – » L'on devine à l'intrépidité de son regard, au pli railleur de sa lèvre, qu'il a souvent, de l'aube au soir, dit *la messe des lances*, parfois taillé sa chemise dans la nappe des autels et parfois encore brûlé l'abbaye après avoir mangé le souper de l'abbé, mais il n'a point tué l'abbé, si celui-ci est resté inoffensif ; non, la vaillante physionomie de Gaëlo n'a rien de féroce ; s'il est de ceux qui pratiquent cette loi donnée par *Trodd-le-Danois* au pays de Garderig : – « Un bon pirate jamais ne cherche d'abri pendant la tempête, jamais ne panse ses blessures avant la fin du combat ; il doit attaquer un ennemi seul, se défendre contre deux, ne pas céder à trois et fuir sans honte devant quatre[13]. » Gaëlo pratique aussi cette loi du bon chef *Half* à ses champions : « – Il ne faut ni tuer les femmes, ni jeter les petits enfants en l'air pour les recevoir par amusement sur la pointe de vos lances[14]. » Non, Gaëlo n'a pas l'air féroce ; loin de là, en ce moment surtout, sa figure exprime les sentiments les plus

13 Voir note précédente.

14 Voir note précédente.

tendres ; ses yeux brillent d'un doux éclat lorsque de temps à autre il tourne la tête vers le holker qui lutte de vitesse avec le sien. Jamais, en effet, bateau pirate n'a offert à l'œil d'un marin plus charmant aspect ! construit dans les mêmes proportions que celui de Gaëlo, mais plus fin, plus élancé, ce holker était peint en blanc, ses rames et les boucliers rangés à la file en dehors de ses flancs étaient bleu d'azur ; un cygne doré ornait sa proue, au sommet du mât, un cygne aux ailes ouvertes découpé dans une plaque de cuivre étincelant tournait au souffle de la bise qui faisait aussi flotter un pavillon couleur d'azur où se voyait brodé un cygne blanc. À l'intérieur du léger bâtiment, les épées, les piques, les haches, symétriquement rangées, se trouvaient à portée des rameurs, revêtus de flexibles armures, non pas d'écailles, mais de mailles de fer, et la tête couverte d'un casque à courte visière. Le chef du holker se tenait, ainsi que Gaëlo, debout à la proue ; appuyé d'une main sur un long harpon, il s'en servait au besoin avec dextérité pour faire dévier le bateau dans sa route lorsqu'il rasait les bords de quelques îlots plantés de saules qui obstruaient le cours de la Seine. Ce chef north-man, d'une taille plus svelte, mais aussi élevée que celle de Gaëlo, était une femme, une belle vierge de vingt ans au plus, nommée la *belle Shigne*. Elle portait, ainsi que les guerrières qu'elle commandait, une armure de mailles d'acier si fines, si souples, qu'on eût dit une brillante étoffe de soie grise ; cette espèce de tunique, échancrée à la naissance du cou, accusait les fermes contours de son sein et descendait jusqu'au-dessus des genoux, serrée aux hanches par un ceinturon brodé auquel pendaient d'un côté un cor d'ivoire, de l'autre une épée. La jambe de la belle Shigne se dessinait aussi sous une maille de fer ; elle chaussait des bottines de veau marin étroitement lacées jusqu'à la cheville. Cette guerrière avait déposé son casque à ses pieds ; ses cheveux d'un blond pâle, séparés sur son large front et coupés à la hauteur du cou, encadraient de leurs boucles son fier et blanc visage légèrement teinté de rose ; le froid azur du ciel du Nord semblait se réfléchir dans ses grands yeux bleus, clairs et limpides ; son nez aquilin, sa bouche sérieuse, hautaine,

donnaient une expression austère à sa mâle beauté. Les *Sagas* avaient déjà chanté la bravoure de la belle Shigne, l'une des plus vaillantes parmi les *vierges-aux-boucliers* ou SHOLDMOES, ainsi que disent les North-mans ; le nombre de ces guerrières était considérable en ces pays du Nord ; elles prenaient part aux expéditions des pirates, et souvent les surpassaient en courage. Rien de plus sauvage, de plus indomptable que ces fières créatures ; qu'on en juge par un trait choisi entre mille : *Thoborge*, fille du pirate *Erik*, jeune vierge-au-bouclier, belle et chaste, toujours armée, toujours prête à combattre, avait refusé tous les prétendants à sa main ; elle les chassait honteusement, les blessait ou les tuait lorsqu'ils lui parlaient d'amour. *Sigurd*, pirate renommé, attaqua Thoborge dans sa maison de l'île Garderig, où elle s'était retranchée avec ses compagnes de guerre ; elle résista héroïquement ; grand nombre de pirates et de vierges-aux-boucliers trouvèrent la mort dans cette bataille. Sigurd ayant grièvement blessé Thoborge d'un coup de hache, elle s'avoua vaincue et épousa le pirate[15].

Telle était la chasteté farouche de ces valeureuses filles du Nord : la belle Shigne se montrait digne de cette race. Orpheline

---

[15] Cet enthousiasme des pirates pour les combats de la mer saisissait aussi un sexe doux et timide qui n'entendait jamais parler que des hauts faits des pirates et des *koempé*. L'exemple des pères et des frères l'entraînait, et souvent les femmes se rangeaient parmi les pirates et se mettaient à leur tête. La langue du Nord a un nom particulier pour les jeunes femmes assez hardies pour courir les hasards de la mer et de se couvrir d'armures pesantes : les *sagas* les appellent *Skoldmoë, vierges aux boucliers*, et citent des traits nombreux de leur héroïsme. (DEPPING, *Hist. des Exp. mar. des Norm*., p. 51, tom. I.)

Le *koempé* (champion), guerrier voué au service d'un maître, combat pour lui. Jamais les koempés pirates ne doivent chercher d'abri pendant la tempête, et panser leurs blessures avant la fin du combat. Ils sont si bon nageurs qu'un jour, rentrant avec un bâtiment chargé de butin, qui faillit couler bas tant il était chargé, ils se jetèrent tous à la nage, et gagnèrent le port, moins les koempés nécessaires pour guider le navire. (DEPPING, *Hist. des Exp. mar. des Norm*. vol. I, p. 42.)

après la perte de son père et de sa mère, tués dans un combat sur mer, la jeune guerrière avait été adoptée par ROLF, vieux chef de pirates north-mans, célèbre par ses nombreuses excursions en Gaule ; en moins de quinze jours, il était venu cette année-ci des mers du Nord à l'embouchure de la Seine, et la remontait pour venir assiéger Paris à la tête de deux mille bateaux de guerre, qui s'avançaient lentement à la rame, faute de vent, précédés des holkers de Gaëlo et de Shigne ; ceux-ci devançaient la flotte d'une lieue environ, par suite d'un défi.

– Les bras de mes vierges sont plus robustes que les bras de tes *Champions*, – avait dit la belle Shigne à Gaëlo. – Je défie ton holker d'égaler la vitesse du mien : les bras de tes hommes seront lassés avant que mes compagnes aient ralenti le mouvement de leurs rames.

– Shigne, j'accepte le défi ; mais si l'épreuve tourne contre toi, mon holker combattra bord à bord du tien pendant cette guerre ?

– Tu espères donc mon secours si tu es en péril ? – avait répondu Shigne avec un sourire de raillerie fière, en ordonnant d'un geste à ses guerrières de ramer vigoureusement. Gaëlo ayant donné le même ordre à ses hommes, les deux holkers s'étaient rapidement éloignés de la flotte des North-mans, cherchant à se dépasser l'un l'autre. Pendant longtemps les vierges-aux-boucliers eurent l'avantage ; mais grâce à leurs efforts redoublés, les champions de Gaëlo (ainsi que les chefs north-mans appellent leurs hommes) regagnèrent la distance perdue. Le soleil disparaissait derrière la cime boisée de l'une des îles de la Seine, au moment où les deux bateaux marchaient d'une vitesse égale.

– Shigne, le soleil est couché, – dit le jeune pirate ; nos bateaux sont bord à bord et les bras de mes champions ne sont pas lassés !

– Leur vigueur est grande, puisqu'ils ont tenu contre mes compagnes, – répondit l'héroïne avec son ironique et fier sourire.

– Veux-tu glorifier mes hommes ? ou les railler ?

– Si nous n'avions à batailler contre les Franks, je te dirais : Abordons dans une de ces îles et combattons sept contre sept... tu verrais alors si mes vierges valent tes champions.

– Faut-il donc te vaincre pour te plaire ?

– Je l'ignore... jamais je n'ai été vaincue. *Orwarodd* m'a demandée en mariage au vieux Rolf, notre chef ; Rolf lui a répondu : – « Je te donne Shigne si tu peux la prendre ; elle sera demain dans l'île de *Garin*, seule et armée... viens-y. » – Orwarodd est venu. Nous nous sommes battus ; il m'a percé le bras d'un coup d'épée ; moi, je l'ai tué... Plus tard, *Olaff* a aussi voulu m'épouser ; mais il m'a dit lâchement au moment du combat : « Femme, je n'ai pas le courage de lever mon épée sur toi. »

– Shigne, sois juste... les sagas ont chanté les prouesses d'Olaff, brave entre les plus braves. S'il ne combattait pas contre toi, c'était non par lâcheté, mais par amour.

La guerrière sourit dédaigneusement et reprit : – J'ai, de la pointe de mon épée, balafré Olaff au visage... Il méritait mon mépris !

– Ah ! ton cœur est plus froid que la glace des lacs de ton pays ! Mais non, tu repousses mon amour parce que je suis de race gauloise !

– Peu m'importe ta race ! Olaff et Orwarodd étaient nés comme moi dans une île du Danemark ; ils n'ont pu me vaincre : j'ai tué l'un, j'ai balafré l'autre par dédain.

– Promets-moi du moins que tu ne seras la femme de personne.

– Facile promesse... Où trouver un guerrier assez vaillant pour me vaincre ?

– Si tu étais vaincue, toi, si fière, si farouche, tu haïrais ton vainqueur.

– Non ! j'admirerais son courage !

– Shigne, tu l'as dit : nous ne pouvons maintenant nous battre l'un contre l'autre, sinon tu me tuerais ou tu deviendrais ma femme, dût mon épée se teindre de ton sang ! Mais puisque le combat nous est interdit... réponds : m'aimeras-tu si je fais quelque grand acte de vaillance ? si les sagas de ton pays chantent mon nom à l'égal des noms les plus célèbres ?

– Ta bravoure n'étonnera jamais la mienne !

– Écoute : hier un serf fugitif est venu dire au vieux Rolf que les Franks avaient depuis quelque temps tellement fortifié l'abbaye de Saint-Denis, qu'elle était maintenant imprenable.

– Il n'est rien d'imprenable ; mais il faudra peut-être nous arrêter plusieurs jours devant cette abbaye, dont Rolf comptait se rendre maître par un coup de main. C'est un poste important ; il est voisin de Paris.

– M'aimeras-tu, si, seul avec mes champions, je m'empare de l'abbaye de Saint-Denis ?

Le visage de la vierge-au-bouclier devint pourpre ; les battements de son sein de marbre soulevèrent les mailles de son armure, et, se redressant de toute la hauteur de sa grande taille, elle répondit fièrement à Gaëlo : – Si l'abbaye de Saint-Denis est imprenable, moi je la prendrai. – À peine la belle Shigne eut-elle prononcé ces mots, qu'elle donna l'ordre à ses compagnes de rejoindre la flotte de Rolf, et le bateau s'éloigna rapidement.

Gaëlo, suivant d'un œil attristé le léger holker qui emportait la guerrière, resta silencieux, pensif, tandis que ses pirates se reposaient sur leurs rames. Le pilote, homme de trente ans environ, d'une figure réjouie, vêtu de la casaque et des larges braies des mariniers de la Seine, se nommait *Simon-Grande-Oreille*. Ce surnom très-légitime, il le devait à une énorme paire d'oreilles très-écartées des tempes, et non moins rouges que son gros nez ; Simon, naguère serf de la pêcherie de l'abbaye de Saint-Paterne, ainsi que trois de ses compagnons assis aux bancs des rameurs, et portant casque pointu et cuirasse à écailles de fer, comme les North-mans, était allé, ainsi que tant d'autres serfs de race gauloise, offrir aux pirates ses services comme pilote, et ceux de ses compagnons comme rameurs, dès que les innombrables bateaux de la flotte des North-mans avaient apparu à l'embouchure de la Seine. Simon et ses camarades demandèrent, selon l'usage, part au butin de l'expédition.

Gaëlo, debout, silencieux, pensif, voyait s'éloigner et disparaître le holker de la belle Shigne à travers la brume légère qui, au coucher du soleil, s'élève souvent de la surface des fleuves. Simon-Grande-Oreille, assis, à la poupe, et tenant, comme pilote, la barre du gouvernail, dit à un de ses compagnons, surnommé *Robin-Mâchoire*, parce que sa mâchoire était saillante comme celle d'un molosse : – As-tu entendu l'entretien de la belle Shigne et de Gaëlo ? Quelles farouches diablesses que ces filles des North-mans ! Il faut les courtiser à grands coups d'épée, les caresser avec le tranchant

de la hache, et arriver à leur cœur en leur trouant la poitrine, sinon ces enragées vous font épouser la mort. Que dis-tu des fiançailles ?

– Je dis que je préférerais courtiser une des lionnes africaines dont nous parlait l'autre jour Ibrahim-le-Sarrazin. – Et, se tournant vers son compagnon de banc, géant north-man, à la barbe si blonde qu'elle en était presque blanche, Robin ajouta : – Hé ! Lodbrog ! si toutes les femmes de ta race accueillent ainsi les amoureux, il doit y avoir dans ton pays plus de morts que de nouveau-nés ?

– Oui... mais les enfants de ces guerrières, que l'on ne possède qu'après les avoir vaincues par l'épée, deviennent des hommes qui à eux seuls valent dix hommes, – répondit le géant d'une voix grave ; et redressant sa tête énorme, il ajouta fièrement : – Ces enfants-là, comme moi, naissent *Berserkes*.

– Oui, oui, – reprirent les autres North-mans à voix basse avec un accent de déférence presque craintive, – Lodbrog est né berserke !

– Je ne dis pas non, camarades, – répondit Simon ; – mais, par le diable ! Qu'est-ce qu'un berserke ?

– Un guerrier toujours terrible à ses ennemis, – reprit un des North-mans, – et parfois terrible à ses amis !

Le géant Lodbrog baissa sa grosse tête d'un air affirmatif, tandis que Simon et Robin le regardaient d'un air surpris, n'ayant rien compris aux mystérieuses paroles des pirates. Gaëlo, sortant enfin de la rêverie profonde où l'avait plongé la disparition de la vierge-au-bouclier, se retourna vers ses hommes et leur dit : – Mes champions, il faut devancer la belle Shigne et nous emparer, à nous seuls, de l'abbaye de Saint-Denis ! À vous le butin, à moi la gloire !

– Gaëlo, – répondit Simon, – quand je t'ai entendu parler de cette prouesse à ta guerrière, moi qui connais l'abbaye de Saint-Denis, où je suis allé souvent dans ces derniers temps, alors que j'étais serf de la pêcherie de Saint-Paterne, que l'enfer confonde ! j'ai pris tes paroles pour un propos d'amoureux. Gardée comme elle l'est, fortifiée d'épaisses murailles, cette abbaye pourrait résister à cinq ou six cents hommes déterminés ; comment veux-tu avec quinze hommes t'en emparer ? c'est impossible !

– Mes vaillants, – reprit Gaëlo après un moment de silence, – si je vous disais qu'un serf, gardeur de pourceaux, est à cette heure Comte, seigneur et maître d'une province que lui a octroyée Karl-le-Chauve, aïeul de Karl-le-Sot, à cette heure roi des Franks, me répondriez-vous : – « Un serf, gardeur de pourceaux, devenir maître et seigneur d'une province ? c'est impossible ! »

– Foi de Grande-Oreille, telle serait ma réponse !

– Vraiment ? – reprit Gaëlo, – et qui donc est maintenant Comte de Chartres et possesseur du pays chartrain ? sinon un pirate autrefois serf et gardeur de porcs à *Trancout*, pauvre village situé près de Troyes[16] ?

– Oh ! oh ! notre chef, – reprit Robin-Mâchoire, – tu veux parler d'Hastain ? ce vieux bandit qui, comme nous, a guerroyé avec les pirates North-mans : tu dis vrai, on connaît la chanson :

« – Quand il eut les Franks dépouillés, – et qu'il vit tous ses bateaux appareillés ; – Hastain de Rome entend parler – et à

---

[16] Chronique de RAOUL GLABER ; il donne la biographie d'Hastaing, liv. III, p. 84. Voir aussi le *Roman de Rolf*, cité en épigraphe.

Rome Hastain dit qu'il irait – et qu'il ferait roi de Rome son ami Boern-Côte-de-fer »[17].

– Simon, – dit Gaëlo, – écoute de toutes tes larges oreilles la fin de la chanson ; – et s'adressant à Robin : – Continue, mon champion !

– La chanson finit très bien, – reprit Robin, et il acheva ainsi : – « Quand ses pirates eurent ravagé l'Italie – et chargé leurs vaisseaux des dépouilles des églises, – Hastain décide qu'il retournerait en France, – et en France Hastain est revenu ; – le roi des Franks, effrayé du retour des pirates, – a dit à Hastain : Ne pille plus les saintes abbayes, ni les châteaux des seigneurs ; – je te donnerai tout le pays chartrain, – et je te ferai Comte de Chartres. – Hastain le pirate a dit : Je veux bien. – Et il est devenu comte de Chartres et maître du pays chartrain. »

– Par le diable et ses cornes ! vive Hastain ! tout est possible, – s'écria Simon-Grande-Oreille, et il joignit sa voix retentissante à celles des pirates qui, frappant de leurs rames la file de boucliers rangés sur les flancs du holker, chantaient à tue-tête : – « Hastain le pirate a dit : Je veux bien – et il est devenu Comte au pays chartrain ! »

– Quoi ! un serf gardeur de pourceaux est devenu Comte et maître d'une province ! – s'écria Gaëlo, – lorsque ses hommes eurent achevé leur chant de guerre ; – et vous croyez impossible à quinze champions résolus de s'emparer de l'abbaye de Saint-Denis ? l'abbaye la plus riche de la Gaule ! Quoi ! vous reculez ?

– Non, non, – crièrent les pirates enflammés par l'espoir du pillage, en frappant de nouveau à coups de rames les boucliers de fer suspendus aux flancs du holker : – à Saint-Denis ! à Saint-Denis !

---

17 Voir note précédente.

La voix tonnante de Lodbrog-le-Géant dominait la voix des North-mans ; dressé sur son banc, faisant d'une seule main tournoyer sa longue rame aussi facilement qu'il eût manié un roseau, il criait à tue-tête : – À Saint-Denis ! à Saint-Denis ! – S'enivrant ainsi de ses propres clameurs, ses traits farouches exprimèrent bientôt une exaltation qui devint une sorte de délire : ses yeux roulèrent rapidement dans leur orbite, ses lèvres se blanchirent d'écume ; puis, poussant soudain un cri terrible, il fit ployer entre ses mains sa rame et la brisa en deux comme une baguette. À cette preuve de force surhumaine, les North-mans, qui avaient jusqu'alors observé Lodbrog avec anxiété, s'écrièrent : – Gare à nous ! le voilà berserke ! – Et avant que Gaëlo ait pu s'opposer à leurs mouvements, les pirates, se jetant sur le géant encore debout sur son banc, réunirent leurs efforts et le précipitèrent dans la Seine en s'écriant : – Il va nous tuer tous !

Gaëlo avait fait ancrer son bateau à peu de distance d'une des îles boisées baignées par la rivière ; Lodbrog, renversé, tomba entre le holker et le rivage ; mais d'un bond il sortit de l'eau peu profonde en cet endroit, et atteignit la terre en hurlant : – À Saint-Denis ! à Saint-Denis ! – La frénésie décuplant alors la force prodigieuse de ce géant, il déracine un peuplier de vingt pieds de hauteur ; et, armé de cet arbre comme d'une massue, il fracasse les arbres qui se trouvent à sa portée ; les plus grosses branches volent en éclats, les troncs se brisent et le furieux vertige du colosse s'augmente encore ; les ruines d'une maison à demi couverte de sa toiture s'élevaient non loin du rivage, ces murailles arrêtent la course insensée du berserke ; à cet obstacle, sa rage redouble, le tronc de peuplier lui sert de bélier, ses coups réitérés ébranlent un pan de muraille ; elle s'écroule avec fracas ; une partie de la toiture retenue par le scellement des charpentes dans le mur opposé restait encore debout ; le géant gravit les décombres, s'accroche des deux mains aux poutres du toit, les secoue avec fureur en

hurlant toujours : – À Saint-Denis ! à Saint-Denis ! – Les poutres cèdent, s'affaissent avec un craquement formidable, la toiture vermoulue à demi couverte de tuiles s'effondre sur Lodbrog, un moment il disparaît au milieu d'un tourbillon de poussière ; mais ce nuage dissipé, le géant, protégé par son casque et son armure de fer, reparaît au-dessus de cet entassement de ruines, regarde autour de lui, et ne voyant plus rien à détruire, se baisse, arrache des solives, des poutres, saisit des pierres énormes et les lance autour de lui avec la force irrésistible de ces machines de guerre appelées catapultes ; mais tout à coup le berserke pousse un rugissement semblable à celui d'un lion, lève ses grands bras vers le ciel, son corps se raidit, reste un instant immobile, comme une gigantesque statue de fer ; puis, ainsi qu'un colosse renversé de sa base, Lodbrog vacille, tombe, et tout d'une pièce il roule du haut de ce monceau de décombres au bas duquel il reste gisant, inanimé comme un cadavre. Gaëlo et les pirates north-mans ne furent pas surpris de la frénésie de Lodbrog ; ils savaient que plusieurs guerriers du Nord étaient sujets à ces emportements, terribles comme la furie d'un insensé, sorte d'épilepsie particulière aux berserkes, et dont l'attente ou l'ardeur du combat, la colère, l'ivresse provoquaient les accès[18] ; mais Simon-Grande-Oreille et Robin-Mâchoire assistant pour la première fois à un pareil spectacle, le contemplaient avec surprise et terreur. Simon voyant de loin Lodbrog étendu raide, inanimé, s'écria : – Heureusement, le voici mort !

---

[18] Le *Berseker* était un guerrier frappé d'une sorte de frénésie périodique pendant laquelle il avalait des charbons ardents, marchait dans le feu. Les *sagas* racontent que des fils d'*Arngrim* étant dans cet état de frénésie pendant leurs traversées, tuaient leurs gens, détruisaient leurs bateaux, ou bien, débarquant dans quelque lieu sauvage, ils exerçaient leur fureur contre les roches et les bois. Après ces accès de frénésie, ils éprouvaient un long épuisement. (DEPPING, *Hist. des Exp. mar. des Norm.*, vol. I, p. 47.)

– Les North-mans avaient raison, – repris Robin ; – de pareils enragés sont aussi dangereux pour leurs compagnons que pour l'ennemi. Si ce berserke, ainsi qu'ils appellent ces furieux, était demeuré au milieu de nous dans le holker, il nous eût assommés ou noyés tous !

– Après quoi, il aurait lancé par-dessus sa tête le bateau comme un sabot, car il lançait ainsi que de petits palets, des poutres et des pierres qui certes devaient peser trois ou quatre fois le poids d'un homme, – ajouta Grande-Oreille. – Que de forces perdues ! quelle belle tuerie ! quel ravage aurait fait un pareil compagnon dans l'abbaye de Saint-Denis où il croyait batailler ! Après tout, c'est dommage qu'il soit mort ?

– Il n'est pas mort, – reprit Gaëlo ; – levez l'ancre, mes champions ; en deux coups de rames nous aborderons dans l'île, et avant peu d'instants, vous verrez Lodbrog revenir à lui comme s'il sortait d'un rêve.

– Par les cornes du diable ! quel rêve ! – s'écria Simon ; – moi, de peur que se reprenant à rêver, ce géant ne me mette en bouillie, je désire garder le bateau avec Robin, mon compère. – Et tout en ramant, Grande-Oreille jetait un regard défiant sur le corps du berserke, toujours immobile, que l'on voyait à cent pas du rivage.

– Les North-mans iront, s'ils le veulent, au secours de cet enragé, – ajouta Simon, au moment où le holker abordait ; – il sera très-doux à Lodbrog de reconnaître des figures de son pays natal en reprenant connaissance, n'est-ce pas, Robin ?

– Oui, oui, car souvent tel feu qui paraît éteint, se réveille soudain.

Le bateau toucha terre, Gaëlo et les North-mans s'approchèrent du colosse non sans précaution ; l'un des pirates

ôta son casque, le remplit d'eau à demi, y jeta une poignée du sable de la grève et manipula ce mélange, tandis que ses compagnons essayaient, mais en vain, tant son corps était raidi, de mettre Lodbrog sur son séant ; il leur fut impossible d'arracher de sa main crispée une pierre qu'il serrait encore avec la force d'un étau ; ses traits, encadrés dans les jugulaires de son casque, étaient livides, immobiles, ses mâchoires contractées, ses lèvres écumantes, ses yeux fixes, dilatés, vitreux ; l'un des North-mans puisant dans son casque détrempé d'eau froide, le jetait à poignée au visage du géant.

– Prends donc garde ! – dit Gaëlo, – tu vas l'aveugler !

– Non, non, – reprit le pirate en redoublant ses aspersions sablonneuses ; – c'est surtout quand le fin gravier entre dans les yeux qu'il produit bon effet. – L'expérience du pirate ne le trompait pas : de légers tressaillements convulsifs agitèrent bientôt les traits de Lodbrog, ses doigts crispés se détendirent, laissèrent échapper la pierre qu'ils enserraient, et au bout de quelques instants ses membres redevinrent souples. L'un des North-mans alla puiser dans son casque de l'eau limpide et fraîche, la jeta aux yeux du berserke ; celui-ci murmura bientôt d'une voix sourde en frottant ses paupières :

– Les yeux me cuisent fort ; suis-je donc dans le céleste Walhalla qu'Odin promet à ses braves après leur mort ?

– Tu es au milieu de tes compagnons de guerre, vaillant champion, – répondit Gaëlo, – tu as brisé une vingtaine de gros arbres et démoli une maison, est-ce assez pour essayer tes forces ?

– Oh ! oh ! – fit le géant en secouant son énorme tête et continuant de se frotter les yeux avec ses poings, – cela ne m'étonne pas d'avoir ainsi ravagé ; j'ai commencé à me sentir

berserke en criant : À Saint-Denis ! et puis j'ai cru démolir l'abbaye et assommer ses moines et leurs soldats.

– Ne regrette rien, mon Hercule, – répondit Gaëlo ; – la lune se lève tôt, nous ramerons toute la nuit ; demain soir nous serons à Saint-Denis et après-demain à Paris !

*
* *

L'abbaye de Saint-Denis ressemblait à un vaste château fort ; son enceinte de hautes et épaisses murailles sans autre entrée qu'une porte voûtée, bardée de plaques de fer, percée, ainsi que les murs, de meurtrières d'où les archers pouvaient à l'abri tirer sur l'ennemi, mettaient le saint lieu à l'abri d'un coup de main ; pour se rendre maître de cette forteresse, il eût fallu de grandes machines de guerre et une nombreuse troupe d'attaque. Tenant sa promesse faite le matin au père Fultrade, Marthe et sa fille Anne-la-Douce se trouvèrent, à la tombée de la nuit, au rendez-vous fixé par le chantre ; il arriva monté sur son grand cheval, assez vigoureux pour porter en croupe la femme d'Eidiol, et sur le devant de la selle, la jeune fille que le prêtre tenait ainsi enlacée ; le cheval chargé de ce triple poids ne pouvait, malgré sa robuste encolure, que suivre au pas l'antique voie romaine qui, allant de Paris à Amiens, passait devant l'abbaye de Saint-Denis ; le trajet nocturne fut long, silencieux ; Marthe, toute fière de se voir en croupe d'un saint homme, ne songeait qu'aux reliques dont la divine influence devait la préserver ainsi que sa fille de tous maux présents et à venir. Anne avait obéi à sa mère avec répugnance ; le moine lui inspirait une vague frayeur, la nuit était noire, la route peu sûre ; lorsque parfois le cheval bronchait, la jeune vierge sentait Fultrade la serrer contre lui plus étroitement, et son souffle embrasé venait la frapper au visage. Arrivé avec ses compagnes de voyage à la porte massive de l'abbaye, le moine frappa d'une façon particulière, la clarté d'une lanterne apparut à un guichet ;

il s'ouvrit, le frère portier échangea quelques mots à voix basse avec Fultrade, puis la lumière s'éteignit, la porte massive roula sur ses gonds et se referma lorsque Marthe et sa fille furent entrées dans l'abbaye ; elles se trouvèrent au milieu des ténèbres ; un personnage invisible emmena le cheval du prêtre ; celui-ci, prenant alors le bras de Marthe, lui dit tout bas : – Donne la main à ta fille et suivez-moi toutes deux ; je vous ai prévenues, votre arrivée ici doit être enveloppée du plus grand mystère, venez.

Après avoir descendu un escalier rapide et suivi pendant assez longtemps dans l'ombre les détours d'un couloir voûté, à l'atmosphère humide comme celui d'une cave, le chantre s'arrêta, chercha à tâtons l'orifice de la serrure d'une porte qu'il ouvrit en disant aux deux femmes, toujours à-demi-voix : – Entrez là, attendez-moi, chères filles.

Au bout de peu d'instants la porte se rouvrit, et le moine, revenant encore sans lumière, dit : – Marthe, la première, tu adoreras la relique, ce sera ensuite le tour de ta fille.

– Oh ! non ! – s'écria vivement Anne-la-Douce ; – je ne resterai pas seule ici dans l'obscurité !

– Mon enfant, ne crains rien, – reprit Marthe ; – nous sommes dans une sainte abbaye, sous la protection du bon père Fultrade.

– Et d'ailleurs l'on n'est jamais seule lorsque l'on pense à Dieu, – ajouta le moine. – Ta mère sera bientôt de retour. Suis-moi, Marthe.

– Ma mère, je ne te quitte pas... j'ai peur ! – s'écria la jeune fille ; mais avant qu'elle ait pu rejoindre sa mère, qu'une main vigoureuse attirait brusquement au dehors, la porte se referma sur Anne de plus en plus effrayée ; en vain elle poussa de grands

cris, les pas s'éloignèrent ; tout bruit cessa, et de silencieuses ténèbres se répandirent autour d'elle. Cependant, au bout de quelques minutes, elle tressaillit de surprise ; il lui semblait entendre, au milieu de l'obscurité, le souffle d'une respiration haletante ; soudain la jeune fille se sentit enlacée de deux bras vigoureux ; elle se débattait en appelant sa mère, lorsqu'on frappa violemment à la porte, et une voix prononça d'un ton alarmé quelques paroles en latin. Aussitôt Anne, délivrée de l'étreinte qui l'épouvantait, tomba défaillante sur le sol. Quelqu'un passa près d'elle, sortit en courant, et referma la porte à double tour.

*

* *

Tandis que Marthe et sa fille venaient d'être séparément enfermées par Fultrade et un autre prêtre, dans les cachots souterrains de l'abbaye de Saint-Denis, où l'on jetait les serfs et les vilains justiciables de l'abbé, un grand mouvement régnait dans le saint lieu. Des moines, subitement arrachés au sommeil, et portant des torches, allaient et venaient sous les arceaux du cloître. Au milieu de l'une des cours intérieures, l'on voyait une vingtaine de cavaliers ; la sueur dont leurs chevaux ruisselaient témoignait de la rapidité de leur course ; ils avaient escorté jusqu'à l'abbaye le Comte de Paris, qui, arrivant de sa cité en toute hâte, s'était aussitôt rendu à l'appartement de Fortunat, abbé de Saint-Denis. Ce prêtre, d'une obésité difforme, les yeux encore bouffis de sommeil, endossait une longue robe du matin, chaudement fourrée, que lui présentait l'un de ses serviteurs ; d'autres allumaient les cierges de deux candélabres d'argent massif, placés sur un meuble richement orné, car rien n'était plus somptueux que cet appartement. L'abbé ayant revêtu sa robe, se frottait les yeux, assis au bord de son lit douillet, au bas duquel on voyait un jupon de femme, oublié sans doute. La présence de ce vêtement expliquait le retard de l'abbé à ouvrir au Comte Roth-bert, qui, après avoir longtemps frappé à la

porte, et enfin introduit auprès de Fortunat, lui disait impatiemment : – Fultrade ne vient donc pas ? Où est-il ? où est-il ?

– Seigneur Comte, on l'est allé quérir, on ne l'a pas trouvé dans sa cellule, – répondit le *Chambellan* de l'abbé (charge tenue à fief), car cet officier du palais abbatial, ainsi que plusieurs de ses confrères, le *Maréchal*, l'*Écuyer*, le *Bouteiller*, et autres dignitaires, attirés par le tumulte, avaient accompagné le Comte de Paris chez l'abbé.

– Le père Fultrade était sans doute à l'église, – reprit une voix, – souvent il s'impose, comme pénitence, des prières nocturnes.

– À moins qu'il ne soit resté à Paris, où je l'ai rencontré ce matin, – reprit Roth-bert. – Jamais pourtant sa présence ici n'aurait été plus nécessaire !

– Comte, – dit l'abbé en étouffant un bâillement, – aucun de mes chers frères en Christ ne couche hors de l'abbaye, à moins que je l'envoie au loin en mission. Fultrade a dû certainement rentrer ici ce soir. Mais m'apprendras-tu enfin la cause de cette alerte nocturne ?

– Pour te l'apprendre, j'attendais ton complet réveil, car tu me répondais en homme à moitié endormi. Or voici de quoi te faire ouvrir complètement les yeux et les oreilles : Les North-mans ont reparu à l'embouchure de la Seine ; ils s'avancent sur Paris !

L'abbé Fortunat, malgré son énorme corpulence, bondit sur son lit : ses trois mentons tremblotèrent, sa rouge et large face devint blême ; il joignit les mains avec épouvante ; ses lèvres s'agitèrent convulsivement ; mais, dans son effroi, il ne put articuler une parole. Les autres personnages restèrent, non

moins que lui, terrifiés de la funeste nouvelle apportée par le Comte ; les uns poussèrent de longs gémissements, d'autres se jetèrent à genoux, invoquant l'intercession du Seigneur ; et tous, y compris l'abbé, qui avait enfin retrouvé la voix, s'écrièrent : – Dieu tout-puissant, aie pitié de nous ! délivre-nous de ces païens ! de ces démons ! Hélas ! hélas ! que de maux vont fondre encore sur les serviteurs de ton Église ! que de ravages ! que de désastres ! Nos biens, nos richesses vont encore être pillés par ces abominables sacrilèges ! Ô Seigneur ! Seigneur ! délivre-nous des North-mans !

Fultrade entra au milieu de ces malédictions lamentables. Il semblait sombre, irrité ; son visage était enflammé. Le Comte s'écria : – Arrive donc, Fultrade ; depuis une heure je te fais chercher ; tu es ici le seul homme de main et de conseil. – Puis, s'adressant à l'abbé : – Fortunat, mets un terme à tes lamentations et à celles de ton entourage ; il faut agir et non gémir...

Les prêtres continrent à grand'peine leur désolation, tandis que le Comte de Paris, s'adressant particulièrement à Fultrade, sur l'énergie duquel il semblait surtout compter : – Que l'on ne m'interrompe pas, les moments sont précieux... Les North-mans ont reparu à l'embouchure de la Seine ; on les dit commandés par un de leurs plus intrépides rois de la mer, nommé ROLF. Leur flotte est si nombreuse, qu'elle couvre toute la largeur de l'embouchure de la Seine ; ils ne doivent pas être maintenant à plus de dix ou douze lieues d'ici !

– Et comment n'a-t-on pas été plus tôt prévenu de l'arrivée de ces maudits ? – s'écria le chantre. – Ils ont passé à Rouen, comment les gens de cette cité n'ont-ils pas, de proche en proche, fait répandre l'alarme ?

– Eh ! qu'importe aux gens de Rouen ! N'ayant pas été cette fois attaqués par les North-mans, ils n'ont eu souci des

autres contrées ; ce soir seulement j'ai été averti de l'approche des pirates par quelques messagers des seigneurs et abbés riverains de la Seine ; ils m'ont de plus appris que cette vile plèbe rustique, qui n'a rien à perdre, se montre partout joyeuse des maux dont ces païens vont encore accabler l'Église et les seigneurs ; c'est donc à nous, seigneurie et clergé, de nous unir, de nous défendre ! Nous n'avons aucun secours à attendre de Karl-le-Sot ; comme ses lâches aïeux, Karl-le-Chauve et Karl-le-Gros, il ne songera qu'à défendre, s'il le peut, ses domaines royaux, et laissera les North-mans ravager nos biens !

– Hélas ! hélas ! – reprit en gémissant l'abbé de Saint-Denis, – à quelles nouvelles calamités sommes-nous réservés ? Si les désolations, les abominations du passé doivent se reproduire, ce sera horrible !... N'a-t-on pas vu Karl-le-Chauve forcé d'octroyer la comté de Chartres à cet exécrable Hastain, chef des pirates north-mans ! un vil serf révolté ! un bandit souillé de crimes, de sacrilèges abominables ! Hélas ! en quels terribles temps vivons-nous ! Que faire, mon Dieu, que faire ?

– Je te l'ai dit, ne pas gémir et agir ! – s'écria Roth-bert, – ne pas compter sur un roi imbécile, ne compter que sur nous ; organisons notre défense, armons nos colons, nos vilains ; s'ils refusent de marcher, terrifions-les par les supplices !... Toi, Fultrade, homme d'énergie et d'intelligence, tu vas partir sur l'heure avec quelques-uns de mes officiers et une bonne escorte pour aller convier, de ma part, les évêques et les abbés de mon duché de France à mettre en armes leurs vilains et leurs serfs ; une partie de ces gens resteront dans les abbayes et les châteaux pour leur défense, les autres seront dirigés vers Paris pour la défense commune. Hâte-toi, Fultrade, sous ton froc bat un cœur de soldat, de hardi soldat, tu rempliras vaillamment, je le sais, ta mission.

– Comte, y penses-tu ? – s'écria l'abbé en levant les mains au ciel. – Quoi ! en un moment si périlleux, tu veux m'enlever Fultrade !

– Ne crains rien, – reprit Roth-bert, – en quittant Paris, j'ai donné l'ordre à cent de mes vieux guerriers de se rendre en hâte ici. Ce poste est très-important, il domine la Seine ; toutes les fois que les North-mans sont venus assiéger Paris, ils se sont emparés de cette abbaye.

– Dieu tout-puissant ! cela n'est que trop vrai ! – murmura l'abbé en fondant en larmes. – Cinq fois déjà cette abbaye a été envahie, saccagée, pillée par ces païens : aussi l'a-t-on fortifiée ; mais elle ne saurait résister aux North-mans. Hélas ! hélas ! rien ne résiste à ces démons !

– Fortunat, tu t'abuses. À moins d'un siège en règle, les cent vieux soldats qui vont arriver en ce lieu d'un moment à l'autre, suffiront à défendre l'abbaye. Maintenant, Fultrade, à cheval ! à cheval ! Un riche évêché récompensera ton zèle.

Le moine avait jusqu'alors écouté le Comte de Paris d'un air soucieux et préoccupé ; mais à la promesse d'un évêché, ses yeux étincelèrent de convoitise, et il répondit à Roth-bert : – Seigneur, si notre saint abbé m'y autorise, j'accomplirai ses ordres et les tiens. Que le ciel me protège ! j'espère conduire à bonne fin l'entreprise dont tu me charges !

L'un des officiers du Comte entra et lui dit : – Selon vos ordres, quelques archers amenés en croupe par nos cavaliers se sont postés sur la rive de la Seine. Ils ont, à la clarté de la lune, aperçu un grand bateau qui remontait la Seine vers Paris. Ils ont forcé les mariniers de descendre à terre, les menaçant, s'ils refusaient d'obéir, de leur envoyer une volée de flèches. On vous amène le patron de cette barque.

– Qu'il vienne, – répondit Roth-bert. Et s'adressant à l'abbé : – J'ai donné l'ordre de ne laisser passer aucun bateau sans interroger ses mariniers, afin d'obtenir d'eux quelques renseignements sur la flotte des pirates, dont ils peuvent avoir des nouvelles !

Le Comte achevait ces mots, lorsqu'un de ses hommes introduisit Eidiol. À la vue du doyen de la corporation des nautonniers, si brutalement traité par lui dans la journée, Roth-bert ne put cacher sa surprise ; puis, ses traits prenant une expression remplie de cordialité, il dit à Eidiol : – Je ne m'attendais pas à te revoir ce soir, mon brave nautonnier. – Et montrant d'un geste le vieillard à l'abbé, le Comte ajouta : – Ce vénérable homme est le doyen de la corporation des mariniers parisiens, la plus honorable corporation de ma cité de Paris.

Eidiol, fort étonné de l'accueil du Comte, qui, le matin même, l'avait traité avec une si hautaine violence, le regardait d'un œil fin, tâchant de pénétrer la cause de ce brusque revirement de langage. Fultrade devint pourpre à l'apparition du père d'Anne-la-Douce, resta un moment frappé de stupeur ; puis il dit à Roth-bert : – Les moments sont précieux ; je tiens à bien remplir la mission dont tu m'as chargé.

– Je n'attendais pas moins de ton zèle, – répondit le Comte. – Hâte-toi, et fais comprendre aux seigneurs et aux abbés que, divisés, nous serons vaincus, mais unis, invincibles !

Le chantre disparut, et Roth-bert, redoublant d'amabilité, dit à Eidiol : – Sois le bien-venu... tu ne pouvais arriver plus à propos.

– Telle a été sans doute aussi la pensée de tes archers, puisqu'ils nous ont menacés d'une volée de flèches, si notre bateau n'abordait point.

– Ces mesures sont indispensables en ce moment, mon digne nautonnier. Tu sais sans doute la nouvelle ?

– Quelle nouvelle ?

– Ignores-tu que les North-mans ont reparu à l'embouchure de la Seine ?

– Ah ! il s'agit des North-mans ! – reprit Eidiol avec une parfaite indifférence. – En ce cas, oui, je sais la nouvelle. Le patron d'un chaland qui remontait en Seine m'a même dit que le gros de la flotte des pirates s'était ancrée cette nuit près de l'île d'Oissel, un de leurs anciens repaires.

– Par l'épée de mon aïeul, Roth-bert-le-Fort ! voilà qui me confond ! – s'écria le Comte de Paris stupéfait de l'insouciance du vieux marinier au sujet de l'invasion des North-mans. – Quoi ! une pareille apathie, lorsque des maux terribles vont de nouveaux fondre sur le pays !

– Oh ! je ne suis point du tout insoucieux de la venue des pirates, puisqu'au lieu de descendre la Seine jusqu'à Saint-Audoin, où je portais un chargement, je la remonte pour retourner à Paris.

– Allons, mon vaillant marinier, je me trompais, tu n'es pas indifférent, mais calme, comme un brave à l'approche du danger.

– Quel danger ?

– Ne fuis-tu pas devant l'approche de ces païens ?

– Je ne fuis point, je retourne à Paris embrasser ma femme et ma fille ; cela me semblera d'autant meilleur, que je

n'espérais les revoir que demain soir ; puis je me consulterai avec mes compères.

– Quels compères ?

– Eh, mais ! les doyens des corporations de la cité de Paris : les forgerons, les charpentiers, les armuriers, les tisseurs, les corroyeurs, les tailleurs de pierre et autres.

– Et le but de ce conseil est d'organiser la défense de Paris contre les pirates... Gloire à vous, citadins ! je suis fier de compter dans ma cité des valeureux tels que vous ! – Et se retournant tout joyeux vers l'abbé : – Fortunat, tu entends ce brave homme ?

– La bénédiction du ciel sera sur lui et sur les siens, – répondit machinalement l'abbé, anéanti par l'épouvante. – Bénis sont ceux qui défendent l'Église et les seigneurs ; tous leurs péchés leur seront remis.

– Ah ! – s'écria Roth-bert en montrant Eidiol du geste, – à la tête de pareils hommes l'on se sent invincible !

– Cependant, – reprit le vieillard, – ce matin, tu ordonnais à tes cavaliers de nous casser leurs lances sur le dos.

Roth-bert se mordit les lèvres, fronça les sourcils, et répondit avec embarras : – Bon... un mouvement de vivacité ; tu songes encore à cela ?

– Je l'avais oublié, mais tes glorifications de ce soir me rappellent tes violences de ce matin. Tantôt j'étais un vieux coquin, bon à jeter en prison ; me voici maintenant une manière de héros.

– Fortunat, – reprit le Comte en contraignant son dépit et s'adressant à l'abbé, – le bonhomme aime à plaisanter ; seulement il pourrait mieux choisir son temps ; il faut courir aux armes et non railler, lorsque ces maudits North-mans nous menacent !

– Eh ! eh ! pas si maudits, – reprit en souriant Eidiol. – Grâce aux North-mans tu me courtises ce soir.

– Trêve de raillerie, vieillard ! – s'écria Roth-bert, revenant malgré lui à son caractère hautain et violent ; – ne me fais pas regretter ma bonté !

– Deux mots seulement, Comte, et finissons ; j'ai hâte d'aller embrasser ma femme et ma fille. Écoute ceci : Il y a vingt-sept ans environ, l'année 885, les North-mans, sous la conduite d'Hastain, aujourd'hui maître et seigneur du pays Chartrain, venaient pour la cinquième ou sixième fois assiéger Paris.

– Cette fois, du moins, et ce fut la seule, la plèbe de Paris, sous les ordres d'Eudes, mon frère, résista courageusement, et les pirates ne ravagèrent pas la cité ; il en sera de même aujourd'hui ; car, j'en jure Dieu ! de gré ou de force, vilains ! vous irez aux remparts !

– Écoute encore : Jusqu'à cette année dont tu parles, jamais Paris n'avait résisté aux pirates ; pourquoi cela, Comte ? Parce que le populaire, les corporations d'artisans, n'avaient eu souci de la chose.

– Oui, oui, – reprit Roth-bert avec une colère concentrée, – cette lâche plèbe laissait piller, ravager, incendier églises, abbayes et châteaux !

– Que veux-tu ? les North-mans ne pillent que les riches, et bien ils font. Iront-ils charger leurs barques de nos guenilles, de nos meubles grossiers, de notre vaisselle de grès, lorsque châteaux, églises ou abbayes regorgent de vases d'or et d'argent, de richesses de toute espèce... Donc ils pillent les riches ; c'est aux riches à se garder, à se défendre.

– Par la mort du Christ ! ce vieillard est insensé ! – s'écria le Comte de Paris en regardant l'abbé, qui leva les mains et les yeux au ciel en poussant un gémissement lamentable. Puis, Roth-bert ajouta en s'adressant à Eidiol : – Pouvons-nous donc nous défendre sans l'aide du populaire ? Est-ce avec deux mille guerriers que j'entretiens dans mon duché de France que je pourrai repousser trente mille North-mans ?

– Oh ! je le sais, je le sais ; vous ne pouvez rien sans le populaire ; aussi, je te l'ai dit, il y a vingt sept ans, ton frère, le Comte Eudes, épouvanté de l'approche des pirates, voulut, ainsi que toi, au jour du danger, amadouer ce populaire, pour lequel il n'avait eu jusqu'alors, comme toi, que mépris et dureté. Il convoque dans son châtelet de Paris les doyens des corporations d'artisans, et, comme toi encore, il les appelle ses chers vaillants, ses héros citadins... Mon père, doyen des nautonniers, répondit ceci à ton père, en langage figuré : « Nous autres, gens de rivière, nous nous connaissons en hameçons, nous ne mordons point au tien à l'aveuglette. Nous sommes écrasés de taxes : le comte prend nos culottes, l'évêque notre chemise, et le roi notre bonnet ; de sorte qu'il nous reste notre peau ; en d'autres termes, nous ne possédons rien. Qui n'a rien, n'a rien à perdre, et qui n'a rien à perdre n'a rien à défendre. Quant à vous autres, rois, seigneurs et gens d'église, vous avez besoin de nous, pour sauvegarder vos biens des pilleries des North-mans ; soit, faisons un marché : allégez nos taxes, rendez-nous la vie moins dure, et nous défendrons vos richesses. – Tope », dit le Comte Eudes. On convient de certaines allégeances et de certaines franchises pour la plèbe de la cité. Le lendemain, cette bonne

plèbe, aussi crédule que brave, court aux remparts, se bat intrépidement ; grand nombre de gens sont tués, d'autres blessés, mon père et moi sommes de ceux-là ; les North-mans sont repoussés... Bon ! mais qu'arrive-t-il ? le danger passé, le roi, les seigneurs et les gens d'église renient leurs promesses, et rebâtent le populaire, aussi lourdement que par le passé. D'où il suit, qu'instruit par l'expérience de ce qu'il gagne à se battre pour défendre le bien de ses maîtres, le populaire s'est dit, et je te dis, Comte : – « Vous avez, vous autres seigneurs et prélats, tout à craindre des North-mans ; défendez-vous contre eux, ce sont vos affaires et point du tout les nôtres. Nous serions fort sots, vraiment, oui, vraiment, fort sots nous serions, de nous faire briser les os pour vous, nos maîtres et seigneurs ; une fois déjà vous nous avez pipés, vous ne nous piperez plus désormais. »

Le Comte de Paris, durant la réponse d'Eidiol, avait difficilement surmonté son indignation ; enfin il s'écria pâle de fureur : – Ainsi votre plèbe refusera de défendre la Cité ?

– Je le crois, et selon mon petit jugement, m'est avis qu'elle fera bien. Nous autres mariniers, nous prendrons à bord de nos bateaux nos familles et celles de nos compères qui voudront nous suivre ; nous sortirons des eaux de Paris par un côté, pendant que les North-mans y entreront par un autre, et nous remonterons fort tranquillement la Seine vers la Marne, vous laissant, seigneurs, vous accommoder avec les North-mans comme vous l'entendrez.

– Cette audace ou plutôt cette exécrable couardise est à peine croyable ! – s'écria le Comte de Paris ; – ces misérables ne sont pas des hommes, mais des lièvres ! Quoi ! infâme poltron ! ton vil cœur d'esclave, si vil qu'il soit, ne ressent ni colère ni honte à cette outrageante pensée que l'étranger, que les North-mans sont à Paris ?

– L'étranger ? – reprit Eidiol en haussant les épaules, – et qui donc êtes-vous pour nous de race gauloise, vous autres rois et seigneurs de race franque ? n'êtes-vous pas l'étranger ? Vous avez conquis la Gaule, mes vaillants seigneurs ; à cette heure, défendez votre conquête.

– Oh ! vile race gauloise ! – s'écria le Comte de Paris avec autant de fureur que de dédain, – a-t-on jamais vu peuple plus lâche !

À ce nouvel outrage, une légère rougeur monta au front d'Eidiol, un éclair brilla dans ses yeux, mais se contenant, il reprit : – Comte, un dernier mot : mon grand-père a lu dans de vieux parchemins de famille qu'une petite colonie d'hommes de notre race, il y a de cela trois siècles et plus, vivait libre, heureuse dans un coin de la Bourgogne ; vint le temps où les Arabes, comme en ce temps les North-mans, envahirent et ravagèrent la Gaule...

– Et cette colonie de couards ; – reprit le Comte avec un mépris courroucé, – cette colonie de lâches, tremblant devant les Arabes comme vous devant les North-mans, a laissé comme vous les païens ravager, piller, incendier le pays ?

– Comte, – reprit fièrement le vieillard, – les gens de cette colonie se firent tuer jusqu'au dernier en combattant l'étranger, parce qu'ils défendaient leurs droits, leur famille, leur sol, leur liberté ; mais comme cette poignée de vaillants étaient, sauf les indomptables Bretons, les seuls hommes libres de la Gaule, les Arabes ont pu ravager les autres provinces et s'établir dans le Languedoc. En ce siècle-ci, vois-tu, Comte, il en sera de même des North-mans : la population esclave dans les champs, opprimée, dégradée, misérable dans les cités, est indifférente, et souvent satisfaite à la vue des maux qui la vengent en vous frappant, vous, riches seigneurs ou prélats ; en deux mots, Roth-bert, retiens ceci : l'esclave, n'a pas de patrie ; seul,

l'homme libre en a une et il sait mourir en la défendant ! Maintenant, adieu ; j'ai hâte de retourner à Paris pour embrasser ma femme et ma fille.

Le Comte, pendant qu'Eidiol parlait ainsi, avait dit quelques mots tout bas à l'un de ses officiers, qui sortit précipitamment. Le vieux marinier se dirigeait vers la porte, lorsque Roth-bert faisant signe à quelques-uns de ses guerriers de barrer le passage au vieillard, s'écria d'une voix menaçante : – Tu n'iras pas porter le trouble et la révolte dans ma cité de Paris en engageant le populaire à résister à mes ordres. – Et s'adressant à l'abbé : – Tu as ici une prison ?

– Oui, oui, – s'écria l'abbé, – et ses cachots ne seront jamais assez noirs, assez profonds pour ce vieux scélérat ! abominable sacrilège, qui se refuse à défendre la sainte Église du Seigneur !

– Que l'un de tes clercs guide mes hommes vers ce cachot, – reprit le Comte de Paris, – cet audacieux marinier pourrira dans ce souterrain !

Eidiol ne put réprimer un premier mouvement de surprise et de chagrin, puis il répondit au Comte : – Mon fils est resté à bord de mon bateau ; permets-moi de le voir, il pourra du moins instruire de mon sort ma femme et ma fille.

– Tu seras satisfait, – reprit Roth-bert avec un sourire cruel, – je viens d'envoyer quérir les nautonniers de ton bateau.

– Trahison ! – s'écria le vieillard, – ils vont venir confiants, et la prison les attend !

– Tu l'as dit, – reprit le Comte de Paris, et il ajouta en montrant du geste Eidiol à l'un de ses officiers : – Qu'on l'emmène !

– Ma chère femme, ma douce fille ! quelle va être votre inquiétude, lorsque demain vous ne nous verrez de retour ni mon fils, ni moi ! – murmura tristement le vieillard, et il suivit sans résistance l'officier qui le conduisait aux cachots souterrains de l'abbaye.

*

* *

Après le départ du Comte de Paris, les cent guerriers qu'il avait promis d'envoyer au secours de l'abbaye y arrivèrent ; leur commandant s'occupa durant toute la nuit de ses préparatifs de défense ; les serfs, les vilains, sous la menace des coups, du cachot, de la torture, et surtout sous la menace du feu éternel, transportèrent sur la plate-forme des murailles de grosses pierres, des bûches, des poutres, destinées à servir de projectiles contre les assaillants, sans compter les barils d'huile et de pois qui, mises en ébullition dans des chaudrons, devaient être versées bouillantes sur la tête des ennemis, ainsi que le contenu d'un grand nombre de sacs de chaux et de plâtre, à cette fin de les aveugler. Pendant la nuit et une partie de la matinée, les troupeaux des terres de l'abbaye furent amenés dans son enceinte ; là se rendirent aussi par ordre de l'abbé, pour sa défense, grand nombre de serfs et de vilains. D'autres, au contraire, prirent la fuite, résolus de se joindre aux North-mans, lors de leur débarquement, et de glaner après leurs pilleries. Plusieurs hommes *francs*, ainsi que l'on nomme les libres possesseurs de petits domaines, habitant les environs de Saint-Denis, emportèrent avec eux leurs objets les plus précieux, et vinrent chercher un refuge derrière les murailles de l'abbaye. Les cours, les galeries du cloître, s'encombraient ainsi d'heure en heure d'une foule effarée, tandis que des bestiaux de toute sorte se pressaient dans les jardins et dans un vaste préau enclavés dans l'enceinte fortifiée ; l'abbé, aidé de ses chanoines armés de bêches et de pioches, enfouissait en toute hâte, sous le

sol d'une petite cour écartée, les innombrables richesses du trésor de l'église, tels que vases, reliquaires, calices, ostensoirs, statues, croix, flambeaux, patères et autres saints ustensiles en argent, en vermeil ou en or massif enrichis de pierreries. Ils enfouissaient aussi de gros sacs remplis de pièces d'or et d'argent, fruit du labeur incessant ou des redevances écrasantes des serfs et des vilains. D'autres prêtres, agenouillés dans la basilique, imploraient en gémissant le secours du ciel et vouaient les North-mans à toutes ses vengeances.

Plus de la moitié du jour se passa dans ces transes continuelles ; les hommes de guet qui veillaient sur le rempart au-dessus de la porte, l'avaient vue fréquemment s'ouvrir pour donner passage à des serfs et à des troupeaux retardataires ou à des chariots remplis du fourrage nécessaire à la nourriture de la grande quantité de bétail et de chevaux alors réunie dans l'enceinte fortifiée. Deux de ces voitures remplies de foin, traînées chacune par quatre bœufs et conduites par un homme à figure sinistre, à peine vêtu de haillons, s'approchèrent des remparts ; à la vue de cet homme bien connu dans l'abbaye, un gros moine pansu, placé au guichet de la porte, s'écria : – Béni sois-tu, Savinien, toi et tes fourrages ! nous avons ici tant de bétail, que l'on craignait de manquer d'approvisionnements. A-t-on des nouvelles de ces païens North-mans ? A-t-on vu leurs bateaux en Seine ?

– On dit qu'ils approchent ; mais, Dieu merci, l'abbaye est imprenable. Ah ! maudits soient les North-mans ! – répondit Savinien avec un sourire étrange, en jetant un regard oblique et sournois sur les monceaux de foin qui s'élevaient beaucoup au-dessus des ridelles de ses deux chariots. – J'ai tellement poussé mes bœufs, pour me rendre aux ordres de notre saint abbé, que les pauvres bêtes seront, je le crains, fourbues... Vois comme ils soufflent.

– Ils ne souffleront pas longtemps, car on va sans doute les abattre pour nourrir tout ces nobles hommes *francs* qui sont venus de réfugier ici, – reprit le moine. Et déjà, déplaçant, à l'aide d'autres frères, d'énormes barres et chaînes de fer dont était renforcée intérieurement la porte massive, il se préparait à l'ouvrir, lorsqu'il entendit au loin de lugubres gémissements poussés par des voix de femmes. Telle était la panique inspirée aux gens d'église par l'approche des North-mans, que le moine-portier, effrayé par ces lamentations féminines de plus en plus rapprochées, n'osant pas même ouvrir en ce moment la porte de l'abbaye, en refusa l'entrée aux chariots de Savinien, malgré ses instances. Soudain, au détour d'un massif d'arbres plantés non loin des murailles, l'on vit apparaître une procession de nonnes, reconnaissables à leurs vêtements noirs et blancs, ainsi qu'aux longs voiles dont leur figure était couverte, afin de le soustraire aux regards profanes. Quatre d'entre elles, portant sur une espèce de brancard, formé de branches d'arbres, le corps de l'une de leurs compagnes, poussaient, ainsi que huit ou dix autres nonnes composant ce funèbre cortège, des gémissements lamentables. Une jeune religieuse, son voile à demi relevé, précédait le corps de quelques pas, se tordait les mains de désespoir, et s'écriait de temps à autre d'une voix désolée : – Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de nous ! notre sainte abbesse a trépassé !

Savinien, quoiqu'il ne cessât de jeter des regards de plus en plus inquiets sur le chargement de ses chariots, depuis qu'on lui avait refusé l'entrée de l'abbaye, se mit pieusement à genoux lorsque la procession mortuaire passa devant lui, précédée de la nonne éplorée ; celle-ci, devançant ses compagnes d'un pas rapide, s'approcha de la porte de l'abbaye, et à travers le guichet s'écria d'une voix entrecoupée de sanglots : – Mes chers frères, ouvrez ce saint lieu de refuge à de pauvres brebis qui fuient les loups ravisseurs. Notre vénérable mère en Dieu a déjà succombé ; nous apportons ses restes chéris !

– Quoi ! c'est vous, sœur Agnès ? – dit le gros moine-portier à travers son guichet. – Ces démons north-mans sont-ils déjà si près d'ici, qu'ils aient envahi le couvent de Sainte-Placide ?

– Hélas ! mon cher frère, cette nuit, une vingtaine de ces maudits ont débarqué non loin du monastère, – répondit la nonne en sanglotant. – Réveillées par la lueur des flammes de l'incendie, par les cris d'effroi des serfs qui occupaient les bâtiments extérieurs de notre couvent, quelques-unes de nous ont pu se vêtir et fuir à la hâte avec notre sainte abbesse, par une issue donnant sur les champs ; mais, hélas ! hélas ! notre vénérable mère, tant affaiblie déjà par la maladie, a ressenti une si grande épouvante, qu'au bout d'un quart d'heure de marche, elle s'est évanouie entre nos bras, et bientôt... – ajouta sœur Agnès, dont les sanglots éclatèrent de nouveau, – et bientôt notre vénérable mère est passée de la terre au ciel !... Nous apportons ses restes bien-aimés pour qu'on puisse leur rendre au moins les derniers devoirs.

Sœur Agnès achevait à peine ces paroles, qu'elle fut rejointe par le funèbre cortège. Le frère portier, après avoir écouté ce récit en gémissant et se frappant la poitrine, ouvrit la porte et envoya l'un des moines prévenir l'abbé de ce nouveau malheur. Le corps de la supérieure et les nonnes qui l'accompagnaient entrèrent dans l'intérieur de l'abbaye, suivis des deux chariots remplis de fourrages, conduits par Savinien. La sombre figure du serf parut tressaillir d'une joie sinistre, difficilement contenue, lorsque la porte se fut refermée, après l'entrée de ses voitures. Les fugitifs, dont les cours de l'abbaye étaient encombrées, s'agenouillèrent au passage des nonnes ; celles-ci, guidées par l'un des moines, se dirigèrent vers le parvis de la basilique, suivies de la foule, qui chantait en chœur cette prière, répétée depuis un siècle dans toutes les abbayes, dans tous les châteaux de la Gaule : – Seigneur ! ayez pitié de nous !

– Seigneur ! délivrez-nous des North-mans ! – Seigneur ! exterminez ces maudits !

Le lugubre cortège, arrivant sous le portail de la basilique, y fut reçu par un des diacres ; il venait de revêtir à la hâte ses vêtements sacerdotaux. Des prêtres, portant la croix et les cierges, se tenaient derrière l'officiant, sombres, pâles, tremblants. Ils dirent les psaumes mortuaires avec une précipitation distraite, en proie à l'effroi que leur inspirait l'approche des pirates. Après ces premières prières, le corps, toujours porté par les nonnes sur le brancard de feuillage, fut introduit dans le chœur et déposé sur les dalles, non loin du lutrin. Un désordre inexprimable régnait dans l'intérieur de l'immense église : des moines, aidés de serfs, achevaient de déménager en hâte les ornements précieux de cette splendide basilique ; l'on voyait, rangées dans les *transepts*, ou bas côtés qui s'étendent de chaque côté de la nef, plusieurs cryptes, caveaux souterrains, au-dessus desquels s'élevaient les magnifiques mausolées d'un grand nombre de rois et de reines de la race de Clovis et de Karl-Martel ; Karl-le-Grand était enterré, lui, dans sa basilique d'Aix-la-Chapelle, dont les North-mans avaient fait une écurie. Les figures effarées des moines de Saint-Denis, leurs lamentations en emportant les ornements sacrés des autels, les chants de mort, répétés d'une voix sourde, pour le repos de l'âme de la supérieure, dont le corps venait d'être apporté dans l'église par les nonnes, les gémissements des nobles Franks et de leurs familles, réfugiés dans le saint lieu, augmentaient la terreur générale. La plupart des guerriers envoyés par le Comte de Paris pour la défense de l'abbaye avaient, plutôt par curiosité que par pitié, suivi dans l'église la procession mortuaire. Ces gens de guerre, farouches, grossiers, aussi mécréants que les North-mans et les Arabes, s'étaient brutalement frayé passage jusqu'aux abords du chœur, où gisait le corps de l'abbesse, entouré de ses nonnes. Peu touchés du caractère religieux de la cérémonie et de la majesté du saint lieu, ces soldats attachaient leurs regards licencieux sur les filles du

Seigneur, dont ils tâchaient de distinguer les traits à travers la transparence de leurs voiles baissés ; agenouillé auprès de l'une d'elles qui, aussi à genoux et le front penché, semblait dévotement prier, Sigefred, chef de ces gens de guerre, osa serrer le coude de la sainte fille ; elle tressaillit, mais resta muette. Enhardi par ce silence, et soulevant doucement le voile qui du sommet de la tête de la nonne tombait jusqu'à sa ceinture, Sigefred eut l'audace de glisser une main profane sous l'échancrure du col de la robe, afin de palper à nu les épaules de la religieuse ; mais à peine eut-il commis cette indignité, qu'il retira vivement sa main comme s'il eût touché un charbon ardent, et s'écria stupéfait : – Par le diable ! cette nonne a une peau de fer ! – Sigefred n'ajouta pas une parole ; il tomba la gorge traversée d'un coup de poignard que lui porta la nonne à la peau de fer ; les autres guerriers restèrent un moment pétrifiés en voyant que sous les longues et larges manches de sa robe noire, cette religieuse avait en effet des bras et des mains dont l'épiderme semblait de fer, recouvertes qu'elles étaient d'un souple et fin tissu de mailles d'acier.

– Miracle ! – crièrent quelques-uns des témoins de l'impudique tentative de Sigefred. – Miracle ! le Seigneur défend la pudeur de ses vierges en les couvrant d'une peau de fer !

– Trahison ! – s'écrièrent les guerriers moins crédules en tirant leurs épées. – Ces nonnes sont des soldats habillés en femmes ! Trahison ! Aux armes ! aux armes ! vengeons Sigefred !

– Skoldmoë ! – s'écria tout à coup d'une voix retentissante l'abbesse dont on chantait les funérailles... en se dressant de toute la hauteur de sa grande taille ; se débarrassant de son voile, laissant tomber à ses pieds sa robe noire, SHIGNE, *la vierge-au-bouclier*, apparut dans son armure guerrière, son fier visage encadré d'une résille de mailles de fer qui remplaçait son

casque. – Skoldmoë ! – s'écria-t-elle en répétant son cri de guerre, – debout mes vierges ! pitié pour les femmes ! exterminez les hommes ! – Et brandissant une hache à deux tranchants, elle bondit comme une panthère, et abattit à ses pieds l'un des guerriers francs qui s'élançait sur elle.

– Skoldmoë ! – répétèrent les autres vierges-aux-boucliers en se débarrassant de leurs voiles, de leurs robes, et comme la belle Shigne, elles chargèrent les guerriers à coups de hache et d'épée. Les fidèles, naguère en prières, éperdus, fuyaient vers les portes de la basilique, les moines se cachaient derrière les mausolées des tombes royales ou embrassaient les autels, leur dernier refuge ; les voûtes de l'église retentissaient de cris de terreur, de gémissements, d'invocations suprêmes. Sœur Agnès, qui avait introduit les femmes pirates dans l'abbaye, s'écriait, les yeux étincelants, la joue enflammée : – Vengeance ! exterminez l'abbé ! Il y a un mois j'ai surpris son commerce criminel avec la nièce de notre abbesse ; elle et lui m'ont fait torturer et jeter dans un cachot ! Cette nuit, les femmes des North-mans ont envahi notre couvent, guidées par un de nos serfs révoltés ; j'ai consenti avec joie à servir la ruse de ces diablesses pour me venger de l'abbé... Cherchez-le ! exterminez-le !

Les paroles de sœur Agnès se perdirent au milieu du tumulte des armes ; les guerriers, plus nombreux que les femmes pirates, tâchaient de les rejoindre à travers la foule épouvantée ; mais la nouveauté de ce combat avec des guerrières dont quelques-unes étaient belles, étonnait les plus jeunes de ces soldats ; involontairement ils hésitaient parfois à frapper ces vierges ; celles-ci, animées par l'exemple de Shigne, qui faisait rage à coups de hache, se battaient héroïquement. Les vieux soldats, insensibles à l'émotion que causait à quelques-uns de leurs compagnons cette lutte à mort contre des guerrières, les attaquaient avec acharnement, furieux de trouver tant de force, tant de courage dans des adversaires féminins. Plusieurs compagnes de Shigne furent tuées, d'autres blessées ;

elles ne semblaient pas sentir leurs blessures, et combattaient avec une ardeur croissante. Les fuyards se précipitaient hors de la basilique par toutes les issues ; plusieurs d'entre eux faillirent renverser Fultrade, qui, de retour de la mission dont l'avait chargé le Comte de Paris, accourait à l'église, attiré par le bruit de la bataille. Shigne n'avait pas encore été blessée ; la joue empourprée, le regard flamboyant, adossée au mausolée du tombeau de Clovis, elle luttait intrépidement contre deux vieux guerriers francs, dont l'âge n'avait pas affaibli la vigueur ; l'héroïne faisait tournoyer son arme d'une main si forte, si agile, que sa hache, en écartant les épées de ses deux adversaires, faisait parfois jaillir des étincelles de ces chocs du fer contre le fer. Dans cette attaque, l'épée de l'un des guerriers fut brisée ; Shigne allait le tuer, lorsque Fultrade, qui durant ce combat acharné s'était glissé, tapi et caché derrière le mausolée de Clovis, auquel s'adossait la vierge-au-bouclier, s'avança en rampant, et la saisit brusquement aux jambes ; surprise par cette attaque inattendue, elle chancelle et tombe renversée en poussant un cri de rage. Dans sa chute, Shigne laisse échapper sa hache de ses mains, les deux soldats francs se jettent sur la guerrière, et la tiennent immobile malgré ses efforts désespérés.

– Skoldmoë ! – s'écria-t-elle, – à moi, mes sœurs ! – Mais sa voix fut couverte par le retentissement des armes et des armures, par les cris furieux que poussaient les autres guerriers et les vierges-aux-boucliers, en continuant de se battre ou se poursuivant sous les sombres arceaux de la basilique. En vain l'héroïne appelait ses compagnes ; Fultrade, agenouillé près d'elle pour aider les deux guerriers à vaincre sa résistance, lui mit la main sur la bouche et étouffa ses cris. Ainsi rapproché d'elle, et frappé de sa rare beauté, le chantre, l'œil étincelant d'une luxure féroce, dit aux soldats : – Compagnons, cette sorcière est jeune et belle, entraînons-la dans la crypte de ce mausolée. – Puis il ajouta, tressaillant de douleur en sentant sa main déchirée par les blanches dents de Shigne : – Oh ! malgré tes morsures, tu es à nous !

Les Franks poussèrent un éclat de rire sauvage à l'infâme proposition de Fultrade ; protégés par l'ombre de la nuit qui s'approchait, ils entraînèrent la guerrière dans un caveau creusé selon l'usage sous le mausolée, réduit souterrain incessamment éclairé par une lampe sépulcrale ; le chantre et les deux soldats, malgré les efforts surhumains de la vierge-au-bouclier, venaient de l'étendre sur les dalles de la crypte, lorsqu'un bruit croissant, formidable que dominait ce cri de guerre des pirates : – Koempe ! Koempe ! – retentissant sous les voûtes de la basilique, arriva jusqu'au fond du caveau. Fultrade et ses deux complices allaient se livrer aux derniers outrages sur la belle Shigne ; mais entendant de nouveaux cliquetis d'armes, ils cessèrent durant un instant d'étouffer la voix de leur victime, alors elle s'écria de toutes ses forces : – À moi, mes vierges ! à moi, mes sœurs ! Skoldmoë ! Skoldmoë !

– Malédiction sur nous ! – dit le chantre en prêtant l'oreille, – c'est le cri de guerre des North-mans !

– Par où sont-ils entrés dans l'abbaye ? – reprit un des soldats, – ces démons sortent-ils de l'enfer ?

– À moi, mes vierges ! – s'écria de nouveau la guerrière, que le chantre et ses complices tenaient toujours sous leurs genoux, – à moi, mes sœurs ! Skoldmoë ! Skoldmoë !

À ces derniers mots répondit la voix sonore de Gaëlo criant : – Shigne, me voilà ! me voilà ! – Et presque aussitôt, le jeune pirate, son épée sanglante à la main, parut à l'entrée du caveau, suivi de Simon-Grande-Oreille, de Robin-Mâchoire et du serf qui avait amené à l'abbaye les deux chariots remplis de fourrage ; tous hurlaient : – Koempe ! À mort ! à sac ! pillage ! pillage ! – À la vue de ce renfort inattendu, Fultrade et ses complices entre les bras de qui l'héroïne se débattait, l'abandonnèrent ; elle se releva, saisit l'épée que l'un des soldat

avait jetée en entrant dans le caveau, la plongea dans la poitrine du chantre ; et encore toute frémissante de rage et de honte, plus furieuse encore de voir Gaëlo presque témoin de la violence qu'elle avait failli subir, elle se précipita l'épée haute sur le jeune pirate, en lui criant, courroucé : – Je te tuerai ou tu me tueras, Gaëlo ! un homme, moi vivante, ne dira pas qu'il m'a vue exposée aux derniers outrages. – Ce disant, la guerrière chargea le pirate avec furie. Stupéfait de cette brusque attaque de la part d'une femme au secours de laquelle il accourait, Gaëlo se contenta d'abord de parer les coups, en disant : – Shigne, pourquoi cette colère ? Je venais à ton aide !

– Oui... C'est là ma honte, et tu le payeras de ta vie ! – reprit la vierge-au-bouclier en redoublant l'impétuosité de ses attaques ; – défends-toi, sinon je te balafre au visage !

Gaëlo, quoique exaspéré par la fierté farouche de la guerrière, se bornait à parer ses attaques, hésitant à la combattre résolument, mais elle l'atteignit au visage ; alors il se précipita sur elle en s'écriant : – Tu l'as voulu, femme indomptable ! tu me tueras ou je te tuerai ; ta présence ne causera plus mon supplice !

Et Gaëlo combattit la belle Shigne avec acharnement. Simon-Grande-Oreille et Robin-Mâchoire, après avoir tué sur le corps de Fultrade les deux guerriers réfugiés dans la crypte du tombeau de Clovis, se disaient : – Ainsi, ces nonnains qui venaient gémir à la porte de l'abbaye pendant que nous nous tenions cachés dans les chariots de fourrage, usaient comme nous de stratagème pour s'introduire ici ?

– Ah ! Simon, – répondit Robin en montrant l'héroïne et Gaëlo qui se battaient avec un redoublement de fureur, – quel dommage ! un si beau garçon et une si belle fille chercher à s'entre-tuer !

– Et s'ils survivent ils se chériront clopin-clopant, car dans leur rage, ils perdront quelque membre ; vois quels coups ils se portent !

Les deux pirates retenus par l'aspect de cette lutte étrange engagée derrière le mausolée de Clovis, ne se joignirent pas pendant quelques moments à la mêlée qui plus loin continuait sous les voûtes de la basilique. Une réserve de guerriers francs postés sur les remparts et n'ayant pas pris part au premier combat contre les vierges-aux-boucliers, venaient d'accourir dans l'église sur les pas des North-mans, qui, au lieu d'attendre la nuit cachés dans les chariots de fourrage, en étaient sortis au bruit du tumulte causé par l'attaque des femmes pirates.

Gaëlo n'avait jamais rencontré d'adversaire plus redoutable que la belle Shigne ; à une force peu commune elle joignait l'adresse, le sang-froid, l'intrépidité. Emporté par l'ardeur du combat, le pirate oubliait son amour passionné, ou s'il se rappelait qu'il combattait une femme, il s'irritait d'autant plus de trouver en elle cette indomptable résistance ; enfin il parvint à lui porter un si violent coup d'épée sur la tête, que la résille de mailles de fer, et les épais cheveux blonds de Shigne coupés par le tranchant du glaive, ne purent la préserver d'une blessure profonde ; le sang inonda son visage, son arme s'échappa de ses mains et elle tomba d'abord sur les deux genoux, puis sur le côté.

– Malheur à moi ! – s'écria Gaëlo désespéré, – je l'ai tuée ! je l'ai tuée ! – S'agenouillant alors auprès de la jeune fille pour la secourir, il souleva sa belle tête pâle, sanglante, au regard déjà demi-clos.

– Gaëlo, – murmura la vierge-au-bouclier d'une voix défaillante, – tu as pu me vaincre, ta valeur est grande... je t'aime ! – et ses yeux se fermèrent. Robin et Simon apitoyés s'étaient rapprochés de Gaëlo, lorsque dominant le tumulte de

la bataille qui continuait plus loin sous les arceaux de l'église, ces cris retentirent poussés par les pirates : – Berserke ! Berserke !

– Lodbrog-le-géant, est en furie ! – s'écria Simon-Grande-Oreille, – le berserke est aussi terrible à ses amis qu'à ses ennemis. Gaëlo, la mêlée peut refluer par ici, ton amoureuse n'est peut-être pas tout à fait morte, vite, transportons-la dans le caveau, elle y sera en sûreté !

Gaëlo s'empressa de suivre le conseil de Simon : enlevant dans ses bras robustes la guerrière inanimée, il la déposa au fond de la crypte funèbre, pendant qu'il se passait vers le parvis de la basilique un spectacle incroyable pour qui ne l'a pas vu : les guerriers francs postés sur les remparts venaient d'accourir en aide à leurs compagnons tour à tour attaqués par les vierges de Shigne et par les pirates ; Lodbrog-le-Géant avait jusqu'alors vaillamment combattu sans que son intelligence s'obscurcît ; mais l'enivrement de la bataille, l'odeur du carnage, la vue du renfort de guerriers qui, pressés sous la porte de la basilique, s'y précipitaient en criant : – À mort ! à mort ! les North-mans ! – jetèrent le géant dans un nouvel accès de frénésie ; brandissant une massue de fer hérissée de pointes, il rugit et s'élance sur le groupe compact des Francs, la taille gigantesque du berserke le dépasse de la tête et de la moitié de la poitrine ; dix marteaux de forge martelant dix enclumes seraient un bruit sourd auprès du formidable retentissement de la massue de Lodbrog tombant, retombant, se relevant pour tomber et retomber encore sur les casques, sur les armures des guerriers ; les uns s'affaissent sous ces chocs foudroyants sans jeter un cri, un gémissement ; leur crâne est broyé dans leur casque comme la noix dans sa coque ; d'autres, les membres fracassés, roulent avec des imprécations de douleur et de rage ; les cadavres s'amoncellent aux pieds de Lodbrog, sur ces cadavres, il monte... il monte comme sur un piédestal, et sa taille paraît plus gigantesque encore. Les cimiers des casques des soldats qui le combattent atteignent à peine à la

hauteur de son ceinturon ; Gaëlo qui accourait prendre part à la mêlée, vit pendant un moment les guerriers survivants entourer le berserke alors au paroxysme de sa frénésie ; on eût dit des assaillants montant à l'assaut d'une tour ; vingt bras, vingt épées se levaient à la fois pour frapper le géant ; mais au dessus de ces bras, de ces épées, de ces casques, apparaissait le buste cuirassé du colosse, et sa massue de fer se levant et s'abaissant, brisant épées, têtes, membres, armures ! Gaëlo, les pirates et les vierges-aux-boucliers se précipitent sur les Franks qui assiègent Lodbrog et les combattent ; soudain le berserke pousse un nouveau rugissement, jette en l'air sa massue, se baisse et se redresse tenant par les cheveux et par son ceinturon un guerrier qui se débat en vain, et de toute sa hauteur il le lance avec rage sur les derniers soldats qui l'assaillent ; plusieurs roulent à terre, Lodbrog les écrase sous ses pieds monstrueux avec la fureur de l'éléphant qui piétine et broie ses victimes, puis ne voyant plus d'ennemis à combattre, car tous les soldats avaient été tués ou blessés par les pirates et par lui, en proie à son vertige de destruction, criblé de blessures qu'il ne sent pas encore, mais dont le sang rougit son armure brisée en vingt endroits, Lodbrog avise un grand mausolée de marbre noir : c'est le tombeau de Frédégonde... Le géant saisit de ses mains puissantes l'une des colonnes qui supportent l'entablement, il la secoue, l'ébranle avec une force surhumaine ; la colonne cède, entraîne dans sa chute une partie du couronnement du mausolée qui s'écroule. Le fracas retentissant de ces ruines redouble la rage du berserke ; apercevant alors la lueur sépulcrale qui s'échappe de la crypte où la belle Shigne est gisante, il se précipite dans le caveau avec des cris féroces...

*
* *

Une nuit et près d'un jour s'étaient passés depuis qu'Anne-la-Douce, conduite dans l'une des cellules souterraines de l'abbaye de Saint-Denis, par le chantre Fultrade, avait par

miracle échappé aux violences de ce prêtre, qui, obligé d'abandonner sa victime pour se rendre auprès de Roth-bert, comte de Paris, était, sa mission accomplie, revenu à l'abbaye pour y recevoir son châtiment de la main virile de la belle Shigne.

L'obscurité la plus profonde régnait dans le réduit où Anne-la-Douce était renfermée ; à ses premières terreurs, à son désespoir d'être séparée de sa mère, avait succédé une sorte d'anéantissement ; ses larmes à force de couler avaient tari ; assise sur les dalles de sa cellule et adossée à la muraille, la jeune fille, ses bras croisés sur ses genoux, son front appuyé sur ses bras, sommeillait d'un sommeil fiévreux, agité de rêves sinistres ; tantôt le chantre Fultrade lui apparaissait, alors elle se réveillait frissonnant d'horreur, et les silencieuses ténèbres dont elle était entourée lui causaient de nouvelles épouvantes ; tantôt rêvant qu'on l'avait oubliée dans cette demeure souterraine, elle se voyait en proie aux tortures de la faim, et entendait les cris déchirants de sa mère vouée au même supplice. Soudain Anne fut arrachée à ces songes cruels par un bruit croissant de voix et de pas précipités. Elle redressa la tête, prêta l'oreille et d'un bond fut à la porte où elle frappa de toutes ses forces, en criant : – Mon père ! mon frère ! délivrez-moi ! – Anne-la-Douce venait de reconnaître les voix d'Eidiol et de Guyrion-le-Plongeur, qui criaient : – Ma fille ! ma sœur !... où es tu ?

– Ici, mon père ! – reprit la jeune fille en frappant à la porte de toutes ses forces, – je suis là !

– Éloigne-toi du seuil, mon enfant, – lui cria le nautonnier ; – nous allons enfoncer la porte, elle pourrait en tombant te blesser. – La jeune fille, ivre de joie, se recula de quelques pas ; bientôt la porte, violemment ébranlée sous les coups des leviers, s'ouvrit brusquement, et à la clarté d'une torche portée par Rustique-le-Gai, Anne aperçut son frère et son

père, elle se jeta dans leurs bras en versant des larmes de bonheur, puis s'écria en regardant autour d'elle : – Et ma mère ?

– Tu vas la revoir, mon enfant ; c'est elle qui tout à l'heure m'a appris la trahison de ce moine infâme ! – répondit le doyen des nautonniers, qui ne pouvait se lasser d'embrasser sa fille avec frénésie. – À ma vue, – ajouta-t-il, – la pauvre Marthe a éprouvé un tel saisissement, qu'elle a perdu connaissance ; heureusement elle a repris ses sens ; mais sa faiblesse est si grande qu'elle n'a pu sortir de l'une des cellules voisines où elle nous attend.

– Vous ici, dans cette abbaye, mon père ? – reprit la jeune fille avec stupeur, lorsque sa première émotion fut calmée, – toi aussi mon frère ? vous aussi, Rustique ? Est-ce donc un rêve ?

– Le comte de Paris avait posté des archers au bord de la Seine, afin d'arrêter tous les bateaux qui la remontaient, – répondit le vieillard ; – deux de ces guerriers m'ont amené auprès de Roth-bert, et après une discussion avec lui, il m'a fait conduire en ces lieux souterrains.

– De plus, ce traître nous a dépêché un de ses hommes pour nous dire que mon père nous mandait à l'instant auprès de lui, – ajouta Guyrion, – nous sommes venus sans défiance...

– Et à peine avions-nous mis le pied dans l'abbaye, – ajouta Rustique-le-Gai, – que les soldats du comte se sont jetés sur nous à l'improviste, et nous avons, ainsi que nos mariniers, partagé le sort de maître Eidiol.

– Mais, mon père, – reprit Anne-la-Douce, – qui vous a délivrés ?

– Les pirates north-mans, ma chère enfant.

– Grand Dieu ! – s'écria la jeune fille épouvantée en joignant les mains, – quoi, mon père, ces païens...

– Anne, des païens qui nous délivrent valent mieux que des chrétiens qui nous emprisonnent, – reprit Rustique ; – de plus ces païens sont de hardis et rusés compères, ils se sont introduits ici par stratagème, et ont exterminé une centaine de guerriers francs sans compter les moines qu'ils ont assommés.

– Après quoi, ma sœur, – ajouta Guyrion, – ils se sont mis à piller la basilique et l'abbaye : il y a dans la cour un tas de butin qui dépasse la hauteur des arceaux du cloître !

– Ensuite, conduits par les serfs, pour qui c'est aujourd'hui jour de fête, – dit Rustique, – les North-mans sont descendus dans les caves pour défoncer les tonnes du cellier de l'abbaye, voisin de ces cellules ; croyant aussi trouver des richesses cachées dans ces réduits souterrains, ils ont brisé la porte du cachot où nous étions entassés ; leur chef, qu'ils nomment Gaëlo, leur a ordonné de nous bien traiter et de nous aider à délivrer les autres prisonniers s'il en restait dans ces demeures profondes.

– C'est ainsi, mon enfant, que nous sommes arrivés dans le cachot où était renfermée ta mère, – ajouta Eidiol en embrassant de nouveau Anne-la-Douce.

– Le jeune chef qu'ils nomment Gaëlo nous a quittés pour aller rejoindre le vieux Rolf, le chef de ces North-mans, – reprit Guyrion, – il venait de débarquer et d'entrer dans l'abbaye à la tête d'une troupe nombreuse ; ses pirates creusent à la hâte des retranchements aux abords de l'abbaye du côté de Paris, car avant de naviguer vers cette cité, ils veulent se fortifier ici, pour s'y ménager un lieu de refuge en cas de retraite.

– Hola ! hé ! les mariniers de Paris ! – cria dans le lointain la voix de Gaëlo, – venez, mes braves ; le vieux Rolf veut vous entretenir.

– Jeune homme, – dit Eidiol au pirate qui s'approcha, – tu nous as délivrés, nous avons pu à notre tour rendre la liberté à ma femme et à mon enfant ; merci à toi ! Nous allons te suivre, mais mon fils restera près de sa sœur et de sa mère, encore trop faibles pour quitter ces lieux.

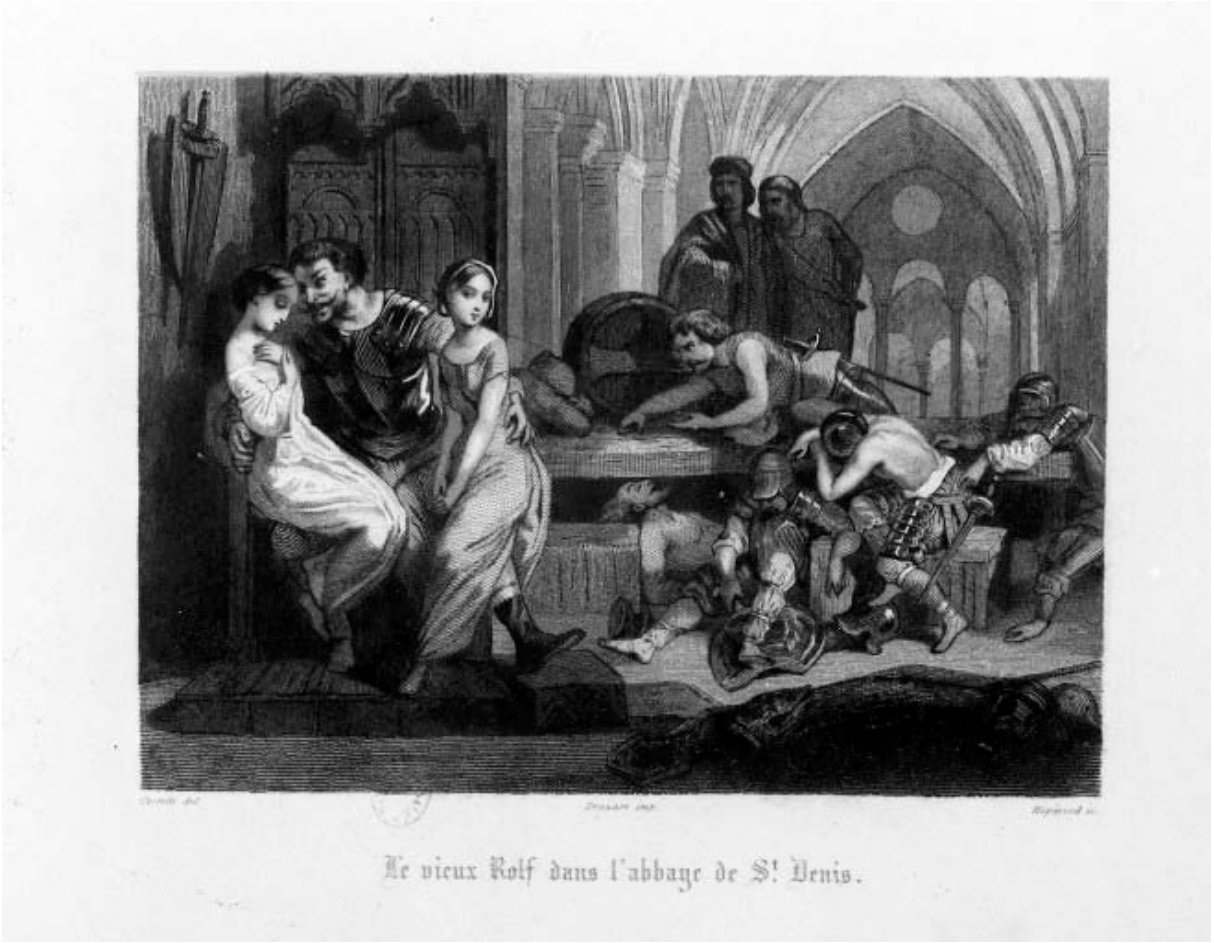
– Qu'il en soit ainsi, – répondit Gaëlo ; – et pendant que Anne-la-Douce et son frère allaient rejoindre Marthe, le doyen des nautonniers de Paris, Rustique et ses autres hommes suivirent Gaëlo, afin de se rendre auprès de Rolf qui festoyait dans l'appartement de l'abbé de Saint-Denis. Le jeune pirate quitta un instant ses compagnons et courut à l'une des salles basses de l'abbaye, où avait été transportée la belle Shigne, dont la blessure, quoique grave, n'était pas mortelle ; lorsque Lodbrog le berserke, en proie à son vertige furieux, se fut précipité dans la crypte du mausolée de Clovis, où la guerrière se trouvait gisante, elle eût été mise en pièces par le géant si, trébuchant à la première marche de l'escalier du caveau, il n'y eût roulé expirant, perdant son sang par les innombrables blessures auxquelles il était demeuré insensible durant sa frénésie, mais qui causèrent enfin sa mort.

Rolf, Roi de la mer et chef suprême des pirates North-mans, était déjà vieux ; sa barbe et ses cheveux, d'un blond jaune, grisonnaient, de nombreuses cicatrices sillonnaient son visage, d'un rouge de brique, tanné, cuivré par le soleil et l'air marin ; blessé quelques années auparavant d'un coup de sabre qui lui avait crevé l'œil gauche et coupé le nez jusqu'à l'os, le vieux pirate avait une figure hideuse : son œil unique brillait comme un charbon ardent sous son épais sourcil, ses grosses lèvres à demi cachées par sa rude moustache et sa barbe hérissée, donnaient à sa large bouche une expression railleuse

et sensuelle ; de taille moyenne et d'une carrure athlétique, Rolf avait de si longs bras que debout, ses doigts atteignaient à ses genoux ; il portait, ainsi que ses champions, une armure écaillée de fer ; mais pour festoyer et s'ébattre plus à l'aise, il s'était débarrassé de sa cuirasse, n'ayant gardé qu'un justaucorps de peau de renne, çà et là noirci par les frottements de l'armure, et qui s'entr'ouvrant parfois laissait voir sa chemise taillée dans quelque nappe d'autel ; sous ce lin apparaissait une poitrine velue comme celle des ours de la mer du Nord. Le pirate terminait son repas ; des chanoines et des officiers dignitaires de l'abbé, blêmes d'épouvante, servaient Rolf agenouillés ; il ne leur permettait pas de marcher autrement qu'à genoux pour apporter ou emporter les plats et les vases à boire ; si l'allure de ces servants était trop lente, des pirates ou des serfs de l'abbaye, riant aux éclats et rendant en ce jour ce qu'ils avaient reçu tant de fois, hâtaient à coups de bâton la marche des saints hommes de Dieu.

Donc, Rolf achevait son festin, il semblait en belle humeur ; ivre demi de vieux vin des Gaules, et se prélassant dans le siège à dossier de l'abbé ; il venait de faire asseoir une femme sur chacun de ses genoux : l'une était sœur Agnès, la nonne, complice de l'entrée des vierges-aux-boucliers dans l'abbaye ; l'autre était une jeune serve d'une jolie figure, mais à peine vêtue de haillons comme ses pauvres compagnes. Remarquant cette fille et la nonne en traversant l'une des cours de l'abbaye, encombrée d'une foule éperdue de terreur, Rolf les avait prises gaillardement toutes deux sous le bras, et les avaient emmenées avec lui. Assis sur le plancher, sur des meubles ou sur le lit de l'abbé qui, frappé d'un coup de sang, était mort de frayeur, d'autres pirates riaient, mangeaient, chantaient, buvaient ; sœur Agnès, en fille résolue, trempait souvent ses lèvres dans la coupe de Rolf, ou lui tirait gaiement la moustache, tandis que, plus craintive, la pauvre serve baissant la tête, jetait à la dérobée des regards inquiets sur cet homme redoutable. Gaëlo, de retour de sa visite à la belle Shigne, et rassuré sur sa vie, revint

accompagné d'Eidiol, de Rustique, de leurs nautonniers, et entra dans la salle où se trouvait Rolf, tenant toujours sur ses genoux la serve et la nonne, qu'il venait de bruyamment baiser sur le cou.



Le vieux Rolf dans l'abbaye de St. Denis.

– Maître Eidiol, – dit tout bas Rustique-le-Gai, – m'est avis que ce vieux endiablé remplit fort convenablement le rôle de l'abbé ; le saint homme n'aurait pas plus plantureusement embrassé ces filles !

– Les prêtres d'ici vous retenaient donc prisonniers ? – dit Rolf aux mariniers en essuyant du revers de sa main son épaisse moustache encore trempée de vin ; – vous devez être avec nous, contre les rats d'église et les faucons des châteaux !

– Rolf, nous autres brochets de rivière, nous pouvons échapper aux rets et aux faucons, – répondit Eidiol ; – cependant nous aimons fort à voir les faucons percés d'une flèche et les rats écrasés dans le piège.

– Tu es de la cité de Paris ?

– Oui.

– Sait-on l'approche de notre flotte ?

– Hier, à mon départ, on ignorait encore ta venue ; on doit aujourd'hui en être instruit.

– Se défendront-ils, les Parisiens ?

– Oui, si par méchanceté stérile, tu mets à mal les pauvres gens ; mais, si tu te contentes de rançonner les riches abbayes et les palais des seigneurs franks, nous te laisserons faire ; peu nous importe à nous autres !

– Et puis, vois-tu, Rolf, – ajouta Rustique-le-Gai, – le pauvre monde de Paris ressemble assez à un troupeau de moutons appartenant à un loup (ce loup c'est notre comte). Aussi voyant d'autres loups (toi et tes pirates) rôder autour de la bergerie, ledit loup, maître du troupeau, crie aux moutons : « – Sus ! sus ! lâches bêtes ! courez aux loups ! – À quoi le bon peuple moutonnier répond en moutonnant : – Seigneur aux longues dents, pour nous où est la différence d'être mangés par les loups Franks ou par les loups north-mans ? Donc, que ceux qui veulent nous manger se battent ; il nous suffit d'être la proie qu'on se dispute. »

La sœur Agnès, que Rolf tenait toujours sur ses genoux, se mit à rire de la réponse de Rustique ; le vieux pirate baisa bruyamment la nonne sur la joue, et dit au nautonnier : – Grâce

à ta réponse, mon joyeux garçon, cette jolie fille m'a montré une fois de plus ses dents, aussi blanches que celles d'une jeune loutre. Ainsi les bonnes gens de Paris ne se défendront point ? en ceci sages ils seront ; car avec la réserve de soldats que je vais laisser ici dans cette abbaye fortifiée et mes deux mille bateaux, qui vont remonter la Seine jusqu'à Paris, ce n'est ni le comte Roth-bert, ni le roi Karl-le-Sot, le bien nommé, qui pourraient me résister ; ce roi, ainsi que tous ceux de sa race l'ont fait depuis un siècle, nous payera rançon, après quoi, bien chargés de butin, nous reprendrons vers le Nord la route des cygnes, à moins cependant qu'il me plaise de m'établir en ce pays des Gaules, comme s'est établi dans la comté de Chartres mon vieux compère Hastain ! Hé ! hé ! mes champions, je me fais vieux, je devrais peut-être me fixer en ce pays-ci, dans quelque grasse province, riche en jolies filles et en bon vin. Ah ! mes champions, je suis comme dit la Saga : « – Je suis un vieux corbeau de mer, depuis tantôt quarante ans je rase de mes ailes les eaux douces des fleuves et les vagues amères de l'Océan ; – » or il faut faire une fin, mes braves champions !

– Suis mon conseil, vieux Rolf, – reprit Rustique-le-Gai d'un air narquois. – Karl-le-Sot a une fille nommée Ghisèle, une enfant de seize ans, belle à éblouir ; je l'ai vue l'an passé au monastère d'Argenteuil où elle venait en dévotion. Épouse la fille de Karl-le-Sot, et demande-lui une province pour dot.

– Par les *Trolls* et les *Dwalines* dont je descends, l'idée est bonne ! – s'écria, en riant aux éclats, le vieux pirate qui n'avait cessé de vider coupe sur coupe, et dont la demi-ivresse se changeait en ivresse complète ; – c'est dit, Karl-le-Sot me donnera sa fille !... et en dot une province à mon choix... sinon je ne laisse pierre sur pierre d'un monastère ou d'un château ! Oui, c'est dit, – reprit Rolf avec un hoquet, – j'épouserai cette Ghisèle... le nom d'ailleurs me plaît. – Puis, redoublant d'hilarité, il embrassa bruyamment sœur Agnès et la serve, en

leur disant : – Vous ne serez pas jalouses, vous autres ? je vous ferai filles de chambre de ma princesse !

À ces mots de leur chef, les pirates, non moins avinés que lui, poussèrent de grands éclats de rire, en hurlant à pleine voix : – Nous boirons à ta noce, vieux Rolf ! Gloire à l'époux de Ghisèle, fille de Karl-le-Sot !

– Ce vieux brigand est ivre comme une grive en automne, maître Eidiol, – dit à demi-voix Rustique, – l'entendez-vous prendre mes paroles au sérieux et jurer qu'il épousera la fille du roi des Franks !

Un grand tumulte se faisant entendre au dehors, tumulte mêlé d'imprécations et de menaces, interrompit Rustique ; presque aussitôt il vit entrer plusieurs pirates, traînant, malgré sa résistance, Guyrion-le-Plongeur, le visage inondé de sang.

– Mon fils ! – s'écria Eidiol en courant vers le jeune homme, – mon fils blessé !

– Guyrion, qu'y a-t-il ? – ajouta Rustique en courant sur les pas du vieillard, – et ta mère, et ta sœur, où sont-elles ?

– Ces bandits ivres ont tué ma mère, en voulant arracher Anne de ses bras, – répondit Guyrion d'une voix désespérée ; – j'ai voulu les défendre toutes deux et ils m'ont frappé d'un coup d'épée à la tête !

– Ma femme morte ! – s'écria le vieillard avec stupeur ; puis il s'écria d'un ton déchirant : – Rolf, justice ! justice et vengeance !

– Oui, Rolf, justice et vengeance ! – dirent plusieurs des pirates qui venaient d'accompagner Guyrion, – ce chien que

nous t'amenons a tué un de nos compagnons ! Tu aimes à faire justice toi-même, fais-la.

Rolf, de plus en plus ivre, car il continuait de vider coupes sur coupes, répondit d'une voix rauque : – Oui, mes champions, je vais faire justice, laissez-moi seulement achever cette amphore de vin, ma soif ne tarit pas.

D'autres pirates entrèrent à ce moment, ils portaient Anne-la-Douce évanouie entre leurs bras ; ils la déposèrent aux pieds du chef des North-mans, en lui disant : – Vieux Rolf, voici une belle fille, nous te l'apportons ; on te la réservait, elle a été respectée.

En vain Eidiol, Rustique, Guyrion et plusieurs mariniers dont ils étaient accompagnés, voulurent courir au secours d'Anne, ils furent violemment repoussés et contenus par les pirates. La nonne et la serve effrayées avaient quitté les genoux de Rolf qui, aviné, chancelant et jetant un regard distrait sur Anne-la-Douce étendue à ses pieds sans connaissance, dit à ses hommes : – Mes champions, je vais faire justice. – S'adressant alors à Guyrion-le-Plongeur, qui, oublieux de la blessure qui ensanglantait son front, contemplait tour à tour, d'un air désespéré, son père et sa sœur évanouie : – Qui es-tu ? d'où viens-tu ?

– C'est mon fils, – répondit Eidiol d'une voix sourde ; – il est, comme moi, nautonnier de Paris.

– Et aussi vrai que je manie une rame depuis mon enfance, – s'écria Rustique, – puisque toi et tes hommes, Rolf, vous nous traitez ainsi, nous pauvres gens, notre corporation de mariniers soulèvera les autres corporations de Paris contre vous, et vous verrez, comme en 885, ce que peut le peuple de Paris quand il veut se défendre !

Rolf accueillit cette menace avec un grand éclat de rire, et se balançant sur ses jambes alourdies, il répondit d'une voix entrecoupée de hoquets : – Toi, tu m'as offert en mariage la fille de Karl-le-Sot... cela te mérite mon indulgence... je te pardonne ; oui ; et de plus, pour fêter mes royales fiançailles, je pardonne aussi à tes compagnons parisiens, mais je garde la fille qui me paraît jolie, – ajouta Rolf en abaissant son regard sur Anne-la-Douce, déposée à ses pieds et pâle, inanimée, – elle partagera mon amour avec la nonne et la serve, en attendant que j'épouse Ghisèle, la fille de Karl-le-Sot ; maintenant, Parisiens, retournez à Paris, vous êtes libres ; je défends à mes champions de vous faire le moindre mal. Oh, oh... la tête me tourne, je vais me coucher dans le lit de l'abbé.

– Rolf, écoute-moi, – s'écria Eidiol d'une voix suppliante, – rends-moi ma fille, laisse-nous emporter dans notre barque le corps de ma femme !

– Mes champions ! – reprit Rolf en se dirigeant tout trébuchant vers le lit, – jetez ces chiens à la porte de l'abbaye, et qu'ils se hâtent d'aller dire à Karl-le-Sot que... je veux... épouser sa fille Ghisèle.

Et Rolf se laissa tomber sur la couche moelleuse de l'abbé.

– Oui ! oui ! tu épouseras la princesse, – s'écrièrent les pirates très-joyeux de la plaisanterie de leur chef, puis entraînant les nautonniers parisiens, malgré leur résistance désespérée, ils les mirent hors de l'abbaye de Saint-Denis, en criant : – Dites au roi-sot, que, s'il refuse sa fille à notre chef, nous irons la chercher ; nous dirons pour son mariage la messe des lances et nous conduirons nous-mêmes Ghisèle dans la couche du vieux Rolf !

*
* *

L'immense flotte des pirates, quittant les parages de l'abbaye de Saint-Denis, et poussée par une brise favorable, avait mis à la voile peu de temps après le lever du soleil, se dirigeant vers Paris ; elle comptait plus de deux mille bateaux, montés par environ vingt-cinq mille combattants. L'ordre de marche des navires était indiqué par la plus ou moins grande profondeur des eaux de la Seine ; les bateaux légers, d'un tirant d'eau peu considérable, tels que les *holkers*, naviguaient à proximité des deux rives, puis venaient, se rapprochant du milieu du fleuve, les *snekars*, bateaux à vingt bancs de rameurs ; et enfin dans la partie la plus profonde de la rivière les *drekars*, bâtiments de haut-bord, assez semblables aux grandes galères des Romains ; d'épaisses plaques de fer défendaient leurs flancs ; à leur poupe s'élevaient un *kastali*, retranchement demi-circulaire construit de charpentes de huit à dix pieds de hauteur. Postés sur cette plate-forme, les North-mans lançaient à leurs adversaires des pierres, des traits, des épieux, des brandons enflammés, des poutres et aussi des vases très-fragiles remplis d'une poussière corrosive, qui aveuglait les assaillants, tandis que d'autres pirates armés de longues faux tâchaient de couper les cordages des navires ennemis.

Les bâtiments north-mans qui remontaient alors la Seine faisant voile pour Paris, couvraient le fleuve d'une rive à l'autre, dans la longueur de près d'une lieue, et ses eaux disparaissaient sous cette masse de navires de toute grandeur, encombrés de pirates ; c'était un incroyable fourmillement d'hommes, de casques, d'armes, de cuirasses, de boucliers, de bizarres figures peintes ou dorées, placées soit à la proue des navires, soit au sommet des mâts ; des pavillons de toutes couleurs flottaient au vent dont le souffle gonflait les grandes voiles coloriées où se voyaient représentés des animaux fabuleux, dragons ailés, aigles

à deux têtes, poissons à têtes de lions et autres monstres[19]. Souvent retentissaient les farouches chants de guerre des North-mans, et comme un écho lointain leur répondaient les cris sauvages et vengeurs de la foule de serfs révoltés ; hâves, déguenillés, redoutables, armés de bâtons, de fourches, de faux, ils côtoyaient la Seine, suivant la lisière de l'épaisse forêt dont les arbres bordaient ses rives, et cette multitude non moins avide que les North-mans de piller les richesses de Paris, réglait sa marche sur celle de la flotte, qui avait déjà laissé derrière elle

---

19 Nous rassemblerons dans cette seule note la description des bâtiments north-mands, empruntée au savant et curieux ouvrage de M. Depping, l'un de nos historiens les plus consciencieux et les plus estimés.

... *Les Rois de la mer* mettaient de la vanité à avoir au moins un bateau très-fort qu'ils montaient avec leurs bersekes. La figure d'un *dragon* (drekar) ou d'un autre animal fantastique représenté sur la proue les faisaient nommer des *Dragons*. La peinture et la dorure les décoraient. Le drekar ou *Dragon Grimsnoth* que le roi *Rolf* enleva à un autre pirate surpassait, dit la *saga* de Gothrek, « autant les autres bateaux que ROLF surpassait tous les rois du Nord. » – Ces dragons avaient de hauts bords garnis de fer, et parfois à la poupe des tours ou *kastali* d'où l'on lançait sur l'ennemi des pierres et des flèches. Le *Holker* était un petit bateau à douze rames, monté d'un pilote et de douze matelots. Ils ne servaient pas aux grandes expéditions, mais au cabotage ; on les rentrait le soir, ou bien on les amarrait à la plage. On pouvait les transporter à dos d'homme.

Les *Snekars*, bâtiments plus considérables, étaient munis de vingt bancs de rameurs ; l'on s'en servait dans les guerres des côtes. Ils ne pouvaient contenir que peu de provisions : on débarquait fréquemment pour s'approvisionner. (DEPPING, *Hist. des Exp. mar. des Norm.*, vol. I, p. 70 à 72.) Les bateaux avaient à la proue des figures de lions, de taureaux, de dauphins, en métal doré ; au haut des mâts, des oiseaux aux ailes déployés tournant avec les vents ; les flancs des bateaux peints de diverses couleurs et des boucliers de fer poli suspendus en files. Le vaisseau du chef avait la forme allongée d'un serpent dont la tête avançait à la proue et la queue se recourbait à la poupe ; on l'appelait le grand dragon. Pour pavillon un drapeau blanc ou rouge, où était représenté un corbeau ouvrant le bec et battant des ailes. (AUGUSTIN THIERRY, *Conquête de l'Angleterre par les Normands*, vol. I, p. 146.)

les eaux que dominent les hautes collines boisées de l'abbaye de Saint-Cloud. Le vent fraîchissait, les North-mans atteignirent enfin une partie du fleuve d'où l'on apercevait au loin dans la brume les tours et les murailles de la cité de Paris enfermée dans son île fortifiée, à la pointe de laquelle s'élevait la cathédrale. Sur le versant des rives de chaque bras de la rivière où commençaient les champs et les faubourgs, l'on voyait aussi les clochers des églises ainsi que les nombreux bâtiments des abbayes de Saint-Germain-d'Auxerre, de Saint-Germain-des-Prés, de Saint-Étienne-des-Grès, et à l'horizon, la haute colline où est bâtie la basilique de Sainte-Geneviève. À l'aspect de cette ville si souvent attaquée, ravagée, pillée, rançonnée depuis un siècle par les hommes de leur race, les North-mans poussèrent des hurlements de triomphe, en criant : – Paris ! Paris ! – clameurs menaçantes que le vent d'ouest, propice aux pirates, dut porter jusqu'à la Cité !

À la tête de la flotte marchait le *drekar* de Rolf, le roi de la mer ; ce bâtiment se nommait GRIMSNOTH ; Rolf l'avait enlevé à un autre pirate après un combat meurtrier, selon la saga (le chant) de *Gothrek*, le GRIMSNOTH surpassait autant par sa grandeur et par sa beauté les autres drekars des mers du Nord, que Rolf surpassait les autres pirates par sa vaillance ; jamais enfin l'on n'avait vu de navire comparable au GRIMSNOTH[20]. Ce drekar ressemblait à un dragon gigantesque ; sa tête de cuivre et son col écaillé s'élançaient de la proue, qui figurait son large poitrail orné de deux ailes repliées vers l'arrière, façonné de manière à imiter les replis de la queue du monstre marin ; au milieu de l'immense voile carrée de ce drekar teinte en rouge, on voyait encore un dragon doré[21] ; à la poupe s'élevait le kastali, petite forteresse demi-circulaire construite de fortes poutres équarries cerclées de larges bandes de fer, et percée de meurtrières à travers lesquelles les archers placés à l'intérieur,

[20] Voir note précédente.

[21] Voir note précédente.

pouvaient tirer à couvert lors des abordages ; une large plate-forme pouvant contenir vingt guerriers couronnait le retranchement et avait pour parapet une ceinture de boucliers de fer.

Le vieux Rolf se tenait debout sur son kastali, l'air farouche, inspiré ; ses armes, ses mains ruisselaient de sang ; à ses pieds, étendu dans une mare sanglante, pantelait encore le cadavre d'un cheval blanc[22], enlevé des écuries de l'abbaye de Saint-Denis, puis garrotté et hissé sur la plate-forme du drekar, à l'aide de poulies et de cordages, pour être solennellement égorgé en l'honneur d'Odin et des dieux du Nord ; Rolf espérait ainsi rendre ces divinités favorables à ses armes. Le sanglant sacrifice achevé, le vieux pirate, qui du haut de son kastali dominait tous les bâtiments de sa flotte, prit son cor d'ivoire, en sonna trois fois, donnant à chacun des sons un ton particulier ; chaque chef de navire embouchant à son tour sa trompe répéta le signal de Rolf ; ce signal parvint ainsi de proche en proche d'un bout à l'autre de la flotte ; les chants de guerre des pirates cessèrent, et bientôt accomplissant l'ordre donné par le retentissement du cor de leurs chefs, les North-mans orientèrent leurs voiles de façon à ce que leurs bateaux se maintinrent immobiles et debout au courant du fleuve qu'ils remontaient ; les holkers de Gaëlo et de la belle Shigne, servant d'éclaireurs au drekar de Rolf, naviguaient à peu de distance de lui ; le vieux pirate les héla, leur ordonnant de se rendre à son bord ; ils obéirent en passant sur une planche étroite garnie de crampons de fer, jetée de chaque holker et accrochée aux flancs du GRIMSNOTH. La vierge-au-bouclier, pâlie par la perte de son sang, mais trop courageuse pour ne pas prendre part, malgré sa blessure, à la prochaine bataille, s'avançait, le front ceint d'un bandeau de lin sous la résille de fer qu'elle portait en guise de casque. Au moment où elle s'apprêtait à monter sur le

---

22 Voir DEPPING, tom. I, p. 83.

kastali de Rolf, Gaëlo dit à l'héroïne : – Shigne, la guerre a ses hasards, je peux être tué demain ; sois ma femme ce soir ?

La vierge-au-bouclier rougit, son regard, qui jamais ne s'était abaissé devant celui d'un homme, se baissa devant l'ardent regard de Gaëlo ; elle répondit d'une voix basse et émue : – Gaëlo, tu m'as vaincue... je t'appartiens, j'en suis fière, je ne pouvais appartenir à un homme plus vaillant. Rolf a été pour moi un père, je dois le consulter sur ta demande : s'il dit oui, je dirai oui.

Et sans ajouter une parole, la guerrière précéda Gaëlo sur la plate-forme du kastali où se trouvait le vieux pirate.

– Gaëlo, – dit Rolf, – toi et Shigne vous allez précéder la flotte, faire force de rames et vous rendre à Paris avec vos deux holkers.

– Jamais je ne t'aurai obéi avec tant de joie.

– Vous vous ferez conduire chez le Comte de Paris, et Shigne lui dira ceci : Le roi des Franks a une jolie fille ; Rolf la veut en mariage.

Gaëlo et la guerrière regardèrent le pirate avec étonnement ; il se frotta la barbe, se mit à rire de son gros rire et ajouta : – Je veux tâter d'une fille de race royale, moi !

– Rolf, – reprit Gaëlo, – parles-tu sérieusement ?

– Très-sérieusement. Hier l'un de ces mariniers parisiens, joyeux et hardi garçon, m'a dit en raillant : « Pourquoi n'épouses-tu pas Ghisèle la fille du roi des Franks, en lui demandant pour dot une de ses provinces ? » J'étais ivre, l'idée m'a paru plaisante et j'ai chargé ce marinier de demander pour moi la fille de Karl-le-Sot ; mais la raison m'est revenue, j'ai

ruminé le conseil du marinier, il m'a paru bon, si bon... que je t'envoie toi et Shigne, à Paris, comme ambassadeurs ; – puis se reprenant à rire : – On me traite de vieux brigand souillé de crimes ! vois pourtant ma gentillesse : j'envoie demander une vierge en mariage par une vierge ? Quant à la province, tu diras au Comte de Paris que je veux la Neustrie : c'est une grasse et fertile contrée, la mer la borde au nord, et un vieux marin comme moi aime toujours à voir écumer au loin les lames de l'Océan. Donc, de même que le vieil Hastain a obtenu de Karl-le-Chauve le pays Chartrain, moi Rolf, chef des North-mans, je veux la Neustrie, elle deviendra la *North-mandie* et je vous y établirai, mes champions !

– Nous porterons tes ordres au Comte de Paris, il y répondra, je le crois, par le supplice de Shigne et le mien.

– S'il osait ! – s'écria le pirate ; puis se calmant, il reprit : – Il n'osera pas ! Pour engager Roth-bert à se hâter de porter mes ordres à son roi, qui est, dit-on, en ce moment au château de Compiègne, tu diras au Comte que ma flotte va jeter l'ancre sous les murs de Paris ; et que si demain avant le coucher du soleil, Shigne et toi vous n'êtes pas de retour près de moi, je mets la ville à feu, à sac et à sang ! Oui, si demain avant la fin du jour, Karl-le-Sot ne m'a pas accordé la main de sa fille, la Neustrie et dix mille livres d'argent pesant pour la rançon de Paris, il ne restera pas pierre sur pierre de cette cité.

– Rolf, nous allons partir ; un dernier mot : Demain nous devons être de retour ici avant le coucher du soleil, Shigne me prend pour mari ; je l'ai suppliée d'être ce soir ma femme, elle m'a répondu : je dirai oui si Rolf dit oui ?

– Rolf dit non, – répondit le pirate d'un air narquois. – Gaëlo épousera la belle Shigne... le jour où Rolf le pirate épousera Ghisèle, fille du roi des Franks !

*
* *

Shigne et Gaëlo après avoir quitté le Drekar de Rolf, avaient regagné leurs holkers, faisant force de rames, pendant que le flot les suivait lentement et de loin ; ils s'avançaient rapidement vers la pointe de l'île fortifiée où s'élevait la cité de Paris.

– Gaëlo, – dit Simon-Grande-Oreille en ramant vigoureusement ainsi que ses compagnons, – vois donc ces bandes de serfs qui nous ont suivis le long de la rivière ? les voilà qui courent comme des diables vers les abbayes que l'on voit çà et là dans la campagne.

– Ils vont commencer le pillage sans nous attendre ! – reprit Robin-Mâchoire d'une voix lamentable, à laquelle se joignirent bientôt les imprécations des autres pirates, qui cessèrent un moment de ramer pour contempler avec colère et envie ces bandes de gens déguenillés, à l'air farouche, qui, agitant leurs bâtons, leurs fourches, leurs faux, poussaient des cris furieux.

– Si Lodbrog n'était pas mort en vrai berserke, un pareil spectacle lui eût donné un accès de frénésie ! voir tous ces gueux arriver au pillage avant nous, c'est horrible ! – s'écria Simon en abandonnant sa rame et se dressant de toute sa hauteur sur son banc, afin de suivre au loin d'un œil jaloux et irrité la course des pillards ; – ils vont nous larronner, les maudits !

– À vos rames ! mes champions, à vos rames ! – s'écria Gaëlo, – vous n'aurez pas à regretter votre part du pillage ; à vos rames ! – Et du geste, leur montrant le bateau de Shigne qui les devançait, il ajouta : – Vous laisserez-vous dépasser par les vierges-aux-boucliers ? Hardi, mes champions !

À la voix toujours obéie de Gaëlo, les pirates maugréant, reprirent leurs avirons afin de rejoindre l'autre Holker. Sur la rive droite de la Seine, en remontant vers Paris, l'on voyait de grands massifs d'arbres plantés au milieu de vastes prairies, dépendant de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, dont les vastes bâtiments s'élevaient au loin ; sur la rive gauche de la rivière, la berge beaucoup plus élevée encaissait le fleuve et masquait l'horizon. Au pied de ce talus, s'avançait de cinquante pieds environ dans la Seine une estacade de gros pieux serrés les uns contre les autres ; c'étaient les *Palées* du port de la Grève alors désert, et destinées à mettre les bateaux à l'abri des grandes eaux. Les deux Holkers, forçant de rames, naviguaient de façon à passer au large de l'estacade, lorsque sortant soudain de derrière ces palées où il s'était jusqu'alors tenu embusqué, un bateau parisien, monté par Eidiol, Guyrion, Rustique et plusieurs autres mariniers, se mit en travers des holkers north-mans, leur envoya une volée de flèches, jeta ses grappins sur l'un d'eux placé à sa portée (c'était celui de Gaëlo), puis, les nautonniers armés de coutelas, de piques, de haches, sautèrent résolument à l'abordage, tandis que le vieil Eidiol s'écriait : – Exterminez ces North-mans ! ils ont tué ma femme ! enlevé ma fille ! mais prenez vivants les deux chefs, ils nous serviront d'otages !

Lors de cette attaque imprévue, la belle Shigne et Gaëlo qui reçut une flèche barbelée au défaut de son brassard, se tenaient, selon la coutume, auprès du gouvernail ; ils se précipitèrent à l'avant du holker pour combattre, au moment où le vieil Eidiol s'écriait d'exterminer ces pirates ; mais à sa voix, une exclamation de surprise et de joie s'éleva du Holker des vierges-aux-boucliers, puis ces mots arrivèrent à l'oreille du doyen des mariniers : – Mon père ! mon père ! n'attaque pas ces guerrières ; celle qui les commande m'a protégée, elle me ramenait à Paris auprès de vous ! – Et Anne-la-Douce, debout au milieu du bateau, tendait ses bras à Eidiol.

– Guyrion ! Rustique ! bas les armes ! – s'écria le vieillard en tâchant d'apercevoir sa fille à travers la mêlée déjà engagée bord à bord ; – cessez le combat, Anne est dans le bateau de ces guerrières ! Bas les armes ! enfants, bas les armes !

Gaëlo, de son côté, irrité de sa blessure et ayant cédé à un premier mouvement d'ardeur belliqueuse pendant lequel il avait rendu coup pour coup aux Parisiens qui assaillaient son Holker, leur cria bientôt : – Ce combat est inutile, nous venons à Paris comme envoyés de Rolf !

Ces mots et surtout la voix d'Eidiol criant que sa fille se trouvait à bord du bateau des femmes pirates, firent cesser le combat ; après quelques blessures reçues de part et d'autre, la belle Shigne, toute frémissante encore de cette lutte interrompue, donna ordre à ses compagnes de déposer les armes, et Anne-la-Douce, tendant les bras vers Eidiol, lui cria : – Bénissez cette guerrière, ô mon père ! elle m'a protégée auprès de Rolf ; grâce à elle, j'ai échappé aux outrages des pirates !

– Voici une flèche que je regrette, car c'est moi qui te l'ai lancée, – disait en même temps Guyrion à Gaëlo, le voyant essayer en vain d'arracher le trait qu'il avait reçu dans la jointure de son brassard ; – maintenant je te reconnais, – poursuivit Guyrion, – tu es venu nous ouvrir les portes des cachots de l'abbaye de Saint-Denis.

Rustique-le-Gai, tenant encore son coutelas à la main et contemplant Simon qui, ôtant son casque, faisait laide grimace, en portant sa main à l'un des côtés de sa tête ensanglantée, Rustique-le-Gai ajouta : – Et moi, je regretterais aussi d'avoir abattu la moitié de l'oreille de ce North-man, si cette oreille, démesurément longue, n'eût pas dépassé son casque de trois doigts au moins ; mais le morceau qui reste me paraît encore très-suffisant.

– Vienne une autre rencontre ! – s'écria Simon-Grande-Oreille, en montrant le poing à Rustique, – c'est ta langue insolente que je couperai, moi, foi de Simon !

– Tu n'es donc pas plus North-man que moi, mon honnête pirate ? – reprit Rustique en reconnaissant à ce nom de Simon un compatriote, – alors, mon regret est plus vif encore, de te laisser avec une si ridicule inégalité d'oreilles, j'aurais dû les raccourcir toutes deux !

Simon ne répondit pas à cette nouvelle raillerie, occupé qu'il était à étancher le sang de sa blessure qu'il lavait avec de l'eau fraîche puisée dans son casque, tandis que son compère Robin-Mâchoire lui disait, en manière de consolation : – Si seulement nous avions ici un peu de feu, je ferais rougir la pointe de mon épée et je cicatriserais la plaie en un instant.

Quelques moments après ce court abordage, les grappins du bateau parisien étaient levés, Anne-la-Douce passant du Holker de la belle Shigne dans la barque d'Eidiol, lui racontait ainsi qu'à Guyrion et à Rustique, comment reprenant ses esprits, au milieu des pirates qui l'avaient conduite près de Rolf, et voyant entrer la guerrière, elle s'était jetée à ses pieds, la suppliant de la protéger ; comment Shigne, touchée de compassion, obtint de Rolf la liberté de la jeune fille, et la conduisit à son Holker, où elle était restée jusqu'au moment de sa rencontre inespérée avec son père. À son tour, celui-ci apprit à Anne que, désespéré de la voir prisonnière des North-mans, et sachant qu'ils envoyaient souvent quelques bâtiments légers en avant de leur flotte, il s'était embusqué derrière les palées du port de la Grève, dans l'espoir d'exterminer les pirates pour venger la mort de Marthe et prendre leur chef vivant, afin d'obtenir par échange la liberté d'Anne-la-Douce. Les deux Holkers et le bateau parisien débarquèrent leurs passagers sur le rivage, à quelque distance des remparts ; les North-mans devaient attendre le retour de Shigne et de Gaëlo, chargés de

porter au Comte de Paris les volontés de Rolf. Au moment de quitter le bord de la rivière pour se diriger vers la cité, dans laquelle l'on ne pouvait entrer que par l'un des deux ponts défendus par des tours, Eidiol dit au pirate : – Crois-moi, toi et ta compagne, afin d'arriver plus sûrement jusqu'au palais du Comte de Paris, endossez par-dessus vos armures, la casaque à capuchon de deux de nos mariniers ; votre qualité de messagers de Rolf ne serait pas respectée par les guerriers du Comte ! Vous êtes braves, mais à quoi bon la bravoure lorsqu'on est deux contre cent ? Je vous guiderai jusqu'au palais ; là, vous demanderez l'un des officiers de Roth-bert, et vous pourrez accomplir votre mission.

– J'accepte ton offre, – répondit Gaëlo, après avoir échangé à voix basse quelques mots avec Shigne. – J'ai grandement à cœur de réussir dans la mission dont je suis chargé ; nous désirons arriver le plus promptement possible auprès du Comte de Paris.

– De plus, – ajouta Guyrion en s'adressant au pirate, – je t'ai blessé... je vois à la manière dont tu portes ton bras que tu souffres beaucoup ; le fer de ma flèche est resté dans la plaie. Entre dans notre maison avant de te rendre au palais, nous y panserons ta blessure. Encore une fois je regrette de te l'avoir faite ; car si la mort de ma pauvre mère est due aux North-mans, hier tu nous as délivrés de prison ainsi que mon père, et ta compagne a sauvé ma sœur des outrages de Rolf !

– J'accepte ton offre, – répondit le jeune homme. – Je l'avoue, souvent j'ai été blessé, mais jamais plaie ne m'a été autant douloureuse que celle-ci.

La belle Shigne et Gaëlo endossant deux casaques de mariniers, quittèrent le rivage, remontèrent la berge, et se dirigèrent vers le pont ; ils virent une grande lueur éclairer l'horizon vers le nord, et lutter avec éclat contre les derniers

feux du soleil couchant. À mesure qu'ils se rapprochaient de la ville, ils entendaient un tumulte croissant ; bientôt ils se trouvèrent au milieu d'un grand nombre de serfs qui, se dirigeant en hâte vers la porte de la tour dont le pont était surmonté, apportaient dans la cité, sous la conduite des gens d'église, les richesses des lieux saints, incendiés par d'autres serfs révoltés : c'étaient des caisses remplies de numéraire, des ornements d'autels d'or et d'argent, des statues de pareil métal, des châsses massives, éblouissantes de pierreries, et souvent si pesantes, que cinq ou six serfs suffisaient à peine au transport de ces magnifiques reliquaires ; ils contenaient rarement un corps de saint en entier ; mais seulement une jambe, un pied, un pouce, une dent, dont l'exploitation miraculeuse rapportait de grosses sommes aux églises. Les prêtres accompagnaient ces très-fructueuses reliques, en poussant des gémissements désespérés ou de furieuses malédictions contre les North-mans. Parmi la foule, les uns s'agenouillant dévotement se lamentaient non moins que les gens d'église ; mais peu soucieux d'aller aux remparts, ils répondaient aux instances des prêtres : – Que la volonté de Dieu s'accomplisse ! il veut éprouver ses serviteurs indignes par les ravages des North-mans ; acceptons l'épreuve avec résignation ! – En vain, de leur côté, les hommes du Comte de Paris parcouraient les rues à cheval en criant : – Aux armes, vilains ! aux armes, citadins ! aux remparts ! – Mais vilains et citadins rentraient prestement dans leurs maisons de bois, dont ils barricadaient les portes, laissant les hommes du Comte et de l'évêque s'occuper de la défense de la ville, et à coups de manches de lances, forcer les serfs à traîner sur les murailles les matériaux destinés à écraser les assiégeants. Après avoir traversé quelques rues tortueuses, Eidiol et ses compagnons arrivèrent à la porte de la demeure du nautonnier ; Guyrion l'ouvrit, et Gaëlo, la belle Shigne, Rustique, Anne et son père, se trouvèrent réunis dans la salle basse du logis, dont on ferma prudemment les volets. – Ma sœur, allume une lampe, – dit Guyrion, donne-moi de l'eau dans un vase, puis du linge et de l'huile. – S'adressant alors à Gaëlo, tandis qu'Anne s'occupait

des préparatifs du pansement : – Et toi, déboucle ton brassard ; lorsque ta plaie, lavée avec de l'eau fraîche, sera recouverte d'un linge imbibé d'huile, tu souffriras moins.

Gaëlo quitta son armure, releva la manche de son justaucorps de renne, et mit à nu son bras ensanglanté. Le pirate, en voulant retirer de sa blessure, à travers la jointure du brassard, la flèche acérée, en avait brisé la hampe à fleur de peau, le fer seul restait enfoncé dans la chair ; cependant, comme il saillissait quelque peu en dehors, il fut possible à Eidiol de le saisir et de l'enlever avec autant de précaution que de dextérité. Cette extraction causa un grand soulagement à Gaëlo ; le vieillard, avant de placer l'appareil sur la plaie, prit un linge imbibé d'eau, afin de laver les abords de la blessure couverte de sang caillé jusqu'à la moitié du bras. Soudain il poussa un cri de surprise, recula d'un pas, regarda Gaëlo avec anxiété ; puis lui dit vivement : – Ces deux mots gaulois : *Brenn-Karnak*, que j'aperçois maintenant sur ton bras, qui les a tracés ?

– Mon père... peu de temps après ma naissance.

– Ton père... où est-il ?

– Ainsi que ma mère, il est mort !

– Il n'était pas de la race des North-mans ?

– Non, quoiqu'il combattît avec eux et qu'il fût né dans leur pays, il était de race gauloise... Mais pourquoi ces questions ?

– De grâce, réponds ! Et le père de ton père, à quelle époque est-il allé habiter la terre des North-mans ?

– Vers le milieu du siècle passé.

– Ce fut peu de temps après une nouvelle et grande insurrection de Bretagne ? lorsque, pour combattre les Franks, les Bretons s'allièrent aux North-mans établis à l'embouchure de la Loire ?

– Oui, – répondit Gaëlo de plus en plus surpris ; – mais comment sais-tu cela ?

– Réponds-moi ! – s'écria Eidiol, tandis que son fils, sa fille, Rustique-le-Gai et la belle Shigne, écoutaient le vieillard avec intérêt ; – quels événements ont amené ton père à se joindre aux North-mans ?

– Après la nouvelle insurrection de l'Armorique, d'abord triomphante, la division se mit entre les chefs bretons ; la famille même de mon grand-père se divisa, et ensuite d'une violente dispute avec l'un de ses frères, ils tirèrent l'épée l'un contre l'autre ; blessé dans ce combat fratricide, mon aïeul quitta pour toujours la Bretagne et s'embarqua avec une troupe de North-mans qui abandonnaient l'embouchure de la Loire pour retourner en Danemark, où mon père et moi nous sommes nés !

– Ton aïeul se nommait *Ewrag*, – reprit Eidiol avec une émotion croissante, – il était fils de *Vortigern*, l'un des plus vaillants compagnons de guerre de Morvan, qui résista héroïquement à l'armée de Louis-le-Pieux, dans les landes, les marais et les rochers de l'Armorique ? Vortigern avait pour aïeul *Amaël*, qui vécut cent ans et plus, refusa d'être le geôlier du dernier rejeton de Clovis, et fut l'un des chefs de bandes de Karl-Martel, l'ancêtre de Karl-le-Grand, dont le descendant règne aujourd'hui sous le nom de Karl-le-Sot ?

– Vieillard ! – s'écria Gaëlo, – qui a pu ainsi t'instruire des aventures de ma famille ?

– Ta famille est la mienne, – répondit Eidiol, dont les yeux devinrent humides ; – je suis, comme toi, descendant de Joel, le Brenn de la tribu de Karnak ; mon grand-père était le frère de ton aïeul.

– Que dis-tu ? – s'écria Gaëlo, – tu serais comme moi de la race de Joel ?

– Ces mots que tu portes tracés sur le bras en signe de reconnaissance, je les porte aussi, de même que mon fils et ma fille, selon la sage recommandation de *Ronan-le-Vagre*, l'un de nos aïeux, qui vivait au temps de l'infâme *Brunehaut* !

– Nous sommes parents ! – s'écrièrent à la fois Anne et Guyrion en se rapprochant de Gaëlo, tandis que la belle Shigne et Rustique-le-Gai écoutaient cet entretien avec un redoublement d'intérêt.

– Nous sommes parents ! – reprit Gaëlo en regardant tour à tour le vieillard, Anne et Guyrion ; puis s'adressant à la guerrière : – Shigne, je te rends doublement grâce ; la jeune fille si généreusement sauvée par toi était de ma famille !

– Quelle soit pour moi une sœur, – dit la guerrière de sa voix grave et sonore ; – mon épée la défendra toujours.

– Et à défaut de votre épée, belle héroïne, – reprit Rustique, – mes deux bras joints à ceux de maître Eidiol et de mon ami Guyrion protégeront Anne-la-Douce, quoique le malheur ait voulu que depuis hier, nos trois paires de bras ne l'aient guère protégée, la pauvre chère fille !

– Bon père, – dit Gaëlo à Eidiol, – quand avez-vous donc quitté la Bretagne pour venir à Paris ?

– Ton grand-père Ewrag avait deux frères, comme lui fils de Vortigern. Lorsque, après la funeste division dont tu parles, Ewrag abandonna la Bretagne pour aller vivre au pays des North-mans, ses deux frères *Rosneven* et *Gomer* (ce dernier fut mon aïeul), continuèrent d'habiter le berceau de notre famille près des pierres sacrées de Karnak ; NOMINOÉ, JUDICAËL, ALLAN-BARBE-FORTE, furent tour à tour élus chefs des chefs de l'Armorique. Plus d'une fois encore les armées des Franks envahirent et ravagèrent notre pays, mais ils ne purent y établir leur conquête d'une manière durable comme dans les autres contrées de la Gaule ; l'influence druidique, quoique abâtardie par la religion de Rome, entretint longtemps encore chez nos rudes populations la haine de l'étranger. Malheureusement les perfides conseils des prêtres catholiques et l'exemple des seigneurs Franks devenus peu à peu possesseurs héréditaires des terres et des hommes de la Gaule par droit de conquête, eurent une funeste influence sur les chefs Bretons ; élus d'abord librement par les peuples libres, selon l'antique coutume gauloise, en raison de leur vaillance, de leur sagesse et de leur patriotisme, ces chefs nés de l'élection voulurent rendre le pouvoir héréditaire dans leurs familles, ainsi que les seigneurs des autres provinces de la Gaule. Les prêtres catholiques, indignes complices de toutes les usurpations dont ils profitent, s'unissant aux chefs bretons pour accomplir cette grande iniquité, prêchèrent, ordonnèrent aux peuples la soumission à ces nouveaux seigneurs, comme ils avaient ordonné la soumission envers Clovis et ses Leudes. Peu à peu la Bretagne perdit ses vieilles franchises ; les chefs, jadis électifs et temporaires, devenus héréditaires et tout-puissants à l'aide du clergé, enlevèrent aux peuples bretons presque toutes leurs libertés ; mais du moins jamais ils ne les ont jamais jusqu'ici dégradés à ce point de les traiter en esclaves ou en serfs ; l'on peut encore se croire libre en Bretagne ! si l'on songe à l'horrible servitude qui écrase les autres pays de la Gaule, et du moins les seigneurs de l'Armorique sont de race bretonne. Des deux frères de ton aïeul, l'un, Gomer, mon grand-père, vit avec douleur et

indignation cet abaissement de la Bretagne. Gomer était marin ; établi au port de Vannes comme Albinik, l'un de nos ancêtres qui, par point d'honneur, épargna la flotte de César, Gomer naviguant sur toute la côte, faisait souvent les voyages d'Angleterre et portait aussi des chargements jusqu'aux embouchures de la Somme et de la Seine. Une fois il remonta ce fleuve jusqu'à Paris ; son métier de marin le mit en rapport avec le doyen de la corporation des nautonniers parisiens qui avait une fille belle et sage ; mon aïeul l'épousa ; mon père naquit de cette union. Il fut marinier, j'ai fait le même métier ; ma vie a été jusqu'ici aussi heureuse qu'elle peut l'être en ces tristes temps. Deux malheurs seulement m'ont frappé : la mort de ma pauvre Marthe que j'ai perdue hier, et il y a trente ans, la disparition d'une fille, la première née de mes enfants ; elle s'appelait Jeanike.

– Et comment a-t-elle disparu ?

– Ma femme, alors malade, avait confié cette enfant à l'une de nos voisines pour la conduire à la promenade hors de la Cité. Jamais nous n'avons revu ni la voisine ni ma fille.

– Heureusement les enfants qui vous restent ont dû rendre votre chagrin moins cruel, – reprit Gaëlo ; – et n'avez-vous pas eu de nouvelles de la branche de notre famille restée en Bretagne ?

– Hélas ! aucune ; seulement j'ai su par un voyageur que la tyrannie des seigneurs bretons héréditaires sur ces hommes qu'ils appellent leurs *sujets* et qui autrefois étaient leurs égaux, s'augmente de plus en plus ; les prêtres catholiques dominent en maîtres dans l'Armorique. Cette double oppression me semble à moi encore plus inique que celle des Franks ; n'est-il pas odieux de subir l'oppression des hommes de notre race, de notre sang ? Aussi, ai-je comme mon père perdu tout espoir et tout désir de retourner en Bretagne !

– Eidiol, – reprit Gaëlo en ramassant le fer de la flèche que le vieillard avait laissé tomber à terre, après l'avoir extrait de la blessure du jeune pirate, – gardez ce *fer de flèche*, il augmentera le nombre des reliques de notre famille, si vous retrouvez jamais ceux de nos parents qui, habitant peut-être encore la Bretagne, ont conservé sans doute les légendes de nos aïeux.

Un tumulte, d'abord lointain, puis de plus en plus rapproché, interrompit Gaëlo. Bientôt l'on entendit le pas des chevaux et le cliquetis des armures. Rustique courut entr'ouvrir le ventail mobile et supérieur de la porte d'entrée, regarda en dehors et se retournant, dit à demi-voix : – C'est le Comte Roth-bert, il passe avec ses hommes et l'archevêque de Rouen ; il revient sans doute des remparts et retourne à son châtelet.

– Bon père, – dit vivement Gaëlo en rebouclant son brassard, car pendant son entretien avec le vieillard, Guyrion et Rustique-le-Gai avaient achevé le pansement de la blessure du pirate ; – bon père, vous m'avez promis de me conduire, moi et ma compagne, au palais du Comte de Paris ; venez, le temps presse, j'ai hâte d'accomplir ma mission... elle est étrange.

– Cette mission, – dit Eidiol, – quelle est-elle ?

– La belle Shigne va signifier au Comte que Rolf, le pirate north-man, veut épouser Ghisèle, fille de Karl-le-Sot, roi des Français, et moi je vais signifier au comte que Rolf veut en dot la Neustrie.

Eidiol resta un moment muet de stupeur, tandis que Rustique-le-Gai s'écriait en riant aux éclats : – Quoi ! ce vieux brigand de Rolf a suivi mes conseils ! Par l'œil qui manque à ce vilain borgne ! je ne me croyais pas si bon conseiller !

– Ô vengeance divine et sainte ! – s'écria Eidiol, – comme elles finissent ces races royales issues de la conquête ! L'un des descendants de Joël a refusé d'être le geôlier du dernier rejeton de Clovis, et c'est encore un de tes descendants, ô Joël, qui va dire au rejeton dégénéré de Karl-le-Grand, cette seconde lignée de nos conquérants : « Donne ta fille à un vieux pirate souillé de tous les crimes et abandonne-lui l'une des plus belles provinces qui te restent, sinon, tremble pour ta couronne ! »

Quelques instants après, la belle Shigne et Gaëlo, ayant endossé par-dessus leurs armures les casaques à capuchon des mariniers parisiens, se rendaient au château du Comte Rothbert, guidés par Eidiol.

*

* *

L'un des pavillons de la résidence royale de Compiègne servait d'habitation à *Ghisèle*, fille de *Karl-le-Sot*, roi des Franks ; elle se tenait d'habitude avec ses femmes dans la grande salle du premier étage ; une haute et étroite fenêtre garnie de petits vitraux, percée dans une muraille de dix pieds d'épaisseur, s'ouvrait sur la sombre et immense forêt au milieu de laquelle s'élevait le château de Compiègne. Ghisèle, ce matin-là, travaillait à un morceau de tapisserie : elle venait d'atteindre sa *quatorzième année*, Karl-le-Sot, marié à seize ans, ayant été père à dix-sept : la figure de Ghisèle était enfantine et douce ; sa nourrice, femme d'environ trente-six ans, se tenait auprès d'elle, lui donnant les laines de couleurs variées dont se servait la jeune princesse pour son travail. À ses pieds, sur un escabeau, se tenait Yvonne, sa sœur de lait ; plus loin quelques filles assises sur leurs talons, filaient leur quenouille ou s'occupaient de divers ouvrages de lingerie.

– Jeanike, – disait Ghisèle à sa nourrice, – mon père vient toujours m'embrasser chaque matin, et il n'est pas encore venu ? voici pourtant le soleil déjà haut.

– Je vous l'ai dit, le Comte Roth-bert et le seigneur *Francon*, archevêque de Rouen[23], accompagnés d'une nombreuse escorte, sont arrivés cette nuit de Paris ; le chambellan est allé éveiller le roi votre père, et depuis quatre heures du matin il s'entretient avec le seigneur Comte et le seigneur archevêque.

– Ce voyage de nuit m'inquiète : pourvu qu'il ne s'agisse pas d'une mauvaise nouvelle ?

– Quelle mauvaise nouvelle y a-t-il à craindre ? croirait-on pas *que les North-mans sont à Paris*, comme dit le proverbe ? – reprit la nourrice en souriant et haussant les épaules ; – ne vous alarmez donc pas ainsi, chère fille.

– Je sais, Jeanike, que les North-mans ne sont pas à Paris. Dieu nous sauve de ces pirates maudits !

– Le chapelain assurait l'autre jour, – reprit Yvonne, – qu'ils ont des pieds de bouc et sur la tête des cornes de bœuf.

---

23 Le roi Karl-le-Sot (*Carolus Stultus*) donna à Rolf sa propre fille Ghisèle en mariage à la sollicitation de Francon, archevêque de Rouen. Il abandonna aux North-mans toute la province que l'on a nommée d'après eux la Normandie ; le roi céda de plus à ROLF toutes les prétentions de la couronne sur la partie de la Bretagne qui ne reconnaissait plus l'autorité du roi des Franks... Lors de son investiture du duché de Normandie, l'archevêque Francon dit à ROLF qu'il devait baiser le pied du roi ; Rolf se baissa, prit le pied de Karl-le-Sot et le tira si rudement par la jambe qu'il le jeta à la renverse, aux éclats de rire de toute l'assistance. (WILHELMI GEMATICENSIS, *Hist.*, liv. IV, ch XVII, p. 257.)

– Tais-toi ! tais-toi ! – reprit Ghisèle en frissonnant, – ne parle pas de ces païens, leur nom seul me fait horreur ! Hélas ! n'ont-ils pas fait mourir ma mère !

– Il est vrai, – reprit tristement la nourrice. – Ah ! ce fut une nuit fatale que celle où ces démons, conduits par Rolf le damné, attaquèrent le château de *Kersy-sur-l'Oise*, après avoir remonté cette rivière. La reine votre mère vous nourrissait ; elle ressentit une telle épouvante que son sein tarit, et elle mourut. De ce moment vous avez partagé mon lait avec ma petite Yvonne. J'avais été jusqu'alors très-malheureuse ; enfant trouvée, vendue toute petite à l'intendant du domaine royal de Kersy, mon sort s'est amélioré lors que je suis devenue votre nourrice, et mon fils aîné Germain est devenu l'un des serfs forestiers des bois de Compiègne.

– Ah ! nourrice, – reprit en soupirant Ghisèle, dont les yeux se remplirent de larmes, – chacun a ses peines ! Je suis fille de roi, mais je n'ai plus de mère ; aussi par pitié ne prononce jamais devant moi le nom des North-mans ! ces monstres qui m'ont privée des tendresses maternelles !

– Allons, chère fille, ne pleurez pas ainsi, – dit affectueusement Jeanike, en essuyant les yeux de Ghisèle, tandis que sa sœur de lait, agenouillée sur son escabeau, ne pouvant non plus retenir ses pleurs, regardait la jeune princesse d'un air navré.

À ce moment, le rideau qui remplaçait la porte de la chambre se souleva, et le roi des Français Karl-le-Sot, entra. Ce descendant de Karl, le grand empereur, avait alors trente-deux ans ; ses yeux à fleur de tête, sa lèvre inférieure presque toujours pendante, son menton rentré, donnaient à sa physionomie une apparence si stupide, si épaisse, qu'à la mine on l'eût surnommé *le Sot* ; ses longs cheveux, symbole de race royale, encadraient sa figure bouffie terminée par une barbe

clair-semée ; il semblait profondément abattu, et dit brusquement à Jeanike : – Dehors nourrice, dehors tout le monde ! – Le roi resta seul avec Ghisèle, qui l'embrassa tendrement, cherchant dans sa présence une consolation aux pénibles pensées que venait d'éveiller le souvenir de sa mère. Karl-le-Sot se prêta aux caresses de sa fille et lui dit : – Bonjour, enfant, bonjour ; mais pourquoi pleurer ? tes yeux sont rouges de larmes ?

– Ce n'est rien, mon bon père ; j'étais triste, votre vue me fait oublier mon chagrin. Vous venez tard ce matin ? ma nourrice m'a dit que cette nuit le Comte de Paris est arrivé avec le seigneur archevêque de Rouen ? – Le roi fit, en soupirant, un signe de tête affirmatif. – Ils ne vous ont pas, je l'espère, apporté de fâcheuses nouvelles ?

– Hélas ! – répondit Karl-le-Sot en soupirant de nouveau et hochant la tête, – elles seraient fort désastreuses, ces nouvelles, si je n'acceptais point certaines conditions !

– Et ces conditions, sera-t-il en votre pouvoir de les remplir ? – Ghisèle, en disant ces mots, regarda son père d'un air si naïf, si doux, que Karl, sot, mais non point méchant, parut troublé, attendri, baissa les yeux devant sa fille, et répondit en balbutiant :

– Ces conditions ! ah ! ces conditions, elles sont dures !... oh ! très-dures !... Mais enfin... que faire ? j'aurais beau vouloir regimber ; on me force... Que veux-tu que je fasse, moi, si l'on me force ?

– On force votre volonté, à vous, mon père, à vous, le roi des Français ?

– Le roi des Français, moi ! – s'écria Karl avec amertume et colère. – Est-ce qu'il y a aujourd'hui un roi des Français ? Ce

sont les comtes, les duks, les marquis, les évêques, les abbés, qui sont rois ! Est-ce que depuis un siècle, grâce à notre faiblesse, les seigneurs ne se sont pas tous rendus maîtres et souverains héréditaires des comtés, des duchés, qu'ils devaient seulement gouverner en notre nom ? C'est vrai cela, Ghisèle ; enfin, voyons, dis-moi qui règne dans le Vermandois... est-ce moi ? Non, c'est le *comte Héribert*... Qui règne sur le pays de Melun, est-ce moi ? Non, c'est le *comte Errenger* ; et sur le pays de Reims ? c'est *l'archevêque Foulques ;* et en Provence ! c'est le *duk Louis-l'Aveugle* ; et en Lorraine ? c'est le *duk Louis IV* ; et en Bourgogne ? c'est le *duk Rodulf* ; et en Bretagne ? c'est le *duk Allan*... Oui, oui, c'est ainsi que ces brigands-là, et tant d'autres larrons, grands ou petits, nous ont dépouillé, province à province, pièce à pièce, du royal héritage de nos pères... Je te dis cela, mon enfant, pour te faire comprendre que si dures que soient les conditions qu'on m'impose, il me faut, hélas ! les subir. Les seigneurs commandent, j'obéis ; est-ce que je peux leur résister ? Ne sont-ils pas retranchés dans leurs châteaux forts, dont ils ont hérissé la Gaule, malgré les ordres de mes ancêtres ; c'est à peine si j'ai assez de soldats pour défendre le peu de territoire qui me reste ; car enfin, sur quoi est-ce que je règne aujourd'hui, moi, descendant de Karl-le-Grand, ce redoutable empereur qui régnait sur le monde ? Je n'ai plus la centième partie de la Gaule ! Mais dame, non ; fais mon compte, Ghisèle, fais mon compte, tu verras qu'il ne me reste rien que l'Orléanais, la Neustrie, le pays de Laon, et mes domaines de Compiègne, de Fontainebleau, de Braine et de Kersy. Comment veux-tu qu'avec si peu de puissance je résiste aux seigneurs, et que je dise non, quand ils ordonnent ? – Puis, frappant du pied avec colère, Karl-le-Sot fermant les poings s'écria : – Oh ! ma pauvre Ghisèle ! si nous avions pour nous défendre notre ancêtre, Karl-le-Grand, on ne nous ferait pas ainsi la loi, va ! oh ! ce vaillant empereur, comme il les écraserait dans leurs repaires fortifiés, ces insolents seigneurs ! eux qui aujourd'hui me forcent de te... – Puis, n'osant achever, de crainte d'épouvanter sa fille, le malheureux s'écria en gémissant : –

Hélas ! hélas ! je n'ai ni courage, ni volonté, ni pouvoir ! Ils m'appellent le Sot ! ils ont raison, – ajouta le roi avec accablement et en pleurant. – Oui, oui, je suis un sot ! mais un pauvre sot bien à plaindre ! en ce moment surtout... mon enfant !

– Mon bon père ! – reprit Ghisèle en se jetant au cou du roi tout en larmes, – ne vous affligez pas ainsi ; ne vous restera-t-il pas toujours assez de domaines pour y vivre en paix avec votre fille, qui vous chérit, et vos serviteurs, qui vous aiment ?

Le roi regarda fixement Ghisèle, et essuyant ses yeux du revers de sa main, il lui dit d'une voix entrecoupée de sanglots : – Sais-tu ce que cette nuit le Comte Roth-bert... – Puis, s'interrompant, il ajouta avec une explosion de vaine colère : – Oh ! cette race des Comtes de Paris, je l'abhorre ! ils nous ont encore, ceux-là, volé la duché de France... Tiens, crois-moi, chère petite, ces gens-là sont nos ennemis les plus dangereux ! tu verras qu'un beau jour ce Roth-bert me détrônera tout à fait, comme son frère Eudes a détrôné Karl-le-Gros ! Ô race félonne, audacieuse et pillarde ! avec quel bonheur je t'exterminerais, si j'avais la force de Karl-le-Grand ! Mais je suis sans courage... je n'ose pas seulement les faire tuer ; ils le savent bien. Aussi me mettent-ils sous leurs pieds ! – ajouta le roi en sanglotant.

– Je vous en conjure, mon tendre père, chassez ces sinistres pensées... Mais que vous a-t-il dit ce méchant Comte de Paris ?

– Il m'a dit d'abord que les North-mans étaient devant Paris !

– Les North-mans ! – s'écria Ghisèle avec épouvante, en devenant pâle et frissonnant de tout son corps. – Les North-mans devant Paris ! oh ! malheur ! malheur à nous ! – Et elle cacha dans ses mains son visage livide baigné de larmes, tandis

que le roi, n'osant lever les yeux sur elle, reprenait avec un embarras mortel, hésitant, balbutiant à chaque mot :

– Le Comte de Paris m'a donc appris que les North-mans étaient devant la cité. Moi, je lui ai dit : « Que veux-tu que je fasse à cela ? je n'ai point de soldats, point d'argent ; vous autres seigneurs, vous êtes maîtres de presque toute la Gaule, conquête de mes ancêtres, défendez vos possessions, ça vous regarde. » Sais-tu la réponse de cet audacieux Comte de Paris ?

– Non, mon père, – reprit Ghisèle d'une voix étouffée par les sanglots et la terreur insurmontable que lui causait l'approche des pirates.

– Roth-bert m'a répondu : « Les North-mans menacent de mettre Paris à feu et à sang, de ravager de nouveau la Gaule ; on ne peut leur résister. La plupart des vilains et des serfs, lorsqu'ils ne se joignent pas à ces démons pour piller, refusent de les combattre ; nos guerriers, à nous autres seigneurs, sont en trop petit nombre pour résister aux pirates ; il faut traiter avec eux. » Alors, tu conçois, ma petite Ghisèle, j'ai dit au Comte : « Eh bien, traite, c'est ton affaire, puisque ces païens assiègent ta cité de Paris et sont au cœur de ta duché de France. – Ainsi, ai-je fait, – m'a répondu Roth-bert. – j'ai traité en ton nom avec les envoyés de Rolf, le chef des North-mans. »

– Quoi ! mon père, il vit encore ! – murmura Ghisèle en joignant les mains avec horreur, – ce pirate souillé de tant de crimes, de tant de sacrilèges, ce monstre qui a causé la mort de ma mère ! il vit encore !

– Hélas ! oui, il vit encore pour notre désolation à tous deux, chère fille ; car ce damné Roth-bert, afin de sauver sa cité de Paris et sa duché de France des griffes de ce vieux brigand, a promis en mon nom que je lui abandonnerais la Neustrie... la Neustrie, la meilleure province qui me reste, et de plus...

Mais comme le roi hésitait à achever sa phrase, Ghisèle, essuyant ses larmes, lui dit presque machinalement : – Et de plus, qu'exige-t-on encore, mon père ?

Karl garda le silence, tressaillit ; puis, surmontant l'imbécile faiblesse de son caractère, il s'écria en fondant en larmes : – Non, non, je ne veux pas ! si sot que je sois, cela ne sera pas... non, au moins une fois dans ma vie, j'agirai en roi ! – Et serrant sa fille entre ses bras, il la couvrit de larmes et de baisers en lui disant : – Non, non, il ne l'aura pas ma Ghisèle, ce vieux brigand ! lui, t'épouser... toi, petite-fille de Karl-le-Grand... toi, une enfant de quatorze ans à peine... Tiens, plutôt que de te voir la femme de Rolf, je te tuerais... et moi ensuite...

Ghisèle écoutait son père presque sans le comprendre, croyant à l'égarement de l'esprit de ce malheureux. Elle le contemplait avec un mélange de doute et de stupeur, lorsqu'un nouveau personnage entra dans la salle ; cet homme était *Francon*, archevêque de Rouen. Sa figure impassible, froide et dure, ressemblait à un masque de marbre ; il s'avança lentement jusqu'auprès de Ghisèle et du roi qui se tenaient encore étroitement embrassés, puis il dit de sa voix âpre et brève, en indiquant du geste le rideau derrière lequel il s'était tenu jusqu'alors caché. – Karl, j'étais là, j'ai tout entendu.

– Tu m'épiais, – s'écria le roi, – tu as osé m'épier ?

– Je me défiais de ta faiblesse ; après notre entretien avec Roth-bert, je t'ai suivi, j'ai tout entendu. – Puis s'adressant à la jeune fille qui éperdue était retombée sur son siège et frissonnait de tous ses membres, l'archevêque de Rouen ajouta d'une voix solennelle, menaçante : – Ghisèle, écoute-moi ; ton père t'a dit vrai, il n'est plus roi que de nom ; le peu de territoire dont il demeure encore maître est comme sa couronne à la merci des seigneurs francs ; ils le détrôneront quand il leur

plaira, de même qu'ils ont détrôné Karl-le-Gros, et couronné il y a vingt-cinq ans Eudes, Comte de Paris.

– Oui, oui... et il se trouvera encore un évêque pour sacrer le nouvel usurpateur, comme il s'en est trouvé un pour sacrer le Comte Eudes, n'est-ce pas, Francon ? – s'écria Karl-le-Sot avec amertume. – Telle est la gratitude des prêtres envers la descendance de ces rois franks qui ont rendu l'Église si puissante et si riche !

– L'Église ne doit rien aux rois et ils lui doivent la rémission de leurs péchés ! – répondit dédaigneusement l'archevêque ; – si les rois ont beaucoup donné à l'Église ici-bas, ils ont reçu au centuple dans le ciel et pour l'éternité ; écoute donc mes paroles, Ghisèle... – L'infortunée ne répondit pas, elle ne voyait plus, n'entendait plus ; à demi morte de terreur, elle poussait de temps à autre un douloureux gémissement. Le prélat jetant un regard dominateur et courroucé sur le roi qui tâchait en vain de ranimer sa fille, reprit : – Ghisèle, prends garde ! si par suite de ton refus ou celui de ton père les païens north-mans recommençaient en Gaule la guerre terrible, sacrilège, à laquelle ils ont promis de mettre fin dans le cas où ton père accorderait à leur chef Rolf, ta main et la Neustrie ! ton père et toi vous seriez seuls responsables des maux affreux qui de nouveau désoleraient notre pays !

– Francon, écoute-moi à ton tour, – reprit Karl-le-Sot d'une voix suppliante, tandis que sa fille, son visage caché dans ses mains, ne pouvait contenir ses plaintes déchirantes, – saint archevêque, un mot seulement : les seigneurs, tu l'as dit, sont plus rois que moi ; ils ont comme moi des provinces et des filles ; que ne donnent-ils à Rolf une de leurs provinces et une de leurs filles ?

– Rolf veut la Neustrie... et la Neustrie t'appartient ; Rolf veut Ghisèle... et Ghisèle est ta fille.

– Moi épouser ce monstre qui a fait mourir ma mère ! – s'écria Ghisèle, – non, jamais ! oh ! jamais !... j'aime mieux mourir !

– Alors malédiction sur toi en ce monde et dans l'autre ! – s'écria l'archevêque d'une voix tonnante ; – le sang qui va couler dans ces guerres impies retombera sur ton père et sur toi, car ce sang vous pouviez l'empêcher de couler ! ces dévastations sacrilèges des saints lieux, ton père et toi vous en répondrez devant Dieu, car ces sacrilèges vous pouviez les empêcher ! ces crimes abominables vous les expierez ici-bas par l'excommunication, et après cette vie par les flammes éternelles. Oui, Karl, entends-tu ? l'excommunication ! damné en ce monde ! tous te fuiront comme un objet d'horreur ; tous seront envers toi déliés de l'obéissance. L'Église qui t'avait sacré roi te déclarera maudit et déchu du trône !

La terreur de Karl-le-Sot était à son comble ; tombant à genoux devant le prêtre catholique, il joignit les mains et s'écria : – Grâce ! grâce, saint évêque ! je donnerai à Rolf la Neustrie, apaise-toi ; mais ma fille ? vois ! elle est quasi folle et mourante à la seule pensée d'épouser Rolf, ce vieux brigand souillé de meurtres, de sacrilèges ! Et toi, un saint homme de Dieu, tu me menaces d'excommunication, si je ne donne pas à ce scélérat ma fille en mariage ! mais elle a quatorze ans à peine ! Quatorze ans ! c'est déjà presque un crime de marier une enfant de cet âge ; et puis si timide, si craintive, hélas ! la mettre dans le lit de ce monstre, c'est la tuer ! – Et le malheureux sanglotait, les mains jointes : – Grâce ! grâce ! comment peux-tu me menacer des peines éternelles parce que je refuse de livrer mon enfant à un bandit que l'Église a cent fois maudit, excommunié pour ses crimes abominables ?

– Rolf recevra le baptême ! – répondit l'archevêque de Rouen d'une voix solennelle ; – l'eau lustrale effacera ses

souillures, c'est vêtu de la robe blanche du catéchumène, symbole de l'innocence, qu'il entrera dans le lit nuptial.

– Au secours ! nourrice, au secours ! ma fille se meurt ! – s'écria Karl-le-Sot, en serrant convulsivement entre ses bras Ghisèle, qui venait de s'évanouir, pâle et glacée comme une morte.

*

* *

La ville de Rouen était ce jour-là très-animée ; la foule, encombrant les rues, se dirigeait en tumulte vers la basilique dont les cloches sonnaient à toute volée. Parmi ceux qui se rendaient aux abords de l'église, se trouvaient Eidiol, sa fille Anne-la-Douce, Guyrion-le-Plongeur et Rustique-le-Gai ; partis de Paris l'avant-veille, ils avaient descendu la Seine jusqu'à Rouen, dans le bateau du doyen des mariniers parisiens ; navigation de plaisir et d'utilité : Eidiol, en amenant à Rouen un chargement de marchandises, venait assister au mariage de la fille de Karl-le-Sot, roi des Français, avec Rolf, chef des North-mans, désormais duk souverain de Neustrie qui prenait le nom de *North-mandie*. Telle était la juste indifférence de notre pauvre peuple de vilains et de serfs pour la forme de son joug, que le populaire de Rouen, capitale de la Neustrie, devenue North-mandie, se réjouissait presque de voir cette grande province au pouvoir des pirates ; le populaire jouissait encore de la cruelle humiliation de ce roi descendant des conquérants de notre mère-patrie, avili, méprisé par les seigneurs de sa race, forcé par eux et par le clergé catholique de donner sa fille au vieux Rolf. Eidiol et sa famille partageaient le sentiment de tous et se hâtaient d'arriver sur la place de la basilique afin d'assister au défilé du cortège nuptial ; Anne donnait le bras à son père et à son frère ; Rustique les précédait, tâchant de leur frayer un passage à travers la multitude de plus en plus compacte aux abords de la cathédrale ; la famille d'Eidiol parvint à l'angle

d'une rue qui débouchait sur la place. – Maître Eidiol, – dit Rustique, – voici près de cette maison une borne, faites-y monter Anne, elle verra de coin le cortège.

– Non, Rustique, – répondit timidement la jeune fille, – je n'oserais.

– Montes-y toi, Rustique, – dit le vieillard ; – si nous ne pouvons voir par nos yeux, nous verrons par les tiens ; moi et mon fils nous allons rester auprès d'Anne.

À ce moment le bruit lointain des clairons se joignit au tintement redoublé des cloches, et une grande clameur courut dans la foule. – Voici le cortège, s'écria Rustique, – il débouche dans la place, des sonneurs de clairons à cheval ouvrent la marche, puis viennent des cavaliers franks, armés de lances aux banderoles flottantes ; ils portent suspendus à leur cou des boucliers peints et dorés. Ah ! voici les pirates north-mans couverts de leurs armures, et l'étendard du vieux Rolf ; on voit sur ce drapeau un corbeau de mer les serres et le bec ouverts. Pousse ton cri de triomphe, vieux corbeau de mer ! ta proie est belle : une province de la Gaule et la fille d'un roi !

– Ah ! Rustique, pouvez-vous plaisanter ainsi ! – dit Anne-la-Douce d'un ton de triste et affectueux reproche, – pauvre petite Ghisèle ! épouser ce vieux monstre ! La voyez-vous d'ici, Rustique, cette infortunée ?

– Non, pas encore ; voici maintenant les femmes pirates ; oh ! qu'elles sont fières sous leurs armures de mailles d'acier ayant au bras leurs boucliers couleur d'azur ! Ce sont maintenant les seigneurs de la suite du Comte de Paris, avec leurs longues robes brodées d'or et garnies de fourrures. Tiens, ils s'arrêtent soudain ; ils se retournent avec inquiétude ; que se passe-t-il donc ? – Et Rustique-le-Gai s'appuyant à la muraille se dressa sur la pointe des pieds afin de voir de plus loin ; au

bout d'un instant il s'écria : – Oh ! la pauvrette ! Anne, vous aviez raison, quoique fille de roi elle est à plaindre.

– Est-ce de Ghisèle que vous parlez, Rustique ? – dit la jeune fille, – que lui est-il arrivé ?

– Elle s'avançait soutenue sur le bras de Karl-le-Sot, plus pâle qu'une morte sous sa robe blanche de fiancée, lorsque soudain les forces lui ont manqué tout à fait, et sans plusieurs seigneurs qui l'ont soutenue elle tombait évanouie sur le sol.

– Ah ! mon père, – dit Anne-la-Douce à Eidiol, les yeux humides de larmes, – le sort de cette infortunée n'est-il pas affreux ?

– Affreux, oui, et moins affreux pourtant que le sort de ces milliers de femmes de notre race qui ont été violentées par les seigneurs franks ou les gens d'église leurs complices ! Sortant de la couche de leurs maîtres, elles retournaient aux écrasants labeurs de la servitude, avilies, battues, achetées, vendues comme bétail, mourant à la peine ou sous les coups, ignorant les saintes joies de la famille, dépravées, abruties par l'esclavage. Telle est, depuis des siècles, telle est encore la condition de ces infortunées. Va, mon enfant, pour une fille de roi qui souffre, combien de milliers de femmes de notre race jadis libre, sont mortes dans les tortures de la chair et de l'âme !

– Hélas ! mon père, cette pauvre fille de roi est innocente de ces maux !

– Ma sœur, – reprit Guyrion, – et ces milliers de femmes dont te parle mon père, avaient-elles mérité leurs tortures ?

– Maître Eidiol, – reprit Rustique, qui, toujours debout sur la borne, était resté étranger à l'entretien précédent, – la fille de Karl-le-Sot a repris ses sens, elle s'avance soutenue par son père

et par le Comte de Paris. Voici Rolf ; il porte, sur son armure de guerre, une longue chemise blanche...

– Symbole de l'innocence qu'il doit au baptême, – reprit Guyrion en haussant les épaules. – C'est d'un bon exemple pour les scélérats : souillez-vous de tous les crimes, endossez par là-dessus une chemise blanche, tout est dit, vous êtes absous.

– Mais l'Église vend ces chemises-là plus cher que les marchands de toile, – répondit Rustique-le-Gai ; puis, continuant de regarder au loin, il reprit : – Derrière Rolf viennent notre parent Gaëlo et la belle Shigne ; le cortège se remet en marche vers la basilique. Le clergé catholique ayant à sa tête l'archevêque Francon, sort et s'arrête sous le portail. Ah ! maître Eidiol, je suis ébloui, les pierreries étincellent sur les chappes d'or ! sur les mitres d'or ! sur les crosses d'or ! ce n'est qu'or, rubis, perles, émeraudes ! la grande croix que l'on porte devant le clergé est aussi d'or, elle ruisselle de pierres précieuses !

– Ton sang seul ruisselait sur ta croix de bois, instrument de ton supplice, ô jeune homme de Nazareth ! – dit Eidiol, – ô Jésus ! ouvrier charpentier ! l'ami des pauvres en haillons, toi que notre aïeule Geneviève a vu mettre à mort à Jérusalem par les princes des prêtres, non moins splendidement vêtus que ces évêques !

– Ah ! que de pain pour ceux qui ont faim ! que de vêtements pour ceux qui ont froid, l'on achèterait avec la mitre et la chappe d'or de l'un de ces nouveaux princes des prêtres ! – dit Rustique-le-Gai ; – mais ces pieux fainéants ne connaissent d'autres privations que celles qu'ils font subir aux pauvres gens ! – Puis, prêtant l'oreille, Rustique ajouta : – Entendez-vous, maître Eidiol, entendez-vous le chant du clergé ? le son des orgues portatives ? les clairons sonnent et résonnent ! les cloches redoublent de fracas. Le roi, sa fille et le vieux Rolf

entrent sous le portail de la basilique ; les encensoirs d'or fument ! se lèvent et s'abaissent, leur vapeur embaumée monte vers le ciel !

– Les voilà toujours ces prêtres de Rome – s'écria le vieillard, – ils ont encensé Clovis, ils ont encensé le père de Karl-le-Grand qui détrôna la race de Clovis ! et aujourd'hui voilà qu'ils encensent Rolf le pirate, Rolf le meurtrier, Rolf le sacrilège !

– Que voulez-vous, maître Eidiol ! – dit Rustique-le-Gai, – les prêtres encenseraient Satan, si Satan payait l'encens !

*

* *

Le mariage de Rolf et de Ghisèle a été béni, consacré dans la somptueuse basilique de Rouen par l'archevêque Francon ; l'union de Shigne et de Gaëlo, quoiqu'ils n'eussent aucun souci de cette bénédiction, a aussi été bénie par ce prélat ; la cérémonie à peine achevée, Ghisèle, succombant à une nouvelle défaillance, a été emportée dans les bras de ses femmes ; Rolf, Karl-le-Sot, le Comte de Paris et les seigneurs de leur suite se sont rendus dans l'immense salle du chapitre de l'archevêché de Rouen. Karl-le-Sot portant sur sa tête la couronne d'or des rois franks, à sa main le sceptre et traînant le long manteau royal, monte et se tient debout sur une estrade élevée de quelques marches ; à la droite de Karl et debout aussi, se tiennent l'archevêque de Rouen et les évêques des diocèses voisins ; à la gauche de Karl est Roth-bert, Comte de Paris, duc de France, ainsi que les comtes et vicomtes des pays de *Montlhéry*, d'*Argenteuil*, de *Pontoise* et autres seigneurs franks parmi lesquels on distingue Burchart, seigneur du pays de *Montmorency*, remarquable par sa grande taille ; au bas de l'estrade, en face du roi et de cette assemblée de seigneurs et de prélats, se trouve Rolf accompagné de Gaëlo, de la belle Shigne

et des principaux chefs north-mans. Le vieux pirate porte toujours la chemise blanche de néophyte par-dessus son amure ; sa physionomie est triomphante, insolente et narquoise ; Karl-le-Sot, triste, abattu, essuie ses larmes à la dérobée ; cet homme, malgré son imbécile faiblesse, cet homme aime sa fille, et le sort de Ghisèle l'épouvante.

Radieux d'échapper aux nouveaux désastres que Rolf menaçait de déchaîner sur la Gaule, le Comte de Paris, l'archevêque de Rouen, les autres seigneurs et prélats, savourent l'abjection de ce roi dont la lâcheté les sauve ; mais si avili, si vain que soit son titre, ils le jalousent encore. L'archevêque Francon descend de l'estrade d'un pas majestueux, s'approche de Rolf et lui dit d'une voix solennelle :

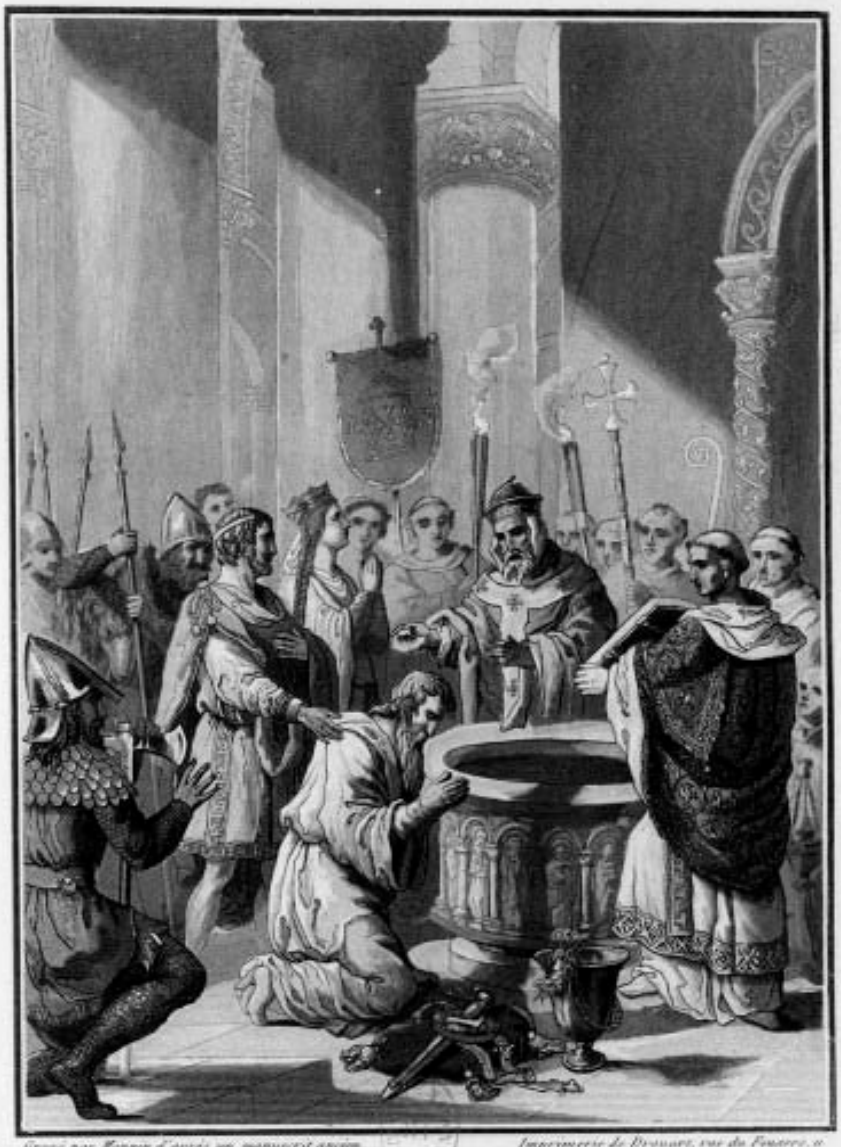
– Karl, roi des Franks, a bien voulu t'octroyer à toi et à tes hommes tous les champs, forêts, villes, bourgs, villages, habitants et bétail de la Neustrie...

– Si le roi que voici ne m'eût pas donné cette province, je l'aurais prise, – dit Rolf en interrompant le prélat, – et à ce sujet, un mot, Francon ? Tu m'as baptisé moi et mes champions, nous nous sommes (et tu sais pourquoi) laissé mettre tout nus dans de grands cuveaux et asperger d'eau salée, vraie saumure d'océan, après quoi nous avons revêtu par-dessus nos armures une longue chemise blanche.

– C'est le sacré symbole de la pureté de ton âme, lavée de toutes ses souillures par la sainte immersion du baptême, – reprit l'archevêque d'une voix grave, – désormais tu es catholique et fils de l'Église de Rome !

– C'est dit, mais tu nous a fait payer fort cher tes cuveaux, tes chemises blanches et ton eau salée, car tu m'as demandé en retour pour l'Église toutes les terres des abbayes de mon duché de North-mandie ; or c'est presque le quart de ma province !

Bapteme de Rolf:·:



Gravé par Monnin d'après un manuscrit ancien. Imprimerie de Drouart, rue du Fouarre, 11

Frankes li Archeneske, li dus Rolf bauptiza,:
Li Dus Robert le lint e Robert l'apela ::

– Les biens de l'Église sont les biens de Dieu ! – répondit avec hauteur l'archevêque, – ce qui est à Dieu est à Dieu, nulle puissance humaine ne peut s'en emparer !

– Prêtre ! – s'écria Rolf en fronçant les sourcils et regardant Francon de travers, – ne me donne pas l'envie de chasser tes tonsurés de leurs abbayes pour te prouver une fois de plus que Rolf et ses champions prennent ou gardent ce qui appartient à ton Dieu, quand ce qui appartient à ton Dieu plaît à Rolf et à ses champions !

– Au diable l'homme au bonnet d'or à deux pointes ! – s'écrièrent quelques-uns des pirates nouvellement baptisés ; – quoi ! nos navires regorgent encore des richesses pillées par nous dans les abbayes et les basiliques ! et ce prêtre vient nous parler de ce que son Dieu veut ou ne veut pas ! Par le cheval blanc de notre Dieu Thomarog, qui en vaut bien un autre ! est-ce qu'il nous prend pour des ânes, ce prêtre-là ?

– Je vais lui répondre, mes champions, – reprit Rolf en se tournant vers ses pirates, et il dit à l'archevêque de Rouen : – Le vieux Rolf n'écume pas la mer depuis cinquante ans et plus, sans avoir appris que celui-là est un maître-sot qui donne une baleine pour un hareng ! Donc si j'ai consenti à recevoir le baptême et à laisser en retour leurs abbayes à tes prêtres, c'est que tu m'as dit ceci : – « Toi et tes hommes, faites-vous catholiques, et l'Église menacera des flammes de l'enfer les serfs de la Neustrie s'ils ne se résignent pas à t'obéir et à travailler pour toi et pour tes hommes. » Je t'ai cru, Francon, parce que, vous autres gens d'église, vous êtes, je le sais, sans pareils pour châtrer les peuples ; voilà l'histoire de mon baptême ; maintenant tu viens me menacer au nom de ton Dieu, je reprends mes dons, reprends ta chemise, – et il la dépouilla et la jeta aux pieds du prêtre ; – je m'en taillerai à ma guise, et des culottes aussi, dans les nappes d'autel de ton Dieu !

– Rolf, – dit l'archevêque, afin d'apaiser le pirate, – la lumière de la foi n'a point encore suffisamment éclairé les ténèbres où le paganisme avait plongé ton esprit ; je ne te menace pas... je serai fidèle à nos conventions.

– Alors, c'est dit, – reprit le pirate ; – donnant, donnant : si tes prêtres me servent bien et utilement, ils garderont leurs terres, seulement je veux ravoir par ailleurs les biens que je laisse à tes abbés. – Et s'adressant au roi qui, indifférent à cet entretien, restait muet, sombre et affligé : – Karl, tu m'as donné Ghisèle et la Neustrie, ce n'est point assez, la fille d'un roi doit être plus royalement dotée. Ma duché de North-mandie confine à l'ouest la Bretagne, je veux aussi posséder cette province[24].

– Tu la veux ! – s'écria Karl-le-Sot, sortant pour la première fois de son morne abattement, et témoignant une sorte de joie amère – Ah ! tu veux la Bretagne ! sois satisfait, je te la donne de grand cœur, cette gracieuse province... Va, Rolf, vas-en prendre possession, et cela le plus tôt possible... Ce sera un beau jour pour moi que celui où j'apprendrai que tu as mis le pied dans ce doux pays... Oui... oui, Rolf, crois-moi, de grand cœur je te la donne, cette docile et paisible Armorique !

Le vieux pirate, assez surpris de l'empressement du roi à lui faire une cession si considérable, se retourna vers ses hommes. Gaëlo lui dit à demi-voix :

– C'est un piège... Karl t'accorde ainsi facilement le pays des Bretons parce qu'il est imprenable.

– Il n'y a rien d'imprenable pour moi et pour vous, mes vaillants champions !

---

24 Voir note précédente.

– Rolf, les Français, depuis six cents ans, n'ont jamais pu s'établir en cette rude et indomptable contrée ; plusieurs fois ils l'ont envahie, vaincue... jamais ils ne l'ont soumise !

– Les North-mans dompteront ce que les gens français n'ont pu dompter.

– Encore une fois, prends garde, – dit Gaëlo. – L'Armorique sera le tombeau de tes plus vaillants soldats.

Le vieux pirate haussa les épaules avec impatience, et faisant deux pas vers le roi : – Ainsi, Karl, cette province est à moi... c'est dit ?...

– Oui... oui, elle est à toi... et grand bien te fasse, duk de North-mandie et de Bretagne !

– Rolf, – reprit Gaëlo à demi-voix, – une dernière fois, écoute mes paroles, renonce à tes prétentions sur l'Armorique... elles te seraient fatales...

– Assez ! – répondit le pirate avec hauteur. – Rolf veut ce qu'il veut !

– Et moi, je te dis ceci, – reprit fièrement Gaëlo : – De ce jour tu ne me compteras plus parmi tes hommes...

Le chef north-man allait demander au jeune guerrier la cause de cette brusque résolution, lorsque l'archevêque de Rouen, s'adressant au vieux pirate, lui dit : – Karl t'a investi de la souveraineté des duchés de North-mandie et de Bretagne, tu dois prêter foi et hommage à Karl, roi des Franks, comme à ton seigneur suzerain.

– Oh ! oh ! à quoi bon ceci ?

– C'est l'usage... Ton investiture ne sera complète qu'après cette formalité.

– Allons, soit ; mais dépêchons ; car j'ai faim et grand'hâte d'aller rejoindre ma femme... Elle m'affriande fort cette royale fillette !

– Rolf, répète après moi la formule consacrée, – dit l'archevêque de Rouen ; et il prononça les paroles suivantes, que le chef north-man redit à mesure après lui : « – Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, indivisible Trinité, moi, Rolf, duk de North-mandie et de Bretagne, je jure foi et hommage à Karl, roi des Franks, je jure de lui garder la fidélité la plus entière, de lui prêter appui en tout, de ne jamais soutenir à son préjudice ses ennemis par mes armes. Je jure ceci en présence de la Majesté divine et des âmes des bienheureux, espérant la bénédiction éternelle en récompense de ma fidélité, *Amen !*[25] »

Karl-le-Sot avait écouté ce serment de foi et d'hommage avec une sombre amertume, sachant par expérience la vanité de ces formules.

– Est-ce tout ? – demanda le pirate à l'archevêque ; – si c'est tout je vais aller souper et embrasser ma femme.

– Il reste une dernière formalité à remplir, – reprit l'archevêque. – Tu dois, Rolf, en signe de respect, baiser le pied du roi[26].

Le pirate croyant avoir mal entendu le prélat, lui dit, après un premier moment de surprise : – Répète donc tes paroles...

---

[25] Voir note précédente.

[26] Voir note précédente.

– Je t'ai dit que, selon l'usage, tu devais, en signe de respect, baiser le pied du roi.

À ces mots de l'archevêque de Rouen, il y eut parmi les North-mans une explosion de huées, d'imprécations, de menaces. La seule pensée de l'acte humiliant que l'on osait exiger de leur chef les révoltait. Rolf, dont le visage s'était empourpré de fureur, avait répondu à la proposition de Francon par un geste si menaçant, que l'archevêque, effrayé, s'était vivement reculé ; mais après un moment de réflexion, le pirate, calmant d'un signe les cris tumultueux de ses hommes, se rapprocha de l'archevêque, et lui dit d'un air sournois et farouche : – Ainsi... je dois baiser le pied de Karl ?

– Oui, l'usage veut que tu donnes au roi cette marque de respect.

– Mes champions, – dit le chef north-man à ses pirates en leur faisant un signe d'intelligence, – Rolf va, selon l'usage, prouver la grandeur de son respect pour le roi des Français. – Puis, s'avançant gravement vers Karl, il lui dit : – Allons, donne ton pied, que je le baise...

Le pauvre sot, toujours debout sur son estrade, au bas de laquelle se trouvait Rolf, lui tendit son pied droit ; mais le vieux bandit, saisissant, à la hauteur de la cheville, la jambe que le roi lui tendait, la tira si violemment à lui, que, perdant l'équilibre, Karl-le-Sot tomba tout de son long et à la renverse sur l'estrade[27], tandis que Rolf, riant de son gros rire, s'écriait :

– Voilà comment le duk de Normandie et de Bretagne témoigne son respect au roi des Franks !

---

[27] Voir note précédente.

La joviale brutalité du pirate fut accueillie par les éclats de rire et les huées des North-mans. Les seigneurs francs et les prélats, loin de songer à venger l'outrage de leur roi, de qui Rolf venait d'épouser la fille, restèrent muets, immobiles, et souriant de la honte de Karl[28]. Gaëlo vit ce descendant de Karl, le grand empereur, chercher à se relever, pleurant d'humiliation et de douleur, car, dans sa chute, il s'était blessé à la tête... son sang coulait...

*

* *

Eidiol, son fils, sa fille et Rustique-le-Gai, revenus de Rouen depuis deux jours, étaient réunis le soir dans leur pauvre maison de Paris. Plus que jamais ils s'apercevaient du vide que laissait au foyer domestique la mort de Marthe, la bonne ménagère. La rue est silencieuse, la nuit noire ; on frappe à la porte, Rustique-le-Gai va ouvrir, et voit entrer, portant des manteaux par-dessus leurs armures, Gaëlo et la belle Shigne. Le vieux nautonnier ne s'était pas rencontré avec les deux jeunes gens depuis la nuit où, ayant signifié au Comte de Paris les volontés de Rolf, ils étaient tous deux revenus attendre, dans la maison d'Eidiol, le retour du Comte Roth-bert, parti en hâte pour Compiègne, afin d'instruire Karl-le-Sot des ordres du pirate.

– Bon père, – dit Gaëlo à Eidiol, – nous venons, ma femme et moi, te faire nos adieux et t'apprendre une nouvelle qui réjouira ton cœur.

– Que veux-tu dire ?

– Je t'ai entendu déplorer la disparition de ta fille, la première née de tes enfants ; elle n'est pas morte... je l'ai vue...

---

28 Voir note précédente.

Rolf et Karl-le-sot.

– Ma fille ! – s'écria le vieillard avec stupeur en joignant les mains. – Quoi ! Jeanike vivrait ! tu l'as vue ?

– Notre sœur ! – dirent à la fois Anne et Guyrion. – Oh ! dis, où est-elle ? où est-elle ?

– Auprès de Ghisèle, femme de Rolf, duk de North-mandie.

– Jeanike ! il serait vrai ? – reprit Eidiol avec un bonheur et une surprise croissant. – Mais comment se trouve-t-elle auprès de Ghisèle ?

– Ta fille, selon ses vagues souvenirs, a été enlevée toute petite par ces mendiants qui volent les enfants pour en trafiquer. On l'avait vendue toute enfant à l'intendant du domaine royal ; c'est ainsi qu'elle a vécu et grandi serve, à Kersy-sur-Oise. Mariée plus tard à un serf de cette résidence, Jeanike fut, comme lui, attachée à la domesticité du palais, et eut deux enfants : un fils, à cette heure serf forestier des bois de Compiègne, et une fille qu'elle allaitait tandis que la reine allaitait Ghisèle ; cette reine mourut de frayeur lors d'une descente des North-mans à Kersy. On chercha une nourrice pour sa fille ; Jeanike avait, je te l'ai dit, une enfant du même âge que Ghisèle, et entre elles deux Jeanike partagea son lait. Affranchie depuis, elle n'a plus quitté la pauvre créature qui est aujourd'hui femme de Rolf.

– Quel étrange hasard ! – reprit Eidiol avec une émotion profonde. – Mais pourquoi Jeanike ne t'a-t-elle pas accompagné ? Ne lui as-tu pas dit que toi et moi nous étions parents, et que je demeurais à Paris ?

– Ghisèle est mourante... L'horreur que lui inspire Rolf l'a mise aux portes du tombeau ; elle a supplié ta fille de ne pas la quitter... Jeanike ne pouvait refuser.

– Ah ! mon père ! – dit Anne-la-Douce en pleurant, – cette sœur que nous retrouvons s'est aussi apitoyée sur le sort de cette malheureuse fille de roi !

– La femme assez lâche pour partager la couche d'un homme qu'elle hait, mérite son sort ! – reprit avec une fierté farouche la belle Shigne, jusqu'alors silencieuse. – Pas de pitié pour les cœurs méprisables !

– Hélas ! – dit timidement Anne-la-Douce sans oser lever les yeux sur la guerrière, – que pouvait-elle faire, cette infortunée Ghisèle ?

– Tuer Rolf ! – répondit l'héroïne. – Et si elle ne se sentait pas la main assez ferme pour frapper un tel coup, elle devait se tuer... ou dire à sa nourrice : Tue-moi !

– Gaëlo, – reprit le vieillard, – ta femme parle comme nos mères des temps passés, ces vaillantes Gauloises qui, pour elles et pour leurs enfants, préféraient la mort aux hontes de l'esclavage... Mais, ma fille, comment l'as-tu reconnue ?

– Rolf, le jour de son mariage, après avoir prêté foi et hommage au roi des Français...

– ... L'a fait tomber à la renverse en le tirant par le pied, – dit Eidiol en interrompant Gaëlo – Le bruit de cet outrage s'est répandu le soir même dans la cité de Rouen.

– Et l'on a beaucoup ri, – reprit Rustique-le-Gai, – oh ! l'on a beaucoup ri de cet hommage *au pied levé*...

– Donc, – reprit Gaëlo en souriant de la joyeuseté du jeune marinier, – après la cérémonie de son mariage et de l'investiture de ses duchés de North-mandie et de Bretagne, Rolf

alla souper, s'enivra, et lorsqu'il fut ivre, il s'écria : « Maintenant, je vais chez ma femme ! » Si peu pitoyable que je sois pour les races royales, le sort de Ghisèle me toucha ; je fis, non sans peine, entendre à Rolf qu'il fallait prévenir sa femme de sa venue, et, me chargeant de ce soin, je me fis conduire à l'appartement de Ghisèle ; sa nourrice me reçut, je l'engageai, pour cette nuit du moins, à cacher la jeune épousée, afin de la soustraire aux brutalités de l'ivresse de Rolf. En parlant à Jeanike, je remarquai par hasard sur ses bras, qu'elle avait demi-nus selon la coutume, ces deux mots : *Brenn-Karnak*.

– Maintenant, je comprends tout ! – reprit Eidiol ; – reconnaissant à ce signe que Jeanike appartenait à notre famille, et te souvenant de mes regrets sur ma fille disparue, tes soupçons se sont éveillés...

– Oui, bientôt je n'ai plus douté que Jeanike fût ta fille... Juge de sa joie à cette révélation ! Malheureusement retenue auprès de Ghisèle mourante, Jeanike n'a pu se rendre auprès de toi ; mais bientôt tu la verras avec sa fille *Yvonne* et son fils *Germain*, le serf forestier, s'il obtient la permission de quitter le domaine pour un jour. Et maintenant, Eidiol, adieu... je m'en vais heureux de te laisser au cœur un bon souvenir de moi, puisque je t'aurai révélé l'existence de ta fille...

– Et où vas-tu ?

– Je retourne dans le pays du nord avec Shigne.

– Et dans ces pays lointains, que vas-tu faire ?

– La guerre ! – répondit fièrement l'héroïne. – Les rois de la mer bataillent toujours entre eux ; nous retournons les rejoindre, Gaëlo et moi, nous ne sommes pas de ces lâches qui, oubliant leur vœu de ne jamais dormir sous un toit, désertent

les combats et l'océan pour vivre sur terre, comme Rolf et ses compagnons !

– Ce n'est pas tout, – ajouta Gaëlo, – Karl-le-Sot a aussi octroyé le duché de Bretagne à Rolf ; en vain je lui ai prédit que cette terre serait le tombeau de ses vaillants soldats, s'il tentait de l'envahir ; il ne m'a pas cru. Il voulait me donner le commandement de la flotte qu'il va envoyer sur les côtes de l'Armorique pour en prendre possession...

– Tu as dû refuser ?

– Oui... Mais quelle étrange destinée la conquête franque fait à la Gaule ! Un de nos ancêtres, Amaël, favori de Karl-Martel, avait, par coupable ambition de jeunesse, servi les Franks ; il sut du moins vaillamment réparer sa faute, lorsque Karl-Martel lui proposa d'envahir la Bretagne, berceau sacré de notre famille. Un siècle plus tard, mon grand-père, mon père, puis moi, par haine contre les Français, nous avons bataillé contre eux, et Rolf me propose d'être le chef de sa guerre impie contre l'Armorique ! Ah ! quoiqu'elle soit aujourd'hui opprimée par des prêtres et des seigneurs de race bretonne, cette terre est encore libre, si on la compare aux autres provinces de la Gaule, et cette liberté, j'aurais voulu la défendre contre les North-mans !

– Qui t'en empêche ?

– Vieillard ! – reprit la belle Shigne, – les hommes de Rolf sont de ma race... Combattrais-tu les hommes de ta race ?

– Non, – répondit Eidiol, – je ne peux qu'approuver ta résolution.

– Avant notre dernier adieu, – dit Gaëlo en remettant au vieux nautonnier un rouleau scellé, – garde ces parchemins, tu y

trouveras le récit des aventures qui ont amené mon mariage avec Shigne ; là aussi tu trouveras quelques détails sur les mœurs des pirates north-mans et sur le stratagème à l'aide duquel, ma compagne et moi, nous nous sommes emparés de l'abbaye de Saint-Denis. Si un jour, toi ou ton fils, afin d'accomplir le vœu de notre aïeul Joel, vous écrivez une chronique destinée à continuer notre légende, tu pourras dire un mot de ma vie, et joindre à ce récit LE FER DE FLÈCHE retiré par toi de ma blessure ; cet objet augmentera le nombre des reliques de notre famille.

– Gaëlo, tes vœux seront accomplis, – répondit le vieillard avec émotion. – Si obscure qu'ait été ma vie jusqu'ici, j'avais eu la pensée de retracer les événements qui se sont dernièrement passés depuis l'apparition des pirates north-mans sous les murs de Paris jusqu'au mariage de Rolf et de la fille de Karl-le-Sot ; ce récit, je le compléterai grâce aux notes que tu me donnes.

Après un dernier et touchant embrassement, Gaëlo et la belle Shigne quittèrent la maison d'Eidiol. Leurs deux holkers, montés, l'un par les vierges-aux-boucliers, l'autre par les champions de Gaëlo, les attendaient dans le port Saint-Landry. Bientôt les deux légers bâtiments descendirent la Seine pour aller prendre la route azurée des Cygnes à travers l'océan du Nord.

*
* *

Moi, Eidiol, j'ai écrit la chronique précédente peu de jours après le départ de Gaëlo, me servant de son récit, en ce qui touche ses aventures et les particularités de la vie des pirates north-mans et des vierges-aux-boucliers.

Le lendemain du départ de Gaëlo, je me suis rendu à Rouen, auprès de ma bien-aimée fille Jeanike. J'ai embrassé

avec bonheur ses deux enfants, Yvonne et Germain, le forestier. Après m'avoir témoigné sa joie et sa tendresse, Jeanike m'a raconté l'entretien de Ghisèle, de son père et de l'archevêque de Rouen, ensuite de l'arrivée du Comte de Paris à Compiègne. Ma fille avait entendu cette conversation, qui m'a permis de rapporter avec exactitude les faits qui se rapportent au mariage de Ghisèle, à cette heure quasi-mourante.

J'ai fini d'écrire cette légende aujourd'hui, le onzième jour des kalendes d'août, l'an 912, date heureuse, car ce matin j'ai fiancé Anne-la-Douce à Rustique-le-Gai.

Hélas ! ma pauvre femme Marthe manquait seule à cette joie de notre foyer domestique.

FIN DU FER DE LANCE OU LA SAGETTE BARBELÉE.

LE CRÂNE D'ENFANT

OU

LA FIN DU MONDE

–

YVON-LE-FORESTIER.

912-1042

... Mais le roi Lother alla à Limoges et resta pendant quelque temps dans l'Aquitaine. À son retour, il fut empoisonné par son épouse adultère. Il laissa un fils nommé Ludwig qui lui survécut à peine une année, et fut lui-même empoisonné par un breuvage que lui donna sa femme nommée Blanche.

(*Chronique* d'ADHÉMAR LE CABANENSIS, *Rec.* DOM. BOUQUET, t. X, p. 144-145.)

... L'année 987, le roi Ludwig-le-Fainéant (*qui nihil fecit*) mourut, et son royaume fut donné au duc Hugh, qui la même année fut roi des Franks.

(*Chronique* d'ODORAN, moine de Saint Pierre de Sens. *Hist. Franç.*, DUCHESNE, t. II, p. 638.)

... Après le temps marqué par les lois, afin de posséder le royaume et d'en avoir la souveraineté, le roi ayant été enseveli, Hugh épousa Blanche dans le temps et de la manière voulus par les saints canons.

(GERVASIUS DE TILBERY, *De otia imperalia*. *V. Leibnitz. Script. Brunswik.*)

... C'est une croyance universelle que le monde doit finir avec l'an 1000 de l'incarnation.

(RAOUL GLABER, liv. V, Ch. I.)

... J'ai entendu un prêtre annoncer au peuple dans une église de Paris qu'à l'expiration de la millième année viendrait l'ante-Christ, et peu de temps après le jugement universel.

(GALLANDIUS, liv. XIV, p. 141.)

... Comme la fin du monde est proche, moi Arnaud et ma femme Arsende, dans la crainte où nous sommes du jour redoutable du dernier jugement, nous cédons à Dieu et à saint Pierre quelques-uns de nos biens.

(*Cartulaires de l'abbaye de Lezat. Donation d'ARNAUD*, comte de Carcassonne, DOM VAISETTE, *Preuves de l'Hist. du Languedoc*, t. II, p. 86.)

CHAPITRE PREMIER

La forêt de Compiègne. – La Fontaine-aux-Biches. – Le rendez-vous. – La reine *Blanche* et *Hugh-le-Chappet* (Hugues Capet), comte de Paris et d'Anjou, duc de l'Île de France, abbé de Saint-Martin-de-Tours et de Saint-Germain-des-Prés. – Manière royale de se défaire d'un mari gênant. – *Yvon-le-Bestial* et *Marceline-aux-cheveux d'or*. – *Ludwig V le Fainéant* (Louis V le Fainéant), dernier rejeton de Charlemagne. – Le festin. – L'empoisonnement. – *Yvon-le-Forestier*. – Comment finissent et comment se fondent les royautés. – *Hugh-le-Chappet*, roi des Français et chef de la troisième race des souverains étrangers à la Gaule.

Notre aïeul Eidiol, le doyen des nautonniers parisiens, écrivait (il y a de cela soixante-quinze ans et plus), en parlant de l'avilissement continu des races royales, que la lignée de *Karl-le-Grand*, se dégradant jusqu'à *Karl-le-Sot*, continuerait sans doute de se dégrader encore à travers les âges en vertu du crime originel de toute royauté, issue de la conquête ; les prévisions de notre aïeul Eidiol ne le trompaient pas. Jugez-en, fils de Joel !

Après avoir forcé Karl-le-Sot de donner sa fille Ghisèle (bientôt morte de chagrin) à Rolf, avec la Bretagne et la Neustrie pour dot, Roth-bert, comte de Paris, ne se contentant plus d'outrager, de spolier la royauté, se révolta ouvertement en 922 contre Karl-le-Sot, se fit couronner et sacrer à Reims par l'Église catholique, fidèle à son pieux usage de tous les temps, de sacrer et consacrer usurpations iniques et violences sanglantes, pourvu qu'on la paye. Cependant bon nombre d'autres seigneurs français, jaloux de voir Roth-bert, leur égal, s'emparer du trône, lui livrent bataille ; il est tué. Sa mort ne profite pas à Karl-le-Sot ; en 929, il meurt détrôné dans le château de Péronne, prisonnier d'Herberth, comte de

Vermandois. La dernière femme de ce misérable SOT, quittant la France avec le fils qu'elle avait eu de lui, se retire avec son enfant auprès d'Adelestan, roi d'Angleterre, dont elle est sœur. Après la mort de Roth-bert, *Radulf* (ou Raoul), duk de Bourgogne, s'emparant du trône vacant, au préjudice du fils de Karl-le-Sot, fut sacré roi par le clergé dans la basilique de Saint-Médard, à Soissons. Durant son règne (de 924 à 936), de nouvelles expéditions de pirates north-mans partis des mers du nord viennent ravager la Gaule ; les Hongrois l'envahissent à leur tour, les guerres incessantes des seigneurs entre eux mettent le comble aux maux du pays. L'usurpateur Raoul meurt sans enfants ; un parti de seigneurs français fait alors revenir d'Angleterre le fils de Karl-le-Sot. Ce fils, nommé Ludwig, qui arrivait ainsi d'outre-mer, fut surnommé *Ludwig-d'Outre-mer*. Sous son règne, qui dura de 936 à 964, année où il mourut à Reims d'une chute de cheval, la Gaule fut constamment déchirée par les guerres civiles et étrangères, surtout excitées par les violentes ambitions des Comtes de Paris, descendants *d'Eudes* et de *Roth-bert-le-Fort*. Cette puissante famille franque devait être aussi fatale à la race de Karl-Martel que ses aïeux les Maires du palais avaient été funestes à la race de Clovis. Les Comtes de Paris, plusieurs fois maîtres du trône, étaient d'origine germanique comme tous les seigneurs franks, leurs parents, qui s'étaient partagé la Gaule, notre mère-patrie. Ainsi le fils de Roth-bert, *Hugh-l'Abbé*, après avoir fait épouser sa sœur *Herberge* à Ludwig-d'Outre-mer, laissa en mourant deux filles et trois fils : l'aîné *Hugh*, surnommé *le Chappet* (parce qu'il portait toujours une chappe d'abbé), fut duc de l'île de France, comte de Paris et d'Anjou ; ses deux frères *Otho* et *Henrich* furent ducs de Bourgogne ; ses deux filles épousèrent, l'une *Richard*, duk de Normandie, petit-fils du vieux Rolf, et l'autre *Frédérich*, duk de Lorraine. Ludwig-d'Outre-mer, mort d'une chute de cheval en 964, eut un fils, Lothèr, qui après un règne désastreux, mourut à Reims le 2 mars 986, empoisonné par sa femme, la reine Imma, et l'évêque de Laon, son amant, laissant un fils de vingt ans nommé *Ludwig-le-Fainéant*. Ce

dernier rejeton de Karl-le-Grand règne depuis un an sur la Gaule au moment où commence ce récit, qui se passe vers le mois de mai 987.

*
* *

La Fontaine-aux-Biches, source d'eau vive, coule sous les chênes séculaires de l'une des plus profondes solitudes de la forêt de Compiègne : cerfs et biches, daims et daines, chevreuils et chevrettes viennent s'abreuver à ce cours d'eau et laissent les nombreuses empreintes de leurs pas sur les bords du ruisseau ou sur le sol sablonneux des étroits sentiers pratiqués par ces bêtes fauves à travers les taillis dont la source est environnée. Une heure à peine après le lever du soleil, et sortant de l'un de ces sentiers, une femme simplement vêtue et encore haletante de la précipitation de sa marche, arriva près de la Fontaine-aux-Biches, regardant de côté et d'autre avec surprise, comme si elle s'attendait à être devancée par quelqu'un en cet endroit solitaire ; son espoir trompé, elle fit un mouvement d'impatience, s'assit essoufflée sur l'un des rochers qui bordait la source et releva le capuchon de sa cape. Cette femme, à peine âgée de vingt ans, avait les cheveux, les yeux et les sourcils noirs, le teint brun, les lèvres d'un rouge vif ; ses traits étaient beaux, la mobilité de ses narines gonflées, la vivacité de ses mouvements annonçaient un caractère violent. À peine se fut-elle reposée quelques instants qu'elle se releva et marcha çà et là d'un pas agité, s'arrêtant parfois pour écouter si personne ne venait ; enfin entendant le bruit d'un pas lointain, elle tressaillit et courut à la rencontre de celui qu'elle attendait ; il parut. C'était un homme simplement vêtu et dans la force de l'âge, grand, robuste, au regard perçant, à la physionomie sombre et rusée. La jeune femme s'élançant d'un bond dans les bras de ce personnage, lui dit d'une voix passionnée : – Hugh ! je voulais t'accabler de reproches, te battre ! te voilà, j'oublie tout. – Et

elle ajouta avec un emportement amoureux : – Tes lèvres, oh ! tes lèvres !

Hugh après plusieurs baisers donnés et rendus, se délivrant non sans peine de l'étreinte de cette endiablée, lui dit gravement : – Il ne s'agit pas d'amour à cette heure.

– À cette heure, aujourd'hui, hier, demain, partout et toujours, je t'aime, je t'aimerai !

– Blanche, téméraires sont ceux-là qui disent : *toujours*, lorsque quatorze ans à peine nous séparent du terme fatal assigné à la durée du monde !

– Quoi ! ce rendez-vous matinal dans cet endroit solitaire, où je suis venue sous prétexte d'aller prier à l'ermitage de Saint-Eusèbe, ce rendez-vous, tu me l'aurais donné pour me parler de la fin du monde ? Hugh, Hugh... la fin du monde pour moi... c'est la fin de ton amour !

– Ne raille pas des choses saintes ! ne fait-elle pas de plus en plus des progrès, cette croyance : que dans quatorze ans, le premier jour de l'an *mil*, ce sera fini de ce monde-ci et de ceux qui l'habitent ?

Blanche, frappée de la froideur des réponses de son amant, se recula brusquement, le sourcil froncé, la narine gonflée, le sein palpitant, lançant à Hugh un regard qui semblait vouloir lire au plus profond du cœur de cet homme impénétrable ; elle le fixa ainsi pendant quelques instants, puis s'écria d'une voix tremblante de colère en lui montrant le poing : – Tu aimes une autre femme ?

– Tes paroles sont insensées !

– Ciel et terre ! moi ainsi méprisée, moi... la reine ! Oui, tu aimes une autre femme, la tienne peut-être ? cette Adelaïde de Poitiers, ton épouse, dont tu m'as tant de fois juré de te débarrasser par le divorce ! – Puis la parole expirant sur ses lèvres, la femme du roi Ludwig-le-Fainéant éclata en sanglots, et les yeux étincelants de larmes et de fureur, elle montra de nouveau le poing au Comte de Paris en lui disant : – Hugh, je te tuerai et ta femme aussi !

– Veux-tu m'entendre sans colère ?

– Parle, – répondit la reine, – parle ; oh ! si rusé que tu sois, tu ne m'abuseras pas !

– Blanche, – dit lentement Hugh, en suivant avec une attention profonde l'effet de ses paroles sur la physionomie de la reine, qui, les yeux fixés sur le sol, semblait méditer quelque sinistre projet, – je ne suis pas seulement comte de Paris et duc de France comme mes ancêtres, je suis aussi comme eux abbé de Saint-Martin-de-Tours et de Saint-Germain-des-Prés, abbé non-seulement par la chappe... mais par la foi ; aussi je blâme ton incrédulité au sujet de la fin prochaine du monde. Les plus saints évêques la prédisent, engageant les fidèles à se hâter de faire leur salut pendant les quatorze ans qui les séparent du jour du jugement dernier !... Quatorze ans ! c'est si peu pour gagner l'éternité.

– Par l'enfer que j'ai dans le cœur ! cet homme me fait un sermon ! – s'écria la reine avec un éclat de rire sardonique, – où veux-tu en venir ? Est-ce un piège ? – Et tâchant de lire de nouveau dans les regards et sur la figure de son amant le fond de sa pensée, elle attacha longtemps, mais en vain, les yeux sur lui, et s'écria avec un accent de rage concentrée : – Rien ! rien ! toujours impénétrable !

– Loin de te rien dissimuler, – reprit Hugh, – mon seul vœu est de te voir lire au plus profond de mon cœur... ma plus secrète pensée.

Le Comte de Paris appuya tellement sur ces derniers mots que Blanche le regarda fixement et reprit : – Entends-tu par là que je doive deviner... ou supposer ce que tu ne me diras pas ?

– Mon seul vœu, je te le répète, – reprit le comte impassible, – est de te voir lire dans mon cœur... ma plus secrète pensée.

– Malédiction sur moi ! – s'écria la reine, – cet homme n'est que ruse, artifice et ténèbres ! et je l'aime ! et j'en suis affolée !... Oh ! il y a là quelque charme magique ! – Et mordant son mouchoir avec une rage sourde, elle dit à Hugh-le-Chappet : – Je ne t'interromprai plus, dussé-je étouffer de colère !

– Blanche, je te l'ai dit, l'approche des temps redoutables où le monde doit finir, me donne à penser pour mon salut ; j'envisage avec effroi notre commerce doublement adultère, car nous sommes tous deux mariés ; – puis arrêtant du geste une nouvelle explosion de fureur de la reine, le Comte de Paris ajouta d'une voix solennelle, en levant sa main vers le ciel : – J'en jure Dieu par le salut de mon âme ! si tu étais veuve j'obtiendrais du pape mon divorce, et je t'épouserais avec une sainte joie ; mais aussi j'en jure Dieu par le salut de mon âme ! je ne veux plus désormais braver les peines éternelles en continuant un commerce criminel avec une femme liée, comme je le suis moi-même, par le sacrement du mariage. Non, non, ces quelques années qui nous séparent de L'AN 1000, redoutable jour du jugement dernier, je les passerai dans la mortification, le jeûne, l'abstinence, le repentir, la prière, afin d'obtenir du Seigneur Dieu la rémission de mes péchés et de mon adultère avec toi. Blanche, n'essaye pas de changer ma résolution : selon les caprices de ton amour, tu as tour à tour

maudit ou vanté l'inflexible ténacité de mon caractère ; or ce que j'ai dit est dit : ce jour sera le dernier jour de notre commerce adultère.

La femme de Ludwig-le-Fainéant, à mesure que Hugh-le-Chappet parlait, avait observé sa figure avec une attention dévorante ; lorsqu'il se tut, loin d'éclater en récriminations désespérées, elle porta ses deux mains à son front et parut s'abîmer dans ses réflexions ; le Comte de Paris, toujours impénétrable, mais jetant sur Blanche un regard oblique et ne la perdant pas de vue, semblait attendre avec anxiété la première parole de la reine. Enfin celle-ci tressaillant, redressa la tête, frappée sans doute d'une pensée soudaine, regarda pendant quelques instants Hugh-le-Chappet en silence, puis contenant son émotion lui dit : – Crois-tu que le roi Lothèr, père de Ludwig, mon mari, soit mort empoisonné l'an passé au mois de mars ?

– Je crois qu'il est mort par le poison.

– Hugh ? crois-tu Imma, femme de Lothèr, coupable de l'empoisonnement de son mari ?

– On l'accuse de ce crime.

– Je te demandes si tu crois Imma coupable ?

– Blanche... Je crois ce que je vois.

– Et quand tu ne vois pas ?

– Je doute.

– Tu sais que dans ce meurtre, la reine Imma eut pour complice son amant Adalberon, évêque de Laon[29].

– Ce fut un grand scandale pour l'Église !

– Après l'empoisonnement de Lothèr, la reine et l'évêque, délivrés de cet ombrageux mari, se sont chéris davantage encore.

– Double et horrible sacrilège ! – s'écria le Comte de Paria avec indignation, – un évêque et une reine adultères ! homicides !

Blanche parut surprise de l'indignation de Hugh-le-Chappet, le regarda de nouveau très-attentivement, puis lui dit d'un air de doute : – Je crains que nous ne nous entendions pas ?

– Pourquoi cela ?

– Tout à l'heure ne m'as-tu pas dit : mon désir est de te voir lire au plus profond de mon cœur... ma plus secrète pensée ?

– Je t'ai dit cela.

– Cette secrète pensée... je croyais l'avoir lue dans ton cœur ; me serais-je trompée ?

– En quoi trompée ?

---

[29] La reine Imma était accusée d'un commerce adultère avec Adalberon, évêque de Laon, qui fut, dit-on, son complice dans le meurtre de Lothèr. (ADHÉMARI CABANENSIS, p. 256.)

Après un nouveau silence, la reine reprit : – Sais-tu que le roi Lothèr serait mort à propos pour toi, si tu étais ambitieux ? Et l'évêque Adalberon, complice de la reine, était ton ami !

– Il l'était avant son crime.

– Et après ?

– L'évêque m'a fait horreur.

– Cependant son crime t'a profité.

– En quoi, Blanche ? Le fils de Lothèr ne règne-t-il pas aujourd'hui ? D'ailleurs quand mes aïeux, les comtes de Paris, ont voulu la couronne, ils n'ont pas assassiné les rois, ils les ont détrônés, ainsi que Eudes a détrôné Karl-le-Gros, et Roth-bert... Karl-le-Sot.

– Ce qui n'a pas empêché Karl-le-Sot, neveu de Karl-le-Gros, de remonter plus tard sur le trône, de même que Ludwig-d'Outre-mer, fils de Karl-le-Sot, a aussi plus tard repris sa couronne, tandis que le roi Lothèr, empoisonné l'an passé, ne régnera plus ; d'où il suit... qu'il vaut mieux tuer les rois que les détrôner, lorsqu'on veut régner à leur place.

– Oui... si l'on n'a point souci des peines éternelles.

– Hugh, si d'aventure mon mari mourait ?... Cela peut arriver, n'est-ce pas ?

– La volonté du Seigneur est toute-puissante, – répondit Hugh-le-Chappet d'un air contrit, – tel est aujourd'hui plein de vie et de jeunesse, qui sera demain cadavre et poussière !

– Donc, si d'aventure le roi mon mari mourait... – reprit Blanche en ne quittant pas des yeux les yeux du comte de Paris,

– enfin, si un jour ou l'autre je devenais veuve... mon amour ne serait plus adultère, n'est-ce pas, Hugh ?

– Non, puisque tu serais libre.

– Et toi, serais-tu fidèle à tes paroles de tout à l'heure lorsque tu me disais : « Blanche, j'en jure Dieu par le salut de mon âme ! si tu devenais veuve je me séparerais de ma femme Adelaïde de Poitiers, et je t'épouserais avec une joie pure et sainte ? »

– Blanche, je te le répète, – reprit Hugh-le-Chappet, en évitant le regard de la reine obstinément fixé sur lui, – j'en jure Dieu par le salut de mon âme ! si tu devenais veuve, j'obtiendrais du pape de divorcer avec Adelaïde de Poitiers, et je t'épouserais.

Un nouveau silence suivit cette réponse du Comte de Paris ; Blanche reprit lentement : – Hugh, il est des morts étranges et subites, n'est-ce pas ?

– En effet, l'on a souvent vu des morts étranges et subites.

– Personne n'est à l'abri de ces hasards du destin ?

– La volonté du ciel dispose seule de nos destinées.

– Mon mari, Ludwig-le-Fainéant, est soumis, comme tout autre, en ce qui touche le terme de sa vie aux décrets de la Providence, n'est-ce pas, Hugh ?

– Assurément.

– Il peut donc, quoiqu'il ait à peine vingt ans, mourir subitement... dans un an, dans six mois, aujourd'hui... demain... que sais-je ?

– La fin de l’homme est la mort.

– Si ce malheur arrivait, – reprit la reine après un nouveau silence, – une chose m’inquiète, Hugh.

Mort de Lother.

De quelle manière se fondent les dynasties.

– Laquelle ?

– Les médisants, voyant Ludwig mourir si promptement, parleraient peut-être... de poison ?

– Une conscience pure méprise les calomnies.

– Oh ! moi, je les mépriserais ces calomnies ; mais toi, mon bien aimé Hugh, toi ? les mépriserais-tu ?

– Tout à l'heure tu m'as demandé si je croyais Imma coupable de l'empoisonnement de son mari, je t'ai répondu ceci : Je crois ce que je vois... quand je ne vois pas... je doute.

– Ainsi quoi qu'il arrive, jamais tu ne m'accuserais d'être une empoisonneuse ?

– Oh ! Blanche, que la malédiction du ciel me frappe ! si jamais j'étais assez infâme pour concevoir un pareil soupçon contre toi ! – s'écria Hugh-le-Chappet avec une tendresse passionnée, en enlaçant la reine entre ses bras. – Quoi ! le Seigneur, rappelant à lui ton mari, comblerait le rêve de ma vie ! me permettrait de sanctifier par le mariage cet ardent amour à qui je sacrifierais tout, sauf mon salut éternel ! et au lieu de remercier Dieu, j'irais te soupçonner d'un crime odieux, toi ? toi, âme de ma vie ! – Puis serrant plus étroitement encore contre sa large poitrine la reine, qui, la joue en feu, le sein bondissant, le regard troublé, semblait plongée dans l'extase, Hugh-le-Chappet ajouta d'une voix basse et palpitante : – Ô délices de mon cœur ! si tu étais un jour ma femme devant Dieu ! dans cet amour désormais pur et saint, nous fondrions nos âmes ; et puis, joies du ciel ! nous ne vieillirions pas ! la fin du monde approche, et ensemble nous quitterions cette vie encore pleins d'ardeur et d'amour ! – En disant ces derniers mots, le Comte de Paris approcha ses lèvres des lèvres de la reine ; elle murmura quelques mots d'une voix défaillante ; mais lui, se dégageant avec effort des bras de Blanche, qui tomba brisée à ses pieds, s'écria en s'éloignant : – Non ! il me faut un courage surhumain pour résister à la passion qui nous dévore ! Laisse-moi, adieu ! je retourne à Paris, d'où je suis venu en secret !

Hugh-le-Chappet disparut à travers les taillis, tandis que la reine, anéantie par la lutte et la violence de sa passion, le suivait du regard en disant : – Hugh, je t'ai compris, je serai veuve, et tu seras roi !

*
* *

Parmi les serfs domestiques du domaine royal de Compiègne se trouvait un jeune garçon de dix-huit ans, nommé YVON ; depuis la mort de son père, serf forestier, il demeurait avec son aïeule, lavandière du château, celle-ci ayant obtenu du baillif la faveur de garder ainsi près d'elle son petit-fils ; il fut d'abord employé aux étables ; mais, sortant pour la première fois du fond des bois, il parut si sauvage, si stupide, qu'il passa bientôt pour idiot, et on l'appela *Yvon-le-Bestial* ; dès lors il servit à tous de jouet et de risée ; le roi lui-même, *Ludwig-le-Fainéant*, s'amusait parfois de la sottise du jeune serf : on lui apprenait à contrefaire le chien en aboyant et en marchant à quatre pattes ; on le forçait de manger des lézards, des araignées, des grenouilles, Yvon obéissait en riant d'un air hébété. Ainsi livré aux mauvais traitements ou aux mépris de chacun, ce garçon, depuis la mort de son aïeule, n'inspirait de compassion qu'à une pauvre serve du château, nommée *Marceline-aux-cheveux-d'or*, parce qu'elle avait une abondante chevelure d'un blond doré ; cette jeune fille servait dame Adelinde, camériste favorite de la reine. Or, le matin de ce jour, où Blanche et Hugh-le-Chappet s'étaient rencontrés à la Fontaine aux-Biches, Marceline, portant sur sa tête une cruche d'eau, traversa une des cours du château pour regagner la chambre de sa maîtresse. Soudain elle entendit pousser des huées, puis elle vit presque aussitôt Yvon entrer dans la cour, poursuivi par des enfants et plusieurs serfs du domaine, criant à tue-tête : – Oh ! le bestial ! le bestial ! – et ils jetaient à l'idiot des pierres et des ordures. Marceline montrait un très-bon cœur en s'intéressant à ce malheureux, non que les traits d'Yvon

fussent difformes, mais leur expression d'idiotisme faisait peine à voir. Il tressait habituellement avec de la paille ses longs cheveux noirs en cinq ou six nattes, et elles pendaient de sa nuque et de ses tempes, comme autant de queues ; à peine vêtu d'un mauvais sarrau rapiécé de haillons de toutes couleurs, il portait pour chaussure des peaux de lapins ou d'écureuils attachées autour de ses pieds et de ses jambes avec des liens d'osier. Yvon, poursuivi de près et de différents côtés par les serfs du château, fit dans la cour plusieurs crochets pour échapper à ses tourmenteurs ; mais, reconnaissant Marceline, qui, debout sur le premier degré de la tourelle, où elle se disposait à monter, contemplait l'idiot avec grand'pitié, il courut vers la jeune fille, et, se jetant à ses pieds, afin de se mettre sous sa protection, il lui dit en joignant les mains : – Pardon ! pardon !

– Monte vite l'escalier ! – répondit Marceline à l'idiot en lui indiquant du geste les marches de la tourelle. Se relevant en hâte, Yvon suivit le conseil de la jeune serve ; celle-ci se plaça dans l'embrasure de la porte, déposa sa cruche à ses pieds, et s'adressant aux persécuteurs d'Yvon qui s'approchaient : – Ayez pitié de ce pauvre idiot ! il ne fait de mal à personne !

– Je l'ai vu sortir à pas de loup des taillis de la forêt, du côté de la Fontaine-aux-Biches ! – s'écria un serf forestier. – Ses cheveux et ses haillons sont trempés de rosée ; il aura été dans quelque épais fourré tendre des lacets pour prendre du gibier qu'il mange cru !

– Oh ! il est bien le digne fils de Luduecq, le forestier, qui vivait comme un sauvage dans sa tanière, ne sortant jamais du fond des bois, – dit un autre serf. – Il faut nous amuser de ce bestial !

– Oui, oui, plongeons-le jusqu'aux oreilles dans la vase de la mare voisine, ce sera son châtiment, puisqu'il va tendre des

lacets pour y prendre le gibier ! – dit le forestier. Puis, faisant un pas vers la jeune serve qui barrait toujours la porte, il s'écria : – Hors de là ! sinon nous te faisons prendre un bain de bourbe avec le bestial !

– Songes-y ! – s'écria Marceline, – ma maîtresse, dame Adelinde, camériste de la reine, me vengera de vos mauvais traitements !

– Au diable Adelinde ! – crièrent ces méchantes gens. – À la mare, le bestial !

– Oui, à la mare, le bestial ! et Marceline aussi !

Au plus fort de ce tumulte, une des croisées du château s'ouvrit, et un jeune homme de vingt ans au plus, se penchant sur l'appui de cette croisée, s'écria d'une voix irritée : – Je vais vous faire rougir l'échine à coups de lanière, maudits chiens hurleurs !

– Le roi ! – murmurèrent les tourmenteurs d'Yvon ; et en un instant ils s'enfuirent par la porte de la cour. – Sauvons-nous ! c'est le roi !

– Hé ! la fille ! – dit Ludwig-le-Fainéant à Marceline, qui, très-heureuse de voir l'idiot sauvé des mauvais traitements, reprenait sa cruche remplie d'eau. – Hé ! la fille ! quelle était la cause du tapage infernal de ces criards ?

– Seigneur roi, – répondit en tremblant Marceline-aux-cheveux d'or, – on voulait maltraiter le pauvre Yvon.

– Est-ce qu'il est là, ce bestial ?

– Seigneur roi, je ne sais où il s'est allé cacher, – reprit la serve, craignant de voir l'idiot, à peine échappé à ses

persécuteurs, servir de jouet aux caprices de Ludwig. Celui-ci s'étant retiré de la fenêtre, Marceline se hâta de remonter l'escalier de la tourelle. À peine eut-elle gravi une douzaine de marches, qu'elle vit Yvon accroupi sur l'un des degrés, ses coudes sur ses genoux, son menton dans ses mains ; à l'aspect de la jeune fille, il secoua la tête en disant d'une voix émue : – Bonne ! toi !... oh ! bonne !... – Et il attacha sur la jeune fille des yeux si reconnaissants qu'elle reprit en soupirant : – Qui croirait pourtant que ce malheureux, au regard parfois si doux, soit privé de raison ? – Déposant alors sa cruche à ses pieds, elle ajouta : – Yvon, pourquoi es-tu allé ce matin dans la forêt ? tes cheveux et tes haillons sont trempés de rosée. Est-il vrai que tu vas tendre des lacets pour prendre du gibier ? – L'idiot répondit par une espèce de rire hébété en balançant sa tête en avant et en arrière. – Yvon, – dit tristement Marceline, – tu ne comprends donc pas mes paroles ? – L'idiot resta muet ; puis, remarquant la cruche que la serve venait de déposer à ses pieds, il la prit et la posa sur sa tête, en faisant signe à Marceline-aux-cheveux-d'or de monter l'escalier devant lui. – La pauvre créature tâche de me témoigner de son mieux sa reconnaissance, – pensait la jeune fille, lorsqu'elle entendit les pas de quelqu'un qui descendait les degrés de la tourelle en criant :

– Hé ! bestial ! es-tu là ?

– C'est la voix de l'un des serviteurs du roi ! – dit Marceline ; – il vient chercher Yvon ; hélas ! on va encore le tourmenter !

En effet, l'un des gens de la chambre royale parut au tournant de l'escalier, et s'adressant à l'idiot : – Allons, monte vite et suis-moi ; le seigneur roi veut s'amuser de toi, double brute !

– Le roi ? Oh ! oh ! le roi ! – s'écria Yvon d'un air triomphant en frappant joyeusement dans ses mains ; de sorte

qu'ayant ainsi abandonné l'anse de la cruche qu'il portait sur sa tête, le vase, dans sa chute, se brisa aux pieds du serviteur royal, dont les jambes furent trempées d'eau jusqu'aux genoux.

– Maudit soit l'idiot ! – s'écria Marceline malgré son bon cœur. – Voilà ma cruche cassée ! ma maîtresse me battra !

Le serviteur royal, furieux d'être mouillé jusqu'aux genoux, accabla Yvon-le-Bestial de gourmades et d'injures, mais parfaitement insoucieux des injures et des gourmades, il suivit le serviteur en répétant d'un air triomphant : – Le roi ! oh ! oh ! le roi !

*

* *

Ludwig, ainsi que la reine sa femme, atteignait à peine sa vingt-et-unième année. Justement surnommé le *Fainéant*, il paraissait aussi nonchalant qu'inepte et ennuyé. Après avoir vitupéré par la fenêtre contre les serfs, dont les clameurs l'assourdissaient, il s'était de nouveau étendu sur son lit de repos. Plusieurs de ses familiers se tenaient debout autour de lui. Il leur dit en bâillant à se décrocher la mâchoire : – Quelle idée a eue la reine de se rendre au point du jour, seule avec une camériste, à l'ermitage de Saint-Eusèbe pour y prier ? Une fois éveillé, je n'ai pu me rendormir, alors je me suis levé. Hélas ! cette journée sera sans fin !

– Seigneur roi, si vous chassiez ? – dit l'un des familiers de Ludwig ; – la journée est belle !

– La chasse me fatigue.

– Seigneur roi, si vous alliez à la pêche ?

– La pêche m'ennuie.

– Seigneur roi, si vous appeliez vos joueurs de luth et de flûte ?

– La musique me rompt la tête.

– Seigneur roi, si votre chapelain vous faisait quelque lecture ?

– Je n'aime pas la lecture ; il me semble que je m'amuserais de l'idiot ; il ne vient donc point, ce bestial ?

– Seigneur roi, un des serviteurs de votre chambre est allé le quérir ; mais j'entends des pas... c'est lui, sans doute.

En effet, la porte s'ouvrit, et un serviteur, fléchissant le genou, introduisit Yvon ; celui-ci, dès son entrée dans la salle, se mit d'abord à marcher sur ses genoux et sur ses mains, en simulant les aboiements d'un chien ; puis, s'animant peu à peu, il sauta, cabriola en s'ébattant et hurlant avec des contorsions si grotesques, que le roi et ses familiers se prirent à rire aux éclats. Encouragé par ces approbations, Yvon, toujours cabriolant, imita tour à tour le cri du coq, le miaulement du chat, le grognement du porc, le braiment de l'âne, mêlant à ces cris des gestes bouffons, des bonds ridiculement désordonnés, qui redoublèrent l'hilarité du roi et de ses familiers. Cette joyeuseté atteignait à son comble, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et l'un des chambellans dit à voix haute en restant au seuil : – Seigneur roi, voici venir la reine ! – À ces mots, les familiers de Ludwig, dont quelques-uns pâmant de rire s'étaient jetés sur des sièges, se levèrent ou s'empressèrent de se rendre près de la porte, afin de saluer la reine à son entrée. Ludwig, étendu sur son lit de repos, continuait de rire, et criait à l'idiot : – Danse encore, bestial ; danse toujours ! tu vaux ton pesant d'or ! Je ne me suis jamais mieux diverti !

– Seigneur roi, voici la reine, – dit un des courtisans, voyant Blanche traverser la salle voisine et s'approcher de la porte. Le battant de cette porte, en se développant, atteignait presque l'angle d'une grande table couverte d'un splendide tapis d'Orient, dont les plis traînaient sur le plancher. Yvon-le-Bestial, continuant ses gambades, se rapprocha peu à peu de cette table, cachée aux yeux du roi par le dossier de son lit de repos, où il se tenait toujours étendu ; les courtisans, rangés aux abords de la porte, afin de saluer la reine, tournaient aussi le dos à cette table, sous laquelle Yvon se blottit prestement au moment où les seigneurs s'inclinèrent devant Blanche. Elle répondit à leurs saluts, et, les précédant de quelques pas, se dirigea vers Ludwig, toujours riant et criant : – Hé ! bestial ! où es-tu ? reviens donc de ce côté que je voie tes cabrioles... Es-tu soudain devenu muet, toi qui glousses, miaules et aboyes si bien ?

– Mon bien-aimé Ludwig est fort gai ce matin, – dit Blanche d'une voix caressante en s'approchant du lit de son mari. – D'où vient la joyeuseté de mon cher époux ?

– C'est cet idiot ; il ferait, je crois, rire un mort avec ses cabrioles. Hé ! bestial ! approche donc, misérable ! sinon je te fais rompre les os !

– Seigneur roi, – dit un des familiers après s'être retourné pour chercher Yvon du regard, – cette bête brute se sera sauvée au moment où l'on ouvrait la porte pour le passage de la reine.

– Qu'on le cherche ; il ne saurait être loin ! – s'écria Ludwig avec impatience et colère. – Qu'on me l'amène à l'instant !

Un des seigneurs s'empressa d'exécuter les ordres du roi, tandis que Blanche s'asseyant à ses côtés, lui disait avec un tendre sourire : – Je vais essayer, mon aimable seigneur, de

vous faire patiemment attendre le retour de cet idiot, qui a le bonheur de vous récréer si fort.

– Qu'on me l'amène ! – s'écria le roi. – Courez tous après lui ; plus nombreux vous serez à le chercher, plus sûrement vous le trouverez... Allez, courez !

Blanche resta seule avec son époux, dont le visage, un moment épanoui, redevint morne et ennuyé. La reine avait quitté ses simples vêtements du matin pour se parer avec recherche ; ses cheveux noirs, tressés de perles, étaient disposés avec art ; elle portait une robe orange de riche étoffe à longues manches flottantes, qui laissait demi-nus son sein et ses épaules ; un collier, des bracelets d'or, enrichis de pierreries, ornaient son cou et ses bras. Ludwig, toujours à demi étendu sur le lit de repos, qu'il partageait alors avec sa femme, assise à l'un des bouts de ce siège, n'avait pas un regard pour elle. La tête appuyée sur l'un des coussins, il murmurait entre ses dents : – Vous verrez que ces maladroits se montreront plus idiots que l'idiot, et qu'ils ne sauront le rattraper !

– En ce cas désastreux, – reprit Blanche avec un sourire insinuant, – il me faudra, mon gracieux seigneur, essayer de vous consoler. Pourquoi cet air soucieux ? Ne daignez-vous pas seulement jeter les yeux sur votre humble servante ?

Ludwig tourna la tête vers sa femme avec indolence et lui dit : – Comme vous voici parée !

– Cette parure plaît-elle à mon aimable maître ? – répondit la reine d'un ton caressant ; mais voyant soudain le roi tressaillir, devenir sombre et détourner brusquement la tête, elle ajouta : – Qu'avez-vous, Ludwig ?

– Je n'aime point la couleur de cette robe-là.

– La couleur orange vous déplaît, cher seigneur ? que n'ai-je pu le prévoir !

– Vous aviez une robe de pareille couleur le dernier jour du mois de mai de l'an passé.

– Il se pourrait ! Mes souvenirs, à ce sujet, ne sont pas aussi présents que les vôtres.

– S'ils me sont présents, – répondit le roi d'un air sinistre, – c'est que le 2 mars de l'an passé... j'ai vu mourir mon père, empoisonné par ma mère !

– Ah ! quel lugubre souvenir !

– Lugubre est la chose... lugubre est le souvenir !

– Combien je hais cette maudite robe orange, puisqu'elle a pu éveiller en vous ces tristes pensées !

Le roi resta muet ; il se retourna sur ses coussins et mit sa main sur ses yeux. La porte de la salle se rouvrit ; l'un des courtisans de Ludwig lui dit : – Seigneur, malgré toutes nos recherches nous n'avons pu retrouver Yvon-le-Bestial ; il se sera caché dans quelque coin ; mais il sera rudement châtié dès que l'on mettra la main sur lui. – Ludwig ne répondit rien. Blanche, d'un geste impérieux, fit signe au courtisan de se retirer. Les deux époux restèrent seuls : la reine, voyant son mari de plus en plus soucieux, lui dit, redoublant de câlineries doucereuses : – Cher seigneur, combien votre tristesse m'afflige !

– Vous êtes d'une tendresse extrême... ce matin.

– Ma tendresse pour vous augmente en raison du chagrin où je vous vois, mon aimable maître !

– Ah ! j'ai tout perdu en perdant mon père ! – murmura Ludwig d'une voix dolente ; et il ajouta d'un ton de fureur concentrée : – Scélérat d'évêque de Laon ! empoisonneur adultère ! Et ma mère ! ma mère... était sa complice ! Ah ! l'on dit vrai : de tels crimes annoncent la fin du monde !

– De grâce, mon seigneur, oubliez ce passé funèbre ! Que parlez-vous de la fin du monde ? c'est une fable !

– Une fable ?... Quoi ! les plus saints évêques n'affirment-ils pas que le monde doit finir dans quatorze ans... en l'an 1000 ?

– Ce qui me rend leur affirmation douteuse, Ludwig, c'est qu'en annonçant cette fin prochaine de toutes choses, les prêtres recommandent fort aux fidèles d'abandonner leurs biens aux églises.

– À quoi bon garder des richesses périssables, puisque toutes choses doivent périr bientôt ?

– Mais alors, cher seigneur, si tout doit périr, que ferait l'Église des biens qu'elle demande chaque jour à la foi des fidèles ?

– Après tout, vous avez raison, c'est sans doute une nouvelle fourberie de l'Église. Quoi d'étonnant, quand on voit des évêques adultères pousser les femmes à empoisonner leurs maris !

– Encore ces lugubres pensées, cher seigneur ! Oubliez donc, de grâce, ces indignes calomnies sur votre mère... Dieu juste ! une femme se rendre coupable du meurtre de son mari ! non, non, c'est impossible !

– Impossible ! N'ai-je donc pas assisté à l'agonie, à la mort de mon père ? Oh ! l'effet de ce poison qui l'a tué était étrange... terrible ! – ajouta le roi d'un air pensif et sombre. – Mon père a senti ses pieds se refroidir, se glacer, devenir inertes, incapables de le soutenir ; puis cet engourdissement mortel a envahi lentement ses membres et son corps, comme si on l'eût plongé peu à peu, disait-il, dans un bain glacé !

– Hélas ! il est des maladies si soudaines, si peu connues, mon aimable maître, qu'il faut se garder d'accuser légèrement... Moi, lorsqu'il s'agit de pareils crimes, je suis de ceux qui disent : Quand je vois, je crois ; quand je n'ai pas vu, je doute.

– Ah ! moi je n'ai que trop vu ! – s'écria Ludwig, et cachant de nouveau son visage entre ses mains, il ajouta d'une voix lamentable : – Je ne sais pourquoi ces pensées de mort me poursuivent aujourd'hui !

– Ludwig, ne pleurez pas ainsi, vous me déchirez le cœur. Cette tristesse est une injure à ce beau jour de mai ; voyez par la croisée ce brillant soleil, voyez la verdure printanière de la forêt ; écoutez le gai ramage des oiseaux. Quoi ! tout est animé, joyeux dans la nature, et, seul, vous êtes triste ! Allons, mon gracieux seigneur, – ajouta Blanche en prenant les deux mains du roi, – je veux vous tirer de cet abattement qui me navre autant que vous, aussi plus que jamais je m'applaudis de mon projet...

– Quel projet ?

– Je veux passer la journée entière près de vous ; nous prendrons ici notre repas du matin ; j'ai donné pour cela des ordres, cher indolent ; puis nous irons entendre la messe ; nous ferons ensuite une longue promenade en litière dans la forêt, et enfin... Mais non, non, la surprise que je vous ménage sera le prix de votre soumission à mes désirs.

– De quelle surprise parlez-vous ?

– Jamais vous n'aurez passé plus charmante soirée... Oui, vous que tout fatigue, que tout ennuie... vous serez ravi de ce que je vous ménage.

– Mais, encore une fois, de quoi s'agit-il ?

– Oh ! n'insistez pas... je serai impitoyable et ne vous dirai pas mon secret !

Ludwig-le-Fainéant, d'un caractère indolent et puéril, sentit sa curiosité redoubler ; mais il ne put obtenir de Blanche aucune explication. Bientôt les chambellans et les serviteurs entrèrent, portant des plats d'argent, des vases d'or et autres préparatifs pour le repas du matin, qui, par ordre de la reine, devait être servi dans cette salle. D'autres hommes de la chambre du roi prirent la grande table recouverte d'un tapis traînant, sous laquelle s'était blotti Yvon-le-Bestial, et la transportèrent devant le lit de repos où se tenaient Blanche et Ludwig. L'idiot, courbé sous la table, et caché par l'ampleur du tapis, dont les plis balayaient le plancher, marcha sur ses genoux et sur ses mains à mesure que la table s'avançait portée par les serviteurs, il s'arrêta lorsqu'elle fut placée devant Blanche et Ludwig. Échansons et écuyers s'apprêtaient à accomplir leur service habituel, lorsque la reine dit en souriant à son mari : – Mon gracieux maître consent-il à ce que je sois en ce jour sa seule servante ?

– Si cela vous plaît, qu'il en soit ainsi, – répondit Ludwig-le-Fainéant ; puis à demi-voix il ajouta : – Mais vous le savez, selon mon habitude, je ne mangerai rien, je ne boirai rien que vous n'en ayez goûté la première.

– Quel enfant vous êtes... à votre âge ! – répondit Blanche en souriant à son mari d'un air d'amical reproche, – toujours des soupçons ! mais je m'en offense peu, puisque, grâce à votre méfiance, nous buvons à la même coupe comme deux amoureux que nous sommes.

Les officiers du roi sortirent sur un signe de la reine ; elle resta seule avec Ludwig.

*
* *

Le jour baissait, les ténèbres commençaient d'envahir cette salle immense, dans laquelle soixante et quinze ans auparavant Francon, l'archevêque de Rouen, avait, au nom de Roth-bert, signifié à Karl-le-Sot qu'il eût à donner sa fille Ghisèle et la Neustrie à Rolf le pirate.

Ludwig-le-Fainéant dormait étendu sur son lit de repos, non loin de la table encore couverte de plats et de vases d'or et d'argent. Le sommeil du roi était pénible, agité ; une sueur froide coulait de son front de plus en plus livide, bientôt une torpeur accablante succéda aux premières agitations de Ludwig, il resta plongé dans un calme apparent, quoique ses traits devinssent de moment en moment d'une pâleur cadavéreuse. Debout derrière le lit de repos et accoudé au dossier de ce meuble, Yvon-le-Bestial contemplait le roi des Franks avec une expression de sombre et farouche triomphe ; Yvon avait quitté son masque hébété ; ses traits révélaient alors sans contrainte son intelligence jusque-là cachée sous l'apparence de l'idiotisme. Le plus profond silence régnait dans cette salle obscurcie par les approches de la nuit ; Yvon contemplait toujours le roi des Franks, ce dernier rejeton de Karl-le-Grand... Soudain Ludwig-le-Fainéant poussant un gémissement plaintif s'éveilla en sursaut ; Yvon se baissa et disparut caché derrière le dossier du lit de repos, tandis que Ludwig disait à demi-voix : –

Ce que j'éprouve est étrange ! j'ai ressenti au cœur une si violente douleur qu'elle m'a réveillé... maintenant cette douleur semble s'engourdir. – Regardant alors par la fenêtre, il reprit : – Quoi ! déjà la nuit ? j'ai donc dormi longtemps ? Où est la reine ? pourquoi m'a-t-on laissé seul ?... Je me sens appesanti, et puis malgré la tiédeur de cette journée de printemps, j'ai les pieds froids. Holà ! quelqu'un ! – ajouta Ludwig en se tournant vers la porte et appelant : – Hé ! Gondluf !... Wilfrid !... Sigefried ! – Au troisième nom que prononça le roi, sa voix, d'abord assez élevée, devenant presque inintelligible ne sortit plus qu'avec effort de son gosier desséché. Se dressant alors sur son séant il murmura : – Qu'ai-je donc ? ma voix est tellement affaiblie que je m'entends à peine parler moi-même, tant mon gosier se resserre ; et puis ce froid... ce froid qui glaçait mes pieds... gagne mes jambes. – À peine le roi des Franks achevait-il ces mots qu'il tressaillit de surprise et de frayeur, à l'aspect d'Yvon-le-Bestial, qui soudain se dressa debout derrière le dossier du lit de repos. – Que fais-tu là ? – lui dit Ludwig ; puis il ajouta d'une voix de plus en plus affaiblie : – Cours vite quérir quelqu'un... je me sens en danger ! – Mais s'interrompant : – À quoi bon cet ordre ! ce malheureux est idiot... Pourquoi me laisse-t-on ainsi seul ? je vais moi-même... – Et Ludwig se leva péniblement ; mais à peine eut-il posé ses pieds à terre que ses jambes se dérobèrent sous lui et il s'affaissa lourdement sur le plancher en murmurant : – À l'aide ! à l'aide ! Seigneur Dieu... ayez pitié de moi ! À l'aide ! à l'aide !

– Ludwig, il est trop tard ! – reprit Yvon d'une voix grave, – tu vas mourir... à vingt ans à peine, ô roi des Franks !

– Cet idiot, que dit-il ?... Moi, je vais mourir ?

– Tu vas mourir comme est mort l'an passé ton père Lothèr, empoisonné par sa femme, ainsi que tu viens de l'être par la tienne !

L'épouvante arracha un cri à Ludwig ; ses cheveux se hérissèrent sur son front baigné d'une sueur glacée, ses lèvres déjà violettes s'agitèrent convulsivement sans rendre aucun son, son regard attaché sur Yvon devint trouble, vitreux, une dernière lueur d'entendement y apparaissait encore, mais son corps restait inerte, inanimé comme un cadavre.

– Ludwig, – dit Yvon, – ce matin, le comte de Paris, Hugh-le-Chappet, s'est rencontré dans la forêt avec ta femme ; Hugh est un homme astucieux et féroce ; l'an passé il a fait empoisonner ton père par sa femme Imma et l'évêque de Laon... il t'a fait empoisonner, toi, aujourd'hui, par Blanche ta femme, et demain le comte de Paris sera roi ! – À ces paroles d'Yvon, que Ludwig comprit, quoique son entendement fût obscurci par les approches de la mort, un sourire de haine et de désespoir affreux contracta ses lèvres. – Tu te croyais à l'abri du danger, – poursuivit Yvon, – parce que tu obligeais ta femme à goûter à tout la première ; mais la reine te l'a dit, Ludwig... à ton âge tu n'es qu'un enfant ! Tout poison a son contrepoison ; et Blanche a pu, sans risquer sa vie, tremper ses lèvres dans un breuvage empoisonné par elle... – Ludwig expirant parut à peine entendre les dernières paroles d'Yvon, son corps se raidit, sa tête rebondit sur le parquet, ses yeux roulèrent une dernière fois dans leur orbite, une légère écume teinta ses lèvres noirâtres, il poussa un faible gémissement... et le dernier descendant de Karl-le-Grand, le dernier rejeton couronné de la race Karolingienne avait vécu !

– Ainsi donc finissent les races royales ! Ainsi elles expient tôt ou tard leur crime originel ! – pensait Yvon, en contemplant le cadavre du dernier des rois karolingiens étendu à ses pieds ; – mon aïeul Amaël a refusé d'être le geôlier de ce petit Chilpérik, malheureux enfant hébété, en qui s'est éteinte la race dégradée de Clovis ! et à mon tour je vois s'éteindre par le meurtre, dans Ludwig-le-Fainéant, la race de Karl-le-Grand, seconde lignée de ces rois, conquérants de la Gaule notre mère patrie ! Ô fils de Joel ! peut-être un jour, à travers les âges, votre descendance

assistera-t-elle aussi au châtiment de cette troisième race de rois franks, que Hugh-le-Chappet vient d'introniser par le meurtre ! Peut-être le verrez-vous, ce jour prédit par Victoria-la-Grande, où la Gaule, se relevant libre, brisera le double joug des rois franks et des papes de Rome !

La nuit vint, les ténèbres envahirent cette grande salle ; un bruit de pas se fit entendre au dehors. Yvon, profitant de l'obscurité, se tapit derrière le lit de repos ; Sigefried, un des courtisans, entra disant : – Seigneur roi ! malgré les ordres formels de la reine qui nous a commandé de respecter votre sommeil et de ne pas entrer ici avant son retour, je viens vous annoncer l'arrivée du comte de Paris.

En parlant ainsi, Sigefried s'approchait, laissant derrière lui la porte ouverte, Yvon profita de cette circonstance et sortit de la salle en rampant, protégé par l'ombre. Sigefried ne recevant aucune réponse de Ludwig, se dit à demi-voix : – Le roi dort toujours. – Se rapprochant alors, en élevant la voix, il reprit : – Seigneur... – Mais distinguant à l'incertaine clarté des dernières lueurs crépusculaires, le corps de Ludwig étendu sur le plancher, Sigefried toucha la main glacée du roi, se redressa frappé de frayeur et courut vers la porte en criant : – À l'aide ! à l'aide ! – puis il traversa la salle voisine en continuant d'appeler au secours. Peu de moments après, plusieurs serviteurs parurent portant des torches et précédant Hugh-le-Chappet, revêtu de sa brillante armure et accompagné de plusieurs de ses officiers. – Que dis-tu ? – s'écriait le comte de Paris, avec un accent de surprise et d'alarme, en s'adressant à Sigefried, – le roi mort ? non, non, c'est impossible !

– Hélas ! seigneur, je l'ai trouvé tombé à bas de son lit de repos ; j'ai touché sa main, elle était glacée ! – En disant ces mots, Sigefried suivit Hugh-le-Chappet dans la salle où les flambeaux apportés par les serviteurs jetèrent bientôt une vive clarté. Le comte de Paris contempla un instant le cadavre du

dernier roi karolingien, et s'écria d'un ton apitoyé : – Hélas ! mort à vingt ans ! – Puis se tournant vers Sigefried, en portant sa main à ses yeux comme pour cacher ses larmes. – Ce trépas si soudain, comment l'expliquer ?

– Seigneur, le roi n'était nullement maladif ce matin ; il s'est mis à table avec la reine, puis elle l'a quitté nous ordonnant de ne pas troubler le sommeil de notre maître ; souvent il dormait ainsi après son repas, nous n'avons eu aucune inquiétude et... – Sigefried fut interrompu par des gémissements de plus en plus rapprochés. Blanche accourait suivie de plusieurs de ses femmes ; elle entra les cheveux épars, la figure bouleversée en s'écriant : – Est il vrai ? Ludwig mort ! ô fatale nouvelle ! – Et feignant la surprise à la vue de Hugh-le-Chappet, elle ajouta : – Quoi, seigneur ! vous ici ?

– Hélas ! je venais entretenir le roi de choses graves, j'ai quitté Paris ce matin. Ah ! je ne m'attendais pas au douloureux événement qui m'attendait ici ; mais cette mort imprévue, à quoi l'attribuer ?

– Hélas ! mon Dieu, le sais-je ? Ô malheur à moi ! malheur à moi ! j'ai perdu mon doux maître, mon époux bien-aimé ! Par pitié, seigneur Hugh, ne m'abandonnez pas ! Oh ! promettez-moi de joindre vos efforts aux miens pour découvrir l'auteur de cette mort, si mon Ludwig a péri par un crime !

– Ô digne épouse ! vertueuse femme ! j'en jure Dieu et ses saints ! je vous aiderai à découvrir le criminel ! – s'écria Hugh-le-Chappet ; puis il ajouta en voyant Blanche trembler et vaciller sur ses jambes comme une personne qui va s'évanouir : – Au secours ! la reine va défaillir. – Et il reçut dans ses bras le corps de Blanche qui murmurait à l'oreille du comte de Paris : – Je suis veuve... te voilà roi !

*
* *

Yvon sortant de la salle où gisait le cadavre de Ludwig-le-Fainéant, monta au logis d'Adelinde, camériste royale et maîtresse de Marceline-aux-cheveux-d'or, qu'il espérait rencontrer seule, Adelinde ayant suivi la reine lorsque celle-ci était accourue, feignant le désespoir en apprenant la mort de son époux ; Yvon trouva sur le seuil de la porte la jeune serve, très-surprise de l'agitation qui régnait dans cette partie du château. – Marceline, – lui dit Yvon, – j'ai à causer avec toi, entrons chez ta maîtresse, de longtemps elle ne quittera pas la reine, nous ne serons pas interrompus, viens. – La jeune fille ouvrit de grands yeux en entendant le Bestial s'exprimer pour la première fois d'une manière sensée, puis ses traits n'avaient plus leur expression d'hébétement accoutumé ; aussi dans son saisissement, la jeune fille ne put d'abord répondre à Yvon, qui reprit en souriant : – Marceline, mon langage t'étonne ? c'est que, vois-tu, je ne suis plus Yvon-le-Bestial, mais... Yvon qui t'aime !

– Yvon qui m'aime ! – s'écria la pauvre enfant presque avec effroi, – Jésus mon Dieu ! c'est de la sorcellerie !

– Alors, Marceline, tu serais la sorcière ; mais écoute-moi, lorsque tu m'auras entendu, tu me répondras si tu veux, oui ou non, nous marier. – En disant ces mots, le serf entra dans la chambre où Marceline le suivit machinalement. Elle croyait rêver, ne quittant pas le Bestial des yeux, trouvant sa figure de plus en plus avenante ; elle se souvenait alors que plusieurs fois, frappée de la douceur et de l'intelligence du regard d'Yvon, elle s'était demandé comment un pareil regard pouvait être celui d'un idiot.

– Marceline, – reprit-il, – pour faire cesser ta surprise, il me faut te dire quelques mots de ma famille.

– Oh ! parle, Yvon, parle ! je suis si heureuse de t'entendre t'exprimer comme une personne raisonnable !

– Eh bien donc, ma douce Marceline, mon arrière-grand-père, marinier de Paris, se nommait Eidiol, il avait un fils et deux filles. L'une d'elles, Jeanike, volée toute petite à ses parents, fut vendue comme serve à l'intendant de ce domaine ; plus tard elle devint nourrice de la fille de Karl-le-Sot, dont le descendant, Ludwig-le-Fainéant, est mort tout à l'heure.

– Il est donc vrai ? le roi est mort ; quoi ! si promptement ?

– Marceline, les rois franks ne sauraient jamais trop promptement mourir ; revenons à Jeanike, fille de mon bisaïeul : elle avait deux enfants : *Germain*, serf forestier de ce domaine, et *Yvonne*, charmante enfant de seize ans, que Guyrion-le-Plongeur, fils de mon bisaïeul, épousa ; elle vint habiter avec lui à Paris, où il exerçait, comme son père, l'état de nautonnier ; Guyrion eut d'Yvonne un fils nommé *Luduecq*...

– Luduecq ?... mais je connais ce nom ?

– Ainsi s'appelait mon père.

– Il était serf forestier des bois de Compiègne ?

– Oui, mais écoute encore ; Guyrion, mon aïeul, et Rustique-le-Gai, mari d'Anne-la-Douce, continuaient à Paris leur métier de nautonniers ; Anne, un jour, fut outragée par un des officiers du comte de la Cité ; Rustique assomma l'officier, les soldats revinrent en armes, les mariniers se soulevèrent à la voix de Rustique et de Guyrion, mais tous deux furent tués ainsi qu'Anne-la-Douce, dans la sanglante mêlée qui s'engagea ; mon aïeul avait été l'un des chefs de cette révolte, le peu qu'il possédait, sa maison et son bateau, héritage paternel, fut

confisqué, sa veuve réduite à la misère quitta Paris avec son enfant, vint demander un asile et du pain à Germain son frère, serf forestier ; il partagea sa hutte avec la pauvre Yvonne et son fils. Telle est l'iniquité de la loi des Franks, que ceux qui habitent un an et un jour une terre royale ou seigneuriale deviennent serfs de cette terre : ce fut le sort de la veuve de mon grand-père et de son fils Luduecq ; elle, fut employée aux travaux des champs ; lui, suivant la condition de son oncle, lui succéda comme forestier du canton de la Fontaine-aux-Biches ; plus tard Luduecq épousa une serve dont la mère était lavandière du château. Je suis né de ce mariage. Mon père, aussi tendre pour sa femme et pour moi que rude et ombrageux envers les autres, songeait toujours à la mort de mon aïeul Guyrion, massacré par les soldats du comte de Paris, jamais il ne sortait de la forêt que pour porter au château ses redevances de gibier ; d'un caractère sombre, indomptable, souvent battu de verges pour ses rebellions contre les agents du baillif de ce domaine, il se serait cruellement vengé de ces mauvais traitements sans la crainte de nous laisser à l'abandon moi et ma mère. Elle est morte il y a un an ; mon père lui a survécu quelques mois ; lorsque je l'ai eu perdu, je suis venu par ordre du baillif habiter avec ma grand'mère, serve lavandière du château de Compiègne.

– Bonne Marthe ! lors des premiers temps de ton arrivée ici, elle me répétait toujours : « Il ne faut pas s'étonner de ce que mon petit-fils ait l'air d'un sauvage, il n'a jamais quitté la forêt ; » mais, hélas ! la vérité est que dans les derniers temps de sa vie ta grand'mère me disait souvent en pleurant : « Le bon Dieu a voulu que le pauvre Yvon soit idiot ; » moi je pensais comme elle : aussi me faisais-tu grand'pitié. Combien je me trompais pourtant ! tu parles comme un clerc, et tout à l'heure en t'écoutant je me disais : Est-ce bien lui ? lui... Yvon-le-Bestial, qui dit ces choses ?

– Maintenant, es-tu contente de voir ton erreur dissipée ?

– Je ne sais, – répondit la jeune serve en rougissant, – je suis si surprise de ce que tu m'apprends !

– Marceline, veux-tu, oui ou non, nous marier ? Tu es orpheline, tu dépends de ta maîtresse, et moi du baillif, nous sommes serfs du même domaine, pourquoi nous refuserait-on la permission de nous unir ? – et il ajouta avec amertume : – L'agneau qui naît n'augmente-t-il pas le troupeau du maître ?

– Hélas ! il est vrai, nos enfants naissent et meurent serfs comme nous ! mais Adelinde, ma maîtresse, consentira-t-elle à ce que j'épouse un idiot ?

– Voici mon projet : Adelinde est favorite et confidente de la reine ; or c'est aujourd'hui, vois-tu, Marceline, un beau jour pour la reine, son cœur nage dans la joie.

– Quoi ! le jour où le roi son mari est mort ?

– Précisément ; donc la reine est joyeuse, et pour mille raisons sa confidente, ta maîtresse, doit être non moins joyeuse que la veuve de Ludwig-le-Fainéant, aussi demander une grâce en un pareil moment, c'est l'avoir pour assurée.

– Quelle grâce ?

– Si tu consens à m'épouser, Marceline, il faut obtenir d'Adelinde la permission de me prendre pour mari, et la promesse de me donner à garder, comme serf forestier, le canton de la Fontaine-aux-Biches : deux mots de ta maîtresse à la reine, deux mots de la reine au baillif du domaine, et notre désir sera satisfait.

– Yvon, y songes-tu ? tout le monde te croit un idiot, et l'on te confierait la garde d'un canton de la forêt !

– Qu'on me donne un arc, des flèches, et je ferai mes preuves de fin archer ; j'ai le coup d'œil aussi sûr, la main aussi prompte que mon pauvre père.

– Mais, comment expliquer ce changement soudain qui a fait de toi un homme raisonnable ? Et puis, si tu avais ton bon sens, te dira-t-on, pourquoi as-tu feint d'être idiot ?

– Lorsque nous serons mariés, je te dirai la cause de cette feinte ; quant à ma transformation de bestial en créature raisonnable... un miracle expliquera tout.

– Un miracle ?

– L'idée de ce miracle m'est venue ce matin en suivant ta maîtresse et la reine à l'ermitage de Saint-Eusèbe.

– Tu les as suivies ?

– Je ne dors guère ; ce matin, éveillé avant l'aube, j'étais près des fossés du château. À peine le soleil levé, je vois de loin ta maîtresse et la reine sortir, puis se diriger toutes deux seules vers la forêt. Cette promenade mystérieuse éveille ma curiosité ; je les suis de loin à travers les taillis ; elles arrivent à l'ermitage de Saint-Eusèbe, ta maîtresse y reste, mais la reine prend le chemin de la Fontaine-aux-Biches.

– Et qu'allait-elle faire là, de si bon matin, Yvon ?

– Encore une question à laquelle je répondrai lorsque nous serons mariés, Marceline, – reprit Yvon, après un moment de réflexion ; – mais pour revenir au miracle qui expliquera ma transformation d'idiot en créature raisonnable, il est fort simple : Saint Eusèbe, le patron de l'ermitage, aura accompli ce prodige, et l'adroit coquin, à qui l'ermitage rapporte de bons

profits, ne me démentira pas, car le bruit de ce nouveau miracle doublera ses aubaines.

Marceline-aux-Cheveux-d'or ne put s'empêcher de sourire à l'idée du jeune garçon, et reprit : – Est-ce bien Yvon-le-Bestial qui parle ainsi ?

– Non, chère et douce fille, je te l'ai dit : c'est Yvon-l'amoureux qui parle ainsi ; Yvon de qui tu avais compassion lorsqu'il était le jouet, la victime de tous ! Yvon qui en retour de ton bon cœur t'offre amour et dévouement ; c'est tout ce que peut promettre un pauvre serf, puisque son travail et sa vie appartiennent à ses maîtres. Accepte mon offre, Marceline, nous serons aussi heureux qu'on peut l'être en ces temps maudits. Nous cultiverons au profit du domaine la terre qui environne la cabane du forestier ; je tuerai pour le château le gibier qu'il faudra, et aussi vrai que le bon Dieu a créé les daims pour celui qui les chasse, nous ne manquerons jamais d'un morceau de venaison ; tu donneras tes soins au jardinet de la hutte, le ruisseau de la Fontaine-aux-Biches coule à cent pas de notre demeure ; nous vivrons seuls au fond des bois sans autre compagnie que celle des oiseaux et de nos enfants ; maintenant, est-ce oui, est-ce non ?

– Ah ! Yvon, – répondit la jeune fille, les yeux baignés de larmes d'attendrissement, – si une serve pouvait disposer d'elle-même, je te dirais oui... oui, oh ! cent fois oui !

– Ma bien-aimée, notre bonheur dépend de toi, si tu as le courage de faire à ta maîtresse la demande que je te dis. Jamais occasion n'aura été plus favorable.

– Cette demande, est-ce ce soir qu'il me faudra l'adresser à dame Adelinde ?

– Non, mais demain matin, lorsque je serai de retour *avec ma raison* ; je vais de ce pas aller la retrouver à l'ermitage de Saint-Eusèbe, et demain je te la rapporterai toute fraîche du saint lieu... cette raison miraculeuse !

– Et on l'appelait le Bestial ! – murmura de nouveau la jeune serve de plus en plus émerveillée des reparties d'Yvon, qui disparut bientôt, de crainte d'être surpris par la camériste de la reine.

*

* *

Yvon l'avait dit à Marceline, l'on ne pouvait choisir un moment plus opportun pour obtenir une faveur de la reine, tant elle était joyeuse de la mort de Ludwig-le-Fainéant et de l'espérance d'épouser Hugh-le-Chappet. Grâce à la protection d'Adelinde, qui consentit au mariage de la jeune serve, le baillif du domaine donna la même autorisation à Yvon, lorsque celui-ci, selon sa promesse faite à Marceline, revint *avec sa raison* de la chapelle de l'ermitage de Saint-Eusèbe. Le serf raconta comment étant le soir entré dans la chapelle, il avait vu à la lueur de la lampe du sanctuaire un monstrueux serpent noir enroulé aux pieds de la statue du saint ; comment, subitement éclairé par un rayon d'en haut, l'idiot avait écrasé à coups de pierre cet horrible dragon qui n'était autre qu'un démon, car l'on ne trouva aucune trace du monstre, et enfin comment saint Eusèbe avait miraculeusement rendu la raison au Bestial pour le récompenser de son bon secours ; Yvon fut de plus, en glorification du miracle opéré en sa faveur par saint Eusèbe, envoyé selon son désir comme serf forestier du canton de la Fontaine-aux-Biches, et le lendemain de son mariage avec Marceline-aux-Cheveux-d'or, il alla s'établir avec elle dans l'une des profondes solitudes de la forêt de Compiègne.

*
* *

Moi, Yvon, fils de Luduecq, petit-fils de Guyrion, arrière-petit-fils d'Eidiol, le doyen des nautonniers parisiens, j'ai terminé aujourd'hui, 30 avril, ce récit de la mort du dernier des rois de la race de Karl-le-Grand.

HUGH-LE-CHAPPET, comte de Paris et d'Anjou, Duc de l'Île-de-France, Abbé de Saint-Martin, de Tours et de Saint-Germain-des-Près, s'est fait (le 3 juillet de cette année-ci 987) proclamer roi par sa bande de guerriers, à l'exclusion de l'oncle de Ludwig, et sacrer roi de France par l'Église ; dans deux mois, selon le temps prescrit par les Conciles, il doit épouser Blanche, la veuve de Ludwig-le-Fainéant, Blanche, la reine empoisonneuse... dont le crime abominable assura l'usurpation de ce Hugh-le-Chappet. Ainsi se fondent les royautés... Puisse un jour la race de ce *Chappet* expier comme les autres lignées royales issues de la conquête, l'iniquité de son origine !

Voici l'explication de mon feint idiotisme : J'ai été élevé par mon père, de même qu'il l'avait été par le sien, dans la haine de ces rois étrangers à la Gaule. Mon aïeul Guyrion, mort massacré dans un soulèvement populaire, avait, fidèle à la volonté de Joel transmise d'âge en âge à sa descendance, enseigné à mon père à lire et à écrire, afin qu'il pût augmenter la chronique de notre famille ; il conservait pieusement, comme je le conserve, le *fer de flèche barbelé*, ainsi que le récit laissé par son grand-père Eidiol, le doyen des nautonniers parisiens. Nous ignorons ce qu'est devenue la branche de notre famille qui habitait la Bretagne, auprès des pierres sacrées de Karnak ; elle possède ces légendes et ces reliques laissées à travers les âges par un si grand nombre de nos générations... Qui sait, hélas ! si nous reverrons jamais ces frères de notre race ! Mon aïeul et mon père n'ont rien écrit sur leur vie obscure ; mais dans la profonde solitude où nous vivions, le soir, après ses journées de chasse ou

ses travaux de labour, mon père me racontait ce qu'il avait appris de mon aïeul Guyrion sur les aventures des fils de Joel ; ces traditions, Guyrion les tenait d'Eidiol, qui les tenait de son aïeul, établi en Bretagne avant la séparation des petits-fils de Vortigern. Ces récits se gravant profondément dans ma mémoire, m'inspiraient l'horreur des maux de la conquête et une aversion mortelle contre la race des Franks conquérants. J'avais à peine dix-huit ans, lorsque mon père mourut ; il me fit jurer une haine implacable aux rois franks et à l'Église de Rome, leur complice de tous les temps ; je lui promis aussi d'écrire le récit de ma vie, si j'assistais à quelque événement important ; il me remit le rouleau de parchemin écrit par Eidiol et le fer de flèche retiré de la blessure de Gaëlo, le pirate. Je serrai ces reliques dans la poche de mon sarrau : le soir je fermai les yeux de mon père ; au point du jour je creusai sa fosse près de sa hutte, je l'y ensevelis. Son arc, ses flèches, quelques vêtements, son grabat, son coffre, sa marmite appartenaient au domaine du roi, le serf ne peut rien posséder. Cependant je pensais à m'emparer de l'arc, des flèches, d'un sac de châtaignes qui nous restait, résolu de courir les bois en liberté, lorsqu'un hasard singulier changea mes projets. Je m'étais, tout attristé, couché sur l'herbe, au milieu d'un taillis voisin de notre hutte, soudain j'entends le pas de deux cavaliers ; ils se promenaient dans la forêt ; descendus de leurs chevaux, ils les tenaient par la bride, et marchaient lentement, ne se croyant entendus par personne, ils parlaient haut ; l'un disait à l'autre : – Soit !... le roi Lothèr a été empoisonné l'an passé par sa femme Imma et par l'évêque de Laon... mais il reste Ludwig, fils de Lothèr.

– Et si ce Ludwig mourait par une cause ou par une autre ? son oncle, le duc de Lorraine, à qui de droit revient le trône, oserait-il me disputer la couronne de France, à moi... à moi, Hugh, comte de Paris ?

– Non, seigneur !... Mais voilà six mois à peine que le roi Lothèr est mort, il faudrait un heureux et singulier hasard pour que son fils le suivît de si près dans la tombe.

– Les vues de la Providence sont impénétrables... Au printemps prochain, Ludwig vient habiter le château de Compiègne avec la reine, et...

Je n'entendis pas la fin de l'entretien, les cavaliers s'éloignant continuèrent leur chemin. Le peu de mots surpris par moi me firent réfléchir ; je me souvins des récits de mon père, j'avais lu dans la légende d'Eidiol, qu'Amaël, un de nos aïeux, avait refusé d'être le geôlier du dernier rejeton de Clovis, un enfant, retenu prisonnier dans un monastère. Le roi Ludwig, dont la vie semblait menacée par l'ambition du comte de Paris, devait prochainement se rendre au château ; peut-être serait-il, comme son père, victime d'un meurtre, et je pourrais, moi, fils de Joel, assister à la mort du dernier des rois de la race de Karl-le-Grand. Cet espoir changea mes projets ; au lieu de courir les bois je me rendis le lendemain chez ma grand'mère, une des serves lavandières de la maison royale. Je n'avais jamais quitté la forêt, j'y vivais dans une complète solitude avec mon père ; j'étais d'un caractère taciturne, sauvage. En arrivant au château je rencontrai par hasard une bande de soldats francs, ils venaient de s'exercer au maniement des armes ; par passe-temps ils se jouèrent de moi. Ma haine de leur race, mon étonnement de me trouver pour la première fois de ma vie au milieu de tant de monde, me rendirent muet ; ces soldats prirent mon silence farouche pour de l'hébétement, ils crièrent tout d'une voix : – C'est un bestial ! – Ils m'emmenèrent ainsi au milieu des cris, des huées, des coups ! D'abord peu m'importa de passer ou non pour idiot ; cependant je réfléchis que personne ne se méfiant d'un idiot, je pourrais peut-être, grâce à cette stupidité apparente, m'introduire plus tard dans l'intérieur du château sans éveiller les soupçons ; je ne me trompais pas : ma pauvre grand'mère me crut dénué de raison,

bientôt les commensaux du palais, les courtisans, plus tard le roi lui-même, s'amusèrent de l'imbécillité d'Yvon-le-Bestial ; et un jour, après avoir assisté invisible à l'entretien de Hugh-le-Chappet avec Blanche, auprès de la Fontaine-aux-Biches, j'ai vu expirer sous mes yeux le descendant dégénéré de Karl-le-Grand ; j'ai vu s'éteindre dans Ludwig-le-Fainéant la seconde race de ces rois étrangers conquérants de la Gaule ! Je l'avoue ici, profitant de la facilité que j'avais à m'introduire dans le château, j'ai commis un vol... j'ai dérobé un rouleau de peau préparée pour l'écriture ; n'ayant jamais, non plus que mon père, possédé un denier, il m'eut été impossible d'acheter une chose aussi coûteuse que le parchemin ; les plumes des aigles ou des corbeaux que je tirais au vol, le suc noir des baies de troëne, me servaient à écrire.

Ainsi j'ai retracé les événements qui se sont passés jusques à aujourd'hui, trentième jour du mois d'août de l'année 987.

CHAPITRE II.

> En l'année 1033, tous avaient également la bouche affamée, la pâleur sur le front ; quand on se fut nourri de bêtes et d'oiseaux, cette ressource une fois épuisée, la faim ne s'en fit pas sentir moins vivement ; il fallut pour l'apaiser se résoudre à dévorer des cadavres ou toute autre nourriture aussi horrible ; ou bien encore, pour échapper à la mort, on dévorait l'écorce des arbres ou l'herbe des ruisseaux ; ... les fureurs de la faim renouvelèrent les exemples d'atrocité où les hommes dévoraient la chair des hommes... le voyageur assailli sur les routes succombait sous le coup de ses agresseurs... ses membres étaient déchirés, grillés au feu et dévorés... d'autres étaient égorgés par leurs hôtes, qui faisaient d'eux leur nourriture ; quelques autres présentaient à des enfants un jouet pour les attirer à l'écart, et ils les immolaient à leur faim. Les cadavres furent déterrés en beaucoup d'endroits pour servir à ces tristes repas... Dans la forêt de Chatenay, un scélérat s'était construit une cabane où il égorgeait les voyageurs qu'il dévorait ensuite... on trouva, dans son repaire, quarante-huit têtes de voyageurs qu'il avait égorgés.
>
> *(Chronique de* RAOUL GLABER, l. IV, c. IV, p. 306-307.)

SOMMAIRE

La fin du monde. – La hutte du forestier. – La chasse au daim. – La taverne de *Grégoire-Ventre-creux*. – Le repas. – La famille d'Yvon. – Den-Braô, le maçon.

Il y a quarante-huit ans, j'ai écrit le récit de la mort de Ludwig-le-Fainéant. Les faits que je dois ajouter à cette légende sont horribles... horribles ! ils se sont passés au commencement de l'année 1033 ; ces faits vous ne les croiriez pas, fils de Joel, si l'homme qui écrit ceci n'avait, hélas ! vu ce qu'il va raconter. En ce moment encore, ma pensée recule devant ces souvenirs monstrueux !

Avant de commencer ce récit, je dirai deux mots des rois de la race de *Hugh-le-Chappet* qui se sont succédé depuis quarante-huit ans. L'année 987, après l'empoisonnement de Ludwig-le-Fainéant, Hugh se fit sacrer roi de France par l'Église ; il usurpait ainsi la couronne de KARL, *duk de Lorraine*, oncle de l'époux de Blanche, l'adultère empoisonneuse ; cette usurpation amena de sanglantes guerres civiles entre le duk de Lorraine et le roi Hugh-le-Chappet. Celui-ci mourut en 996, laissant pour successeur son fils ROTH-BERT (ou Robert, comme on dit maintenant), prince imbécile et pieux ; son long règne fut continuellement troublé par les luttes acharnées des seigneurs entre eux : Comtes, Duks, Abbés ou Évêques, retranchés dans leurs châteaux-forts, désolèrent ainsi le pays par leurs brigandages et leurs massacres. Le roi Robert, fils de Hugh, mourut en 1031, son fils *Henrich I*^{er} lui succéda. Son avènement au trône amena de nouvelles guerres civiles soulevées par son frère à l'excitation de sa mère. Un autre Robert, surnommé *Robert-le-Diable*, duk de Normandie (il descendait du vieux Rolf-le-Pirate), prit part à ces combats et se rendit maître de Gisors, de Chaumont et de Pontoise. Vint enfin l'année 1033, où se sont passés les terribles événements que je dois raconter, événements inouïs, incroyables... et pourtant, avant ces temps maudits, je croyais avoir assisté à un spectacle sans pareil, parmi les siècles passés et peut-être parmi les siècles futurs ; je veux parler des derniers mois de l'an 1000, époque fixée par la fourbe cupidité de l'Église catholique comme le terme assigné à la durée du monde ; grâce à cette jonglerie infâme, le clergé extorqua les biens d'un grand nombre de

seigneurs franks, nobles hommes encore plus religieusement hébétés que pillards et féroces. Pendant ces derniers mois de l'an 1000, l'on vit une immense saturnale, où se déchaînèrent les passions, les croyances, les actes les plus contraires, les plus insensés, les plus bouffons, les plus atroces !

– *Voici venir la* FIN DU MONDE ! – disaient les prêtres catholiques ; – saint Jean l'Évangéliste ne l'a-t-il pas prophétisé dans l'Apocalypse : *« Au bout de mille ans, Satan sortira de sa prison et séduira les peuples qui sont aux quatre angles de la terre ; le livre de la vie sera ouvert ; la mer rendra ses morts ; l'abîme infernal rendra ses morts ; chacun sera jugé par celui qui est assis sur un trône resplendissant, et il y aura un ciel nouveau et une terre nouvelle. »*

– Tremblez, peuples ! – dirent les prêtres ; – les MILLE ANS annoncés par saint Jean seront écoulés à la fin de cette année-ci ! Satan, l'antéchrist, va venir ! Tremblez ! le clairon du dernier jugement va retentir, les morts vont se lever de leur sépulcre, l'Éternel, au milieu des éclairs et des foudres, entouré d'archanges aux épées flamboyantes, va vous juger tous ! Tremblez ! grands de la terre ! pour conjurer le courroux implacable du Tout-Puissant, donnez vos biens à l'Église, il en est temps encore, il sera temps jusqu'au dernier jour, jusqu'à la dernière heure, jusqu'à la dernière minute de cette redoutable année-ci ! Donnez vos biens, vos trésors, aux prêtres du Seigneur, son image vivante ici-bas ; donnez tout à l'Église catholique, l'impérissable sanctuaire de la divinité !

Ces seigneurs, non moins abrutis que leurs serfs par l'ignorance et par la peur du diable, espérant conjurer la prochaine vengeance de l'Éternel, écoutant la voix des prêtres, donnèrent à leurs églises : terres, maisons, châteaux, serfs, troupeaux, splendide vaisselle, bel or monnayé, riches armures, somptueux vêtements, ils donnèrent tout jusqu'à leur chemise, après quoi, s'habillant d'un sac, couchant dans la cendre,

mendiant une poignée de fèves à la porte des châteaux qu'ils avaient abandonnés à l'Église, ils chantaient en chœur : – « Nous avons pillé, violé, torturé, massacré ; mais nous avons abandonné nos biens aux hommes de Dieu, sa vivante image sur la terre ; nous irons avec les justes ! nous irons avec les anges ! »

Les hommes de Dieu, de leur côté, trinquaient, ripaillaient, faisaient l'amour, se disant : – Rions des sots, nargue des crédules ! buvons leur vin, empochons leur or, dormons sous leurs courtines, retranchons-nous, armons-nous dans leurs châteaux-forts, et faisons travailler leurs serfs à notre profit ; oui, oui, elle est venue, la fin du monde, elle est venue, mais pour les stupides, tandis qu'un monde splendide et nouveau s'ouvre devant nous, prêtres du Seigneur !

– *Voici venir* LA FIN DU MONDE ! – disaient de moins fervents catholiques. – Quoi ! il nous reste à peine un an, un mois, une semaine, un jour à vivre ! nous sommes pleins de jeunesse, de désirs, d'ardeur ! Et nous passerions dans la terreur, le jeûne, la mortification, l'abstinence, le peu d'instants dont le terme est compté ? Non, non, vidons nos coffres-forts ! défonçons nos tonnes ! revêtons nos plus riches habits, et vivons en un mois, en un jour, en une heure, s'il le faut, la vie vingt fois, cent fois plus longue qui nous était réservée ! de l'or ! des fleurs ! du vin ! des femmes ! À nous toutes les joies, toutes les ivresses, toutes les débauches ! cette orgie de l'univers n'aura de terme que le chaos du monde croulant dans l'abîme de l'immensité !

– *Voici venir* LA FIN DU MONDE ! – disaient les amants à leurs maîtresses : – à quoi bon attendre, lutter, résister ? rions-nous des pères et des maris ! Il nous reste un jour, qu'il soit à l'amour !

– *Voici venir* LA FIN DU MONDE ! – disaient marchands, artisans, trafiquants ; – à quoi bon acheter, trafiquer, tisser la

toile, forger le fer, charronner le bois, ouvrer des étoffes ? – Et les uns donnaient aux prêtres leurs marchandises, d'autres les vendaient, quand ils trouvaient à les vendre. À quoi bon s'approvisionner quand le dernier de nos jours va sonner ?

– Enfin ! enfin ! *voici venir* LA FIN DU MONDE ! – disaient avec une joie farouche, avec une sinistre espérance, les millions de serfs des domaines du roi, de l'Église et des seigneurs. – Le voici donc enfin venu le terme de nos misères ! La voici donc venue, la fin de notre écrasante journée de labeur ! fatale journée qui se compte, non par les heures, mais par les ans ! fatale journée dont notre naissance est l'aube, et notre mort le soir !... Ils vont donc enfin se reposer dans la nuit éternelle, nos pauvres corps brisés par le travail, exténués par la faim, sillonnés de coups ou mutilés par nos seigneurs, comtes, duks, rois, évêques ou abbés ! Enfin ! nous allons donc pour toujours fermer les yeux à ce déchirant spectacle de nos femmes, de nos mères, de nos filles, de nos sœurs, soumises comme nous aux horreurs du servage, plus misérables encore que nous ! elles servent aux plaisirs infâmes de nos maîtres ! Oh ! bénie soit-elle la fin du monde ! c'est le terme de nos misères, malheureux serfs que nous sommes ! Quoi qu'il arrive de nos âmes, nous ne saurions y perdre, et du moins nous changerons d'enfer !

Et ces pauvres serfs n'ayant rien à dépenser, rien à prodiguer, voulurent du moins anticiper sur le repos éternel ; le plus grand nombre laissèrent là, pioche, houe, charrue dès l'automne. À quoi bon ensemencer une terre qui, dès avant la récolte, doit s'abîmer dans le chaos ? D'autres serfs, jaloux de jouir au moins une heure des biens du monde avant son anéantissement, pillèrent quelques riches abbayes, quelques châteaux, ou de force, se joignirent aux grandes saturnales de ceux-là qui, la coupe en main, leur maîtresse sur leurs genoux, défiaient le courroux de l'Éternel. Grâce à la fourberie de l'Église catholique, les derniers jours de l'année 999 offrirent

ainsi en Gaule un spectacle inouï, fabuleux à donner le vertige ! Bouffonneries et gémissements ! éclats de rire et lamentations ! chants d'ivresse et chants des morts ! Ici les cris, les danses frénétiques de la suprême orgie ; ailleurs les lamentations du cantique suprême ; puis planant sur cette vague épouvante, la formidable curiosité des peuples, attendant la destruction du monde... Il vint enfin ce jour prophétisé par saint Jean l'Évangéliste ! elle vint cette dernière heure, cette dernière minute de l'année 999 ! Tremblez, pécheurs ! tremblez, peuples de la terre ! le voici le moment terrible prédit par les saints livres ! Encore une seconde, encore un instant, minuit sonne... et l'an 1000 commence !

Alors, dans l'attente de ce moment fatal, les cœurs les plus endurcis, les âmes les plus certaines de leur salut, les intelligences les plus hébétées ou les plus rebelles, éprouvèrent quelque chose qui n'a jamais eu... qui jamais n'aura de nom dans aucune langue...

Minuit sonna !...

L'an 1000 commençait !

Ô stupeur ! les morts ne se lèvent pas de leurs sépulcres, les profondeurs de la terre ne s'entrouvrent pas, les océans ne sortent pas de leurs abîmes, les astres, lancés hors de leur orbite, ne se heurtent pas dans l'immensité ! Quoi ! pas seulement un petit éclair ? Quoi ! pas le moindre tonnerre ? Non, rien ! Et ce nuage de feu au sein duquel devait, sur son trône resplendissant, apparaître l'Éternel, au formidable retentissement du clairon des archanges annonçant le dernier jugement ? Non, pas l'ombre d'un Éternel, d'un trône ou d'un archange ! l'on ne voit rien ! aucun de ces prodiges effrayants, prophétisés par saint Jean l'Évangéliste, pour la minuit de l'an 1000 ne se réalise ! Jamais, au contraire, nuit ne fut plus calme, plus sereine ; jamais lune et étoiles ne brillèrent d'un plus vif

éclat dans l'azur du firmament ! Pas un souffle de vent n'agita la cime des arbres, et les hommes, dans le silence de leur stupeur, purent entendre le murmure des plus petits ruisseaux coulant sous l'herbe. L'aube paraît, le jour luit... jamais soleil plus radieux ne jeta sur la création ses torrents de lumière !

Alors, de même que l'attente du dernier des jours avait jeté dans les âmes ce quelque chose qui n'a, qui n'aura de nom dans aucune langue, l'on ne pourrait exprimer non plus ce qui suivit cette universelle déconvenue : ce fut une explosion inouïe de regrets, de remords, de surprise, de récriminations et de rage ! Les meilleurs catholiques s'étaient crus au seuil du séjour des justes, ils perdaient un paradis chèrement payé d'avance à l'Église ! d'autres ayant jeté leurs trésors au vent de ces derniers jours d'ivresse et de vertige, se voyaient nus, dépouillés, devant vivre peut-être de longues années encore ! Des millions de pauvres serfs espéraient s'endormir dans le repos de la nuit éternelle, et ils voyaient avec désespoir se lever de nouveau pour eux l'aube sinistre de ce long jour de misères et de douleur, jour détesté, dont leur naissance était le matin, et leur mort le soir ! la terre laissée inculte dans l'attente de la fin du monde, ne pourrait plus nourrir ses habitants, l'on prévoyait d'horribles famines. Une immense clameur s'éleva contre l'Église, auteur ou complice de cette fourberie grande comme le monde, fourberie dont les prêtres avaient seuls profité ; mais l'Église catholique, apostolique et romaine possède aussi la divinité de la ruse et de l'audace. Que répondit-elle aux clameurs qui s'élevaient contre elle ? Ce qu'elle répondit ? Le voici :

« – Oh ! les malheureux incrédules ! ils osent douter de la voix du Tout-Puissant, qui leur a parlé par la bouche du prophète ! Oh ! les malheureux aveugles ! ils ferment les yeux à la lumière divine ! Oh ! les malheureux sourds, ils ferment l'oreille à la parole divine ! Oui, les prophètes ont annoncé la fin des temps ! oui, les saintes Écritures ont prédit que le jour du dernier jugement viendrait mille ans après le Sauveur du

monde... oui, oui... Mais répondez, hommes de peu de foi ! répondez... Quand s'est-il surtout divinement manifesté le Sauveur du monde, hein ? n'est-ce pas après sa Passion ? lorsque par sa résurrection miraculeuse il est remonté de la terre aux cieux pour s'asseoir à la droit du Très-Haut ? Donc, si le Christ est né mille ans avant l'an 1000, évidemment il ne s'est manifesté comme Dieu qu'à sa mort, à savoir trente-deux ans après sa naissance ; est-ce clair ? Donc à la fin de 1032 viendra seulement la fin des temps, prédite par les prophètes... Aussi devez-vous, ô fidèles ! pendant ces trente-deux années qui vous séparent du terme fatal, continuer, en vue de votre salut éternel, d'abandonner à l'Église vos biens périssables ! »

L'hébétement des peuples est peut-être plus prodigieux encore que la diabolique astuce de l'Église de Rome : grand nombre de donataires crurent benoîtement à cette nouvelle jonglerie des prêtres ; mais aussi, bon nombre de seigneurs, si effrontément larronnés, coururent sus aux hommes de Dieu pour leur reprendre, par la force, les biens dont ils les avaient doués en retour de l'assurance d'un prochain et délicieux paradis. Oui, mais les hommes de Dieu, formidablement armés et retranchés dans les châteaux-forts qu'il devaient à la crédulité des dépossédés, se défendant avec fureur, d'incessantes guerres civiles entre les évêques ou abbés larrons, et les seigneurs dépouillés de leurs domaines, ensanglantèrent de nouveau la Gaule. À ces désastres se joignirent les massacres religieux ; l'Église avait jadis convié Clovis à l'extermination des hérétiques *Ariens*, l'Église prêcha de nouveau l'extermination contre les *Manichéens* d'Orléans et les juifs. À ce propos, je me souviens qu'un jour, allant porter du gibier au chapelain du château de Compiègne, j'ai vu et lu, en attendant ce saint homme dans son réfectoire, la copie d'un manuscrit écrit par un certain moine nommé RAOUL GLABER, manuscrit où se trouvaient ces passages, que j'ai pu transcrire, ayant trouvé près de moi ce qu'il fallait pour écrire :

« Peu de temps après la destruction du temple de Jérusalem (en l'année 1010) on sut, à n'en pouvoir douter, qu'il fallait imputer cette calamité à la méchanceté des juifs de tous les pays, et quand le secret fut divulgué dans l'univers, les chrétiens décidèrent d'un commun accord qu'ils expulseraient de leur territoire et de leurs villes tous les juifs jusqu'au dernier ; ils devinrent donc l'objet de l'exécration universelle : les uns furent chassés des villes, d'autres massacrés par le fer, précipités dans les flots, ou livrés à des supplices divers ; d'autres se dévouèrent eux-mêmes à une mort volontaire ; de sorte qu'après la *juste vengeance* exercée contre eux, on en comptait encore à peine *quelques-uns* dans le monde catholique romain[30]. »

Ainsi voilà les malheureux juifs des Gaules persécutés, massacrés à la voix des prêtres catholiques, parce que les Sarrasins de Judée ont détruit le temple de Jérusalem ! Quant aux Manichéens d'Orléans, un passage de cette même chronique s'exprimait ainsi à leur sujet :

« ... En 1017, le roi et tous les assistants voyant la folie de ces misérables (hérétiques d'Orléans), firent allumer, non loin de la ville, un grand bûcher, espérant qu'à cette vue la crainte triompherait de leur endurcissement ; mais comme ils persistèrent, on en jeta treize dans le feu... Tous ceux que l'on put convaincre ensuite de partager leur perversité, subirent la même peine, et *le culte vénérable de la foi catholique*, après ce nouveau triomphe sur la folle présomption de ses ennemis, *n'en brilla qu'avec plus d'éclat sur la terre*[31]. »

Et ce sont là les moindres crimes de l'Église catholique ! Aussi insatiable d'or que de sang, elle a continué de désoler la Gaule jusqu'à cette funeste année 1033, où devait arriver, disait-

---

[30] Chronique de RAOUL GLABER, citée en épigraphe.

[31] Chronique de RAOUL GLABER, citée en épigraphe.

on cette fois, la véritable fin du monde. Cette créance au jour prochain du jugement dernier, entretenue par les prêtres, sans être aussi universelle qu'en l'an 1000, n'en eut pas moins d'horribles résultats. En 999, l'attente de la fin du monde, arrêtant la culture des terres (sauf celles du clergé, qui, sachant le vrai des choses, força ses serfs de continuer à travailler), amena la famine affreuse de l'an 1000 ; famine suivie d'une incroyable mortalité. Les bras manquant à l'agriculture, chaque disette engendrait une mortalité nouvelle, la Gaule se dépeupla rapidement, la famine devint presque permanente pendant plus de trente années, les plus désastreuses furent celles de 1000, 1001, 1003, 1008, 1010, 1011, 1027, 1029, 1031, enfin la famine de 1033 dépassa toutes les autres en atrocités. Les serfs, les vilains, la plèbe des cités, furent presque seuls victimes du fléau ; le peu qu'ils produisaient suffisait à l'existence de leurs maîtres et seigneurs, comtes, ducs, évêques ou abbés ; mais le peuple souffrait ou expirait dans les tortures de la faim. Les cadavres des malheureux morts d'inanition se rencontraient à chaque pas ; ces corps putréfiés viciaient l'air, engendraient des pestes, et des maladies, jusqu'alors inconnues, décimèrent les populations échappées aux horreurs de la famine ; en trente ans, la Gaule perdit plus de la moitié de ses habitants, les enfants nouveau-nés mouraient, pressant en vain le sein tari de leurs mères...

Et maintenant, fils de Joel, lisez ce récit, écrit par moi, *Yvon-le-Forestier*, jadis Yvon-le-Bestial :

C'était à la fin du mois de décembre 1033 ; depuis cinq ans ma bien-aimée femme Marceline était morte ; j'habitais toujours la hutte du canton de la Fontaine-aux-Biches avec mon fils *Den-Braô,* sa femme *Gervaise* et ses trois enfants : l'aîné, *Nominoé*, était âgé de neuf ans ; *Julyan*, le second, de sept ans, *Jehanette*, la dernière, de deux ans. Mon fils, serf comme moi, avait été employé, dès son adolescence, à extraire des pierres d'une carrière voisine. Un goût naturel pour le métier de maçon

se développa en lui ; à ses moments de repos il taillait dans certaines pierres tendres de la carrière de petites maisons ou des châtelets, leur structure frappa le maître artisan maçon du domaine de Compiègne ; remarquant l'aptitude de mon fils, il lui apprit la coupe des pierres, le dessin des plans, la bâtisse, et l'employa souvent à diriger avec lui la construction de différents donjons fortifiés, que le roi Henri Ier faisait élever sur les limites de son domaine de Compiègne. Mon fils Den-Braô, doux, laborieux, résigné à la servitude, aimait passionnément son métier de maçon. Souvent je lui disais : – « Mon enfant, ces donjons redoutables dont tu traces les plans, et que tu bâtis avec tant de soin, servent ou serviront à opprimer notre race ; les os de nos frères pourriront dans les cachots souterrains étagés avec un art infernal !

» – Hélas ! il n'est que trop vrai, – me répondait-il, – mais d'autres que moi les bâtiraient, et j'oublie les peines du servage en me livrant à des travaux que j'aime avec passion ! » Gervaise, femme de mon fils, active ménagère, adorait ses trois enfants ; elle me témoignait une affection filiale. Notre demeure était située dans l'un des endroits les plus solitaires de la forêt. Jusqu'à cette année maudite, nous avions moins que d'autres souffert des famines qui dépeuplaient la Gaule ; je pouvais de temps à autre abattre un daim ou un cerf ; je faisais fumer sa chair, ces ressources nous mettaient à l'abri du besoin ; mais dès le commencement de l'année 1033, ces épidémies, dont les bestiaux des champs sont souvent frappés, atteignirent les bêtes fauves de la forêt ; elles maigrissaient, perdaient leurs forces, mouraient dans les taillis ou sur les routes, et leur chair, corrompue en un instant, se détachait de leurs os. À défaut de venaison, nous étions réduits, vers la fin de l'automne, à vivre de racines sauvages ou des baies desséchées de quelques arbustes ; nous mangions, aussi des couleuvres, que nous prenions engourdies dans les trous où elles se retirent aux approches de l'hiver. La faim nous pressant de plus, en plus, j'avais, pour l'assouvir, tué, non sans pleurer, un pauvre vieux-

limier, mon compagnon de chasse, nommé *Deber-Trud*, en mémoire du chien de guerre de notre aïeul Joel ; nous avions ensuite mangé la moelle du bois de sureau, puis des feuilles d'arbres bouillies dans l'eau ; mais elles jaunirent sur les branches aux premiers froids ; cette nourriture de feuilles mortes nous devint insupportable ; il fallut, aussi renoncer à l'aubier, ou seconde écorce des arbres tendres, tels, que le Tremble ou l'Aulne, concassée entre des pierres. Lors des dernières famines, quelques malheureux avaient, disait-on, soutenu leur existence en se nourrissant d'une sorte d'argile grasse[32]. Il se trouvait non loin de notre demeure un filon de cette terre ; j'en allai quérir vers les derniers jours de décembre ; c'était une glaise verdâtre, d'une pâte fine, molle et lourde, sans autre saveur qu'un goût fade ; nous nous crûmes sauvés. Mon fils, sa femme, leurs enfants et moi, nous dévorâmes d'abord cette argile ; le lendemain, notre estomac contracté refusa cette nourriture pesante comme du plomb. Trente-six heures se passèrent ; la faim recommença de nous mordre les entrailles. Il avait beaucoup neigé pendant ces trente-six heures : laissant ma famille affamée, je sortis de notre hutte, la mort dans l'âme ; j'allai visiter des lacets tendus par moi dans l'espoir de prendre quelques oiseaux de passage en ce temps de neige. Mon espoir fut trompé. À peu de distance de ces lacets se trouvait le ruisseau de la Fontaine-aux-Biches, alors gelé ; la neige couvrait ses bords, j'y reconnus, avec saisissement, les pas d'un daim : la largeur de son pied, empreint sur la neige, annonçait la hauteur de sa taille ; je jugeai de son poids par le brisement de la glace du ruisseau qu'il venait de traverser, glace d'une telle épaisseur, qu'elle aurait pu me supporter. Depuis plusieurs mois je rencontrais pour la première fois la trace d'un daim. Avait-il, par hasard, échappé à la mortalité commune ? venait-il d'une forêt lointaine ? je ne savais ; mais je suivis avec ardeur cette

---

[32] Quelques-uns de ces malheureux, poussés par la famine, mangèrent une sorte d'argile dont se servent les potiers. (RAOUL GLABER, liv. II, p. 17.)

trace récente. J'avais mon arc, mes flèches : atteindre la bête fauve, la tuer, enfumer cette venaison, c'était assurer la vie de ma famille expirante pour un mois peut-être. L'espoir ranima mes forces ; je poursuivis le daim ; l'empreinte régulière de ses pas prouvait qu'il suivait paisiblement une des grandes routes de la forêt ; de plus, ses traces étaient si nettement imprimées sur la neige, qu'il devait avoir traversé le ruisseau depuis une heure au plus, sinon le contour des empreintes laissées par l'animal sur la neige se fût arrondi, déformé, en fondant à la tiédeur de l'air ; en moins d'une heure je pouvais, en suivant sa piste, le rejoindre, le surprendre et l'abattre. Dans l'ardeur de cette chasse, j'oubliais ma faim. Je marchais depuis une heure environ, soudain, au milieu du profond silence de la forêt, le vent m'apporte un bruit confus, il me semble entendre un bramement éloigné, cela me surprend, car ordinairement les animaux des bois ne crient que la nuit ; craignant de m'être mépris, je colle mon oreille au sol... plus de doute, le daim bramait à mille pas de là environ ; heureusement une courbe de la route me dérobait à sa vue ; car ces fauves s'arrêtent souvent pour regarder derrière elles ou écouter au loin. Alors, au lieu de suivre le chemin au delà du coude qui me cachait, j'entrai dans un taillis, espérant devancer le daim, dont l'allure était lente, m'embusquer dans un fourré du bord de la route et le tirer à son passage. Le ciel était sombre ; le vent s'éleva, je vis avec effroi tourbillonner quelques flocons de neige ; si elle devait tomber abondamment avant que j'eusse tué le daim, elle recouvrirait l'empreinte de ses pas, et si de mon embuscade je n'avais trouvé l'occasion favorable de lui lancer une flèche, je ne pourrais plus le suivre à la piste. Mes craintes se réalisèrent ; le vent se changea en ouragan chargé d'une neige épaisse. Je sors du taillis au delà du détour du chemin, et à cent pas environ d'une clairière, où il se partageait en deux longues allées ; je regarde au loin, je ne vois plus le daim ; m'éventant sans doute, il s'était rembûché dans les fourrés qui bordaient les deux routes ; quelle direction avait-il prise ? impossible de m'en rendre compte, la trace de ses pieds disparaissait sous la neige, dont la couche

s'épaississait de plus en plus. En proie à une rage insensée, je me jette à terre, je m'y roule poussant des cris furieux ; ma faim, jusqu'alors oubliée dans l'ardeur de ma chasse, se réveillant implacable, déchirait mes entrailles ; je mordis l'un de mes bras, la douleur me fit lâcher prise ; puis, frappé de vertige, je me relève avec l'idée fixe de retrouver le daim, de le tuer, de m'étendre à côté de lui, d'y rester tant qu'il resterait sur ses os un lambeau de chair à dévorer : j'aurais en ce moment, et si je l'avais tenue, défendu ma proie à coups de couteau contre mon fils. Obsédé par l'idée fixe, délirante, de retrouver le daim, j'allai au hasard, sans savoir où je me dirigeais ; je marchai longtemps, la nuit s'approchait, un événement étrange vint en partie dissiper l'égarement de mon esprit. La neige, fouettée par l'ouragan, tombait toujours ; tout à coup mon odorat est frappé de l'exhalaison qui s'échappe des viandes grillées ; cette senteur, répondant aux appétits féroces qui troublaient ma raison, me rend du moins l'instinct de chercher à assouvir ma faim, je m'arrête, flairant çà et là comme un loup qui évente au loin le carnage ; je regarde autour de moi pour reconnaître aux dernières lueurs du crépuscule les lieux où je me trouve. J'étais à l'embranchement d'un chemin de la forêt, conduisant de la petite ville d'Ormesson à Compiègne, il passait devant une taverne où s'arrêtaient d'ordinaire les voyageurs, taverne tenue par un serf de l'abbaye de Saint-Maximin, surnommé *Grégoire-Ventre-creux*, parce que rien ne pouvait, disait-il, satisfaire à son insatiable appétit ; obligeant et joyeux homme d'ailleurs, ce serf, lorsqu'avant ces temps maudits j'allais au château de Compiègne porter ma redevance de gibier, m'offrait parfois amicalement un pot d'hydromel. En proie à l'âpreté de ma faim, exaspérée par la senteur de chair grillée qui s'échappait de la taverne, je m'approche avec précaution de la porte close ; Grégoire, pour donner issue à la fumée, avait entrouvert la fenêtre. Protégé par la nuit, je me glisse auprès de la croisée sans crainte d'être aperçu : à la lueur d'un grand feu brûlant dans l'âtre, je vois Grégoire-Ventre-creux, assis sur un escabeau, au coin de son foyer, il surveillait la cuisson de ce gros morceau

de viande dont l'odeur irritait si violemment ma voracité. À ma grande surprise, le tavernier, homme robuste, dans la force de l'âge n'était plus comme jadis nerveux et maigre, mais chargé d'embonpoint : ses joues rebondies, encadrées d'une épaisse barbe noire, brillaient des vives couleurs de la santé. Je remarquai, placés à la portée du tavernier, un coutelas, une pique et une hache rougie de sang ; à ses pieds, un dogue énorme rongeait un os garni de chair. Cela me courrouça ; moi et ma famille nous aurions vécu un jour des débris abandonnés à ce chien ; et puis comment le tavernier avait-il tant de viande à sa disposition ? Les bestiaux coûtaient un tel prix, que les seigneurs et les prélats payaient, disait-on, un bœuf cent sous d'or, un mouton cent sous d'argent ! Je ressentais de la haine contre Grégoire, cependant il avait été pour moi jusqu'alors presque un ami. Je ne pouvais détacher mes yeux de ce morceau de viande, pensant à la joie des miens s'ils me voyaient revenir avec un pareil souper. Je fus tenté de frapper à la porte du serf et de lui demander le partage de sa nourriture, ou au moins les débris que rongeait son chien ; mais jugeant du tavernier par moi-même, et le sachant bien armé, je me dis : – En ces temps-ci, pain et viande sont plus précieux qu'or et argent ! ma faim est tellement furieuse, que je ne sais si, après l'avoir assouvie, et songeant au lendemain, j'abandonnerais aux miens le morceau qui me resterait ! Implorer ou exiger de Grégoire-Ventre-creux le partage de son souper est une folie ; il me refuserait ou, armé comme il l'est, il me tuerait. – Ces réflexions se succédaient rapidement dans mon cerveau troublé. Je me cachais depuis quelques secondes à peine près de la fenêtre, lorsque l'énorme dogue, me flairant sans doute, se met à gronder avec colère, sans abandonner son os. Grégoire, à ce moment, retirait la viande de la broche ; il dit à son chien, dont les grondements devenaient courroucés : « – Qu'est-ce qu'il y a, Fillot ? Hardi, mon brave ! défendons notre souper, tu as tes crocs, j'ai mes armes ; mais, va, ne crains rien, personne n'oserait entrer ici... Paix-là donc ! paix-là, mon Fillot ! » – Le dogue, loin de s'apaiser, abandonna son os et se mit à aboyer avec furie en

s'approchant de la fenêtre. « – Oh ! oh ! – dit le tavernier déposant la viande dans un grand plat de bois placé sur la table, – Fillot quitte un os pour aboyer... il y a quelqu'un au dehors... » Je me recule aussitôt, et du milieu des ténèbres où je me cachais, je vois Grégoire armé de sa pique, ouvrir toute grande la fenêtre et y paraître à mi-corps criant d'une voix menaçante : « – Qui va là ? Si l'on cherche la mort on la trouvera ici... » – L'action devançant presque ma pensée, je saisis mon arc, j'ajuste ma flèche, et, invisible à Grégoire, grâce aux ombres de cette nuit profonde, je le vise en pleine poitrine ; ma flèche siffle, il pousse un cri suivi d'un long gémissement, tombe la tête et le buste en avant sur le rebord de la fenêtre, sa pique s'échappe de ses mains, je la saisis, au moment où le dogue furieux, s'élançant par-dessus les épaules de son maître, sautait au dehors pour se jeter sur moi, et je le cloue sur le sol d'un coup de pique au travers du corps. J'avais commis ce meurtre avec la férocité d'un loup affamé. La faim causait mon vertige, il cessa lorsqu'elle fut apaisée ; la raison me revint, je me trouvai seul dans la taverne en face du morceau de viande dont je venais de dévorer la moitié. Croyant sortir d'un songe ; je regarde autour de moi avec stupeur ; soudain, à la lueur du foyer, mes yeux s'arrêtent par hasard sur les ossements abandonnés par le dogue de Grégoire-Ventre-creux ; parmi ces débris sanglants, il me sembla reconnaître une main et un tronçon de bras à demi dévorés... saisi d'horreur, je m'approche des os encore entourés de quelques lambeaux saignants... J'avais sous les yeux des restes humains ! une épouvantable pensée me traverse l'esprit. Je me souviens du surprenant embonpoint du tavernier ; plus de doute, ce monstre, nourri de chair humaine, égorgeait les voyageurs qui s'arrêtaient chez lui. La viande grillée, dont je m'étais repu, provenait d'un meurtre récent... Mes cheveux se hérissent, je n'ose tourner les yeux du côté de la table, chargée encore du restant de ce mets de cannibale, je me demande comment ma bouche ne l'a pas rejeté ; puis cette première et instinctive horreur passée, je tâche de me rappeler la saveur de cette chair ; elle différait peu, par le goût, de la chair de bœuf,

dont j'avais quelquefois mangé. À cette remarque succéda la réflexion que voici :

« – Mon fils, sa femme, ses enfants, sont à cette heure exposés aux tortures de la faim ; la mienne a été assouvie par cette nourriture ; si abominable qu'elle soit, j'en emporterai le reste ; ainsi que je l'ai ignoré d'abord, ma famille ignorera ce qu'elle mange... du moins je l'aurai arrachée pour un jour aux horreurs de la faim ! »

Cette résolution prise, je me disposais à quitter la taverne, lorsque l'ouragan qui grondait au dehors, s'engouffrant avec fracas par la fenêtre, ébranle et ouvre la porte d'un réduit donnant sur cette salle basse, et aussitôt de ce réduit s'exhale une odeur cadavéreuse comme celle d'un charnier... Je cours au foyer, j'y saisis un tison enflammé ; éclairé par cette lueur, j'entre dans la pièce voisine : les murailles nues étaient çà et là tachées de jets de sang noirâtre, dans un coin je vis un amoncellement de bruyère et de fougère desséchées, dont on se sert en ce pays pour allumer le feu ; puis j'aperçus un pied et la moitié d'une jambe sortant de dessous ces broussailles entassées... je les écarte... elles cachaient un cadavre fraîchement mutilé ; il en restait la moitié du tronc, une cuisse et une jambe... L'odeur du charnier, de plus en plus pénétrante, devait s'échapper d'un réduit plus profond ; je découvre une sorte de trappe, je la soulève ; une bouffée d'odeur putréfiée s'en exhale si infecte, que je recule d'un pas ; mais poussant jusqu'au bout ce sinistre examen, j'approche de l'ouverture mon tison allumé, et je vois un caveau presque entièrement rempli d'ossements, de têtes, de membres humains, débris sanglants des voyageurs que Grégoire-Ventre-creux égorgeait pour les dévorer... Afin d'échapper à cet horrible spectacle, je jette, au milieu du caveau mortuaire, mon brandon enflammé ; il s'éteint, je reste un moment dans l'ombre immobile, saisie d'épouvante ; puis je rentre dans la salle basse, et après une nouvelle hésitation, surmontant mes scrupules en songeant à

ma famille affamée, j'emporte dans mon bissac le morceau de chair grillée. Au dehors de la taverne, l'ouragan redoublait de violence ; la lune, alors en son plein, quoique voilée par des tourbillons de neige, jetait assez de clarté pour me guider. Je repris en hâte le chemin de la Fontaine-aux-Biches, marchant d'un pas rapide et ferme ; l'infernale nourriture prise chez le tavernier m'avait rendu mes forces. Arrivé à deux lieues environ de ma demeure, je m'arrêtai frappé d'un regret soudain : le dogue tué par moi était énorme et fort gras, il pouvait, pendant deux ou trois jours au moins, assurer l'existence de ma famille. Je retournai à la taverne, quoiqu'il y eût une longue route à parcourir de nouveau. J'approchais de la demeure de Grégoire, lorsqu'au loin, à travers la neige qui tombait toujours, j'aperçois une grande lueur ; elle s'échappait à travers la porte et la fenêtre de la maison ; cependant, deux heures auparavant, lors de mon départ, le foyer était éteint. Quelqu'un venu depuis avait donc rallumé le feu ? Je me glisse près de la maison, dans l'espoir d'enlever le chien sans être vu ; mais un bruit de voix arrive jusqu'à moi, je m'arrête et j'entends ceci :

« – Compagnon, attendons encore un peu de temps, le chien sera grillé à point.

– J'ai faim ! j'ai faim !...

– Moi aussi... mais je suis plus patient que toi, qui aurais mangé cru cet excellent morceau... Ah ! la puante odeur que celle de ce charnier ! pourtant la porte et la fenêtre sont ouvertes.

– Qu'importe ?... J'ai faim...

– Ainsi maître Grégoire-Ventre-creux égorgeait les voyageurs pour les voler, sans doute... L'un d'eux, mieux avisé, l'aura tué cette nuit... Mais au diable le tavernier ! son chien est cuit, mangeons-le !

» – Mangeons !...

J'étais seul et vieux, comment disputer leur proie à ces deux hommes ? Je regagnai notre demeure, j'y arrivai vers la fin de la nuit. En entrant chez nous, voilà ce que j'ai vu, à la lueur d'une torche de bois résineux fixée au long de la muraille dans un anneau de fer : mon fils Den-Braô, étendu près du foyer, avait caché son visage sous sa blanche casaque de maçon ; expirant lui-même d'inanition, il voulait échapper au spectacle de l'agonie des siens. Sa femme Gervaise, si maigre que l'on pouvait compter les os de sa face sous sa peau terreuse, était agenouillée près d'une couche de paille, là se débattait convulsivement Julyan, le second de ses enfants, moins épuisé que les autres grâce à sa robuste nature ; Gervaise, presque défaillante, luttait contre son fils, il poussait des cris tantôt plaintifs, tantôt furieux, et tâchait de porter à ses dents l'un de ses bras dans la frénésie de sa faim. Nominoé, l'aîné, couché à plat ventre sur le même lit que son frère, m'eût semblé mort, sans de légers tressaillements qui, de temps à autre, agitaient ses membres beaucoup plus amaigris que ceux de Julyan, tandis que Jehanne, petite fille de trois ans, murmurait dans son berceau d'une voix expirante : – Mère... j'ai faim... j'ai faim !

Gervaise, au bruit de mes pas, tourna la tête vers moi. – Père, – me dit-elle avec désespoir, – si vous ne rapportez rien, je tue mes enfants pour abréger leur agonie... et je me tue ensuite !

Jetant mon arc, j'ôtai de dessus mes épaules mon bissac. À sa lourdeur, à son volume, Gervaise reconnut qu'il était plein ; elle me l'arracha des mains dans son impatience farouche, le fouilla, en retira le morceau de chair grillée, le saisit et l'élevant au-dessus de sa tête pour le montrer à toute la famille, s'écria d'une voix pantelante : – De la viande !... oh ! nous ne mourrons pas encore ! Den-Braô !... mes enfants ! de la viande ! de la viande ! – À ces mots, mon fils se redressa brusquement sur son

séant ; Nominoé, trop faible pour se relever, se retourna sur sa couche en tendant vers sa mère ses mains avides ; la petite Jehanne tendit aussi les siennes en dehors de son berceau, pendant que Julyan, cessant d'être contenu par sa mère et n'entendant rien, ne voyant rien, en proie au délire de la faim, portait son bras à ses dents ; ni moi, ni personne, hélas ! ne s'aperçut alors du mouvement de cet enfant. Tous les yeux étaient attachés sur Gervaise qui, courant à une table et prenant un couteau, dépeça la chair en criant : – De la viande... de la viande !...

– Oh ! donne... donne... – dit mon fils à sa femme, accourant vers elle les mains tendues, et il reçut un morceau qu'à l'instant il dévora.

– À toi, Jehanne ! – reprit ensuite Gervaise en jetant un autre morceau à sa petite fille, qui poussa un cri de joie, tandis que sa mère, cédant à la faim, mordait à la tranche qu'elle allait donner à Nominoé, son fils aîné. Celui-ci, saisissant sa proie, se mit comme les autres à la manger avec une voracité silencieuse. – À toi maintenant, Julyan ! – ajouta Gervaise ; l'enfant ne répondit rien... elle se baissa vers lui et dit : – Julyan, ne mords donc pas ainsi ton bras ! Tiens, voilà de la viande, cher petit ! – Mais son frère aîné, Nominoé, ayant déjà mangé son morceau, s'empara brusquement de celui que sa mère offrait à Julyan. Le voyant toujours immobile et muet, elle s'écria : – Mon enfant, ôte donc ton bras d'entre tes dents ! – À peine eut-elle prononcé ces mots qu'elle ajouta, en se tournant vers moi : – Venez donc, père !... son bras est glacé, raidi... si raidi que je ne puis le lui ôter d'entre les mâchoires !

J'accourus : le petit Julyan venait d'expirer dans les convulsions de la faim, moins affaibli, moins amaigri cependant que son frère et sa sœur. – Éloigne-toi ! – ai-je dit à la femme de mon fils ; – éloigne-toi ! Gervaise eût donné sa vie pour ses enfants ; elle comprit que Julyan venait d'expirer. Son chagrin

fut cruel ; mais lorsque je l'engageai à s'éloigner, elle m'obéit, ne pensant, comme mon fils, qu'à satisfaire à sa faim. Lorsqu'elle fut, non pas assouvie, mais momentanément apaisée, tous deux éclatèrent en sanglots. – Ne pleurez pas le sort de Julyan, – leur ai-je dit ; – il ne souffrira plus. Ah ! Gaulois dégénérés ! nous avons perdu ce fier dédain de la mort que nos pères puisaient dans leur foi druidique ! Ils savaient échapper eux et leurs enfants à la honte de l'esclavage ou à la douleur, en se délivrant d'une vie odieuse pour aller renaître en des mondes meilleurs ! ne plaignons pas ceux qui meurent... envions leur sort !

– Pauvre petit Julyan ! – disait Gervaise en gémissant ; – ah ! mon cher enfant ! quelques instants de plus, tu mangeais comme les autres, et tu étais sauvé... pour aujourd'hui du moins !

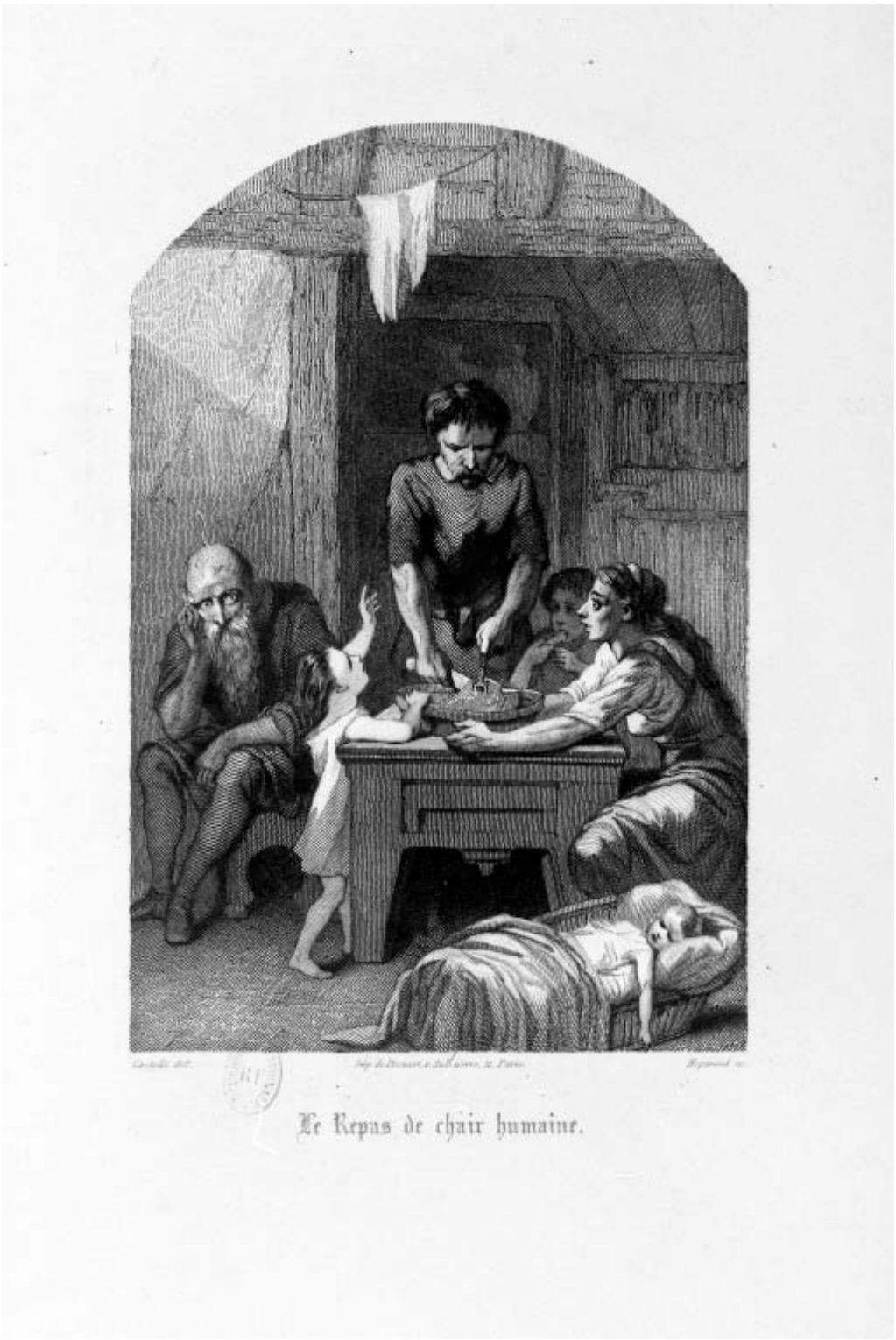
– Mon père, – me dit Den-Braô, – cette viande grillée, j'y songe maintenant... où vous l'êtes-vous procurée ?

– Pour la première fois depuis longtemps j'avais trouvé la trace d'un daim, – ai-je répondu, en baissant les yeux devant le regard de mon fils ; – j'ai longtemps, mais en vain, suivi cette bête fauve à la piste, je suis ainsi arrivé près de la taverne de Grégoire ; il soupait... il m'a donné ce que vous avez mangé.

– Un tel don ! en ces temps de famine, mon père ? en ces temps où les seigneurs et les prélats seuls ne souffrent pas de la faim ? Un tel don est à peine croyable.

– J'ai apitoyé le tavernier sur notre détresse, – ai-je brusquement répondu à mon fils, afin de mettre fin à cet entretien, qui me navrait. – Mais je suis brisé de fatigue ; j'ai besoin de me reposer. – J'allai dans la pièce voisine m'étendre sur ma couche, mon fils et sa femme restèrent agenouillés près du corps du petit Julyan ; les deux autres enfants s'endormirent, disant qu'ils avaient encore faim. Je me suis réveillé après un

long sommeil agité de rêves sinistres ; la fin du jour approchait ; je vis Gervaise toujours agenouillée près du corps de Julyan, son frère et sa sœur disaient : – Mère ! donne-nous donc encore à manger... nous avons autant faim que la nuit passée.



Le Repas de chair humaine.

– Plus tard, chers petits, – répondait la malheureuse femme pour les consoler du moins par l'espérance ; – plus tard... vous aurez à manger. – Mon fils, assis sur un escabeau, son visage caché dans ses mains, releva la tête et me dit : – Le jour finit, où allez-vous, mon père ?

– Creuser la fosse de mon petit-fils... je t'épargnerai ce travail et ce chagrin.

– Creusez aussi notre fosse, mon père ! – me répondit Den-Braô avec un sombre abattement ; – cette nuit nous allons mourir ! Notre faim, un moment satisfaite, devient plus terrible encore que la nuit dernière... Creusez une grande fosse pour nous tous, mon père !

– Ne désespérons pas, mes enfants ; la neige a cessé de tomber, peut-être retrouverai-je les traces de ce daim qu'hier j'ai poursuivi.

J'emportai une pelle, une pioche, afin de creuser la fosse de mon petit-fils non loin de l'endroit où j'avais enseveli mon père Luduecq. Il se trouvait près de là un amoncellement de branches de bois mort préparé quelque temps auparavant par des serfs bûcherons pour être réduites en charbon. La fosse ouverte, j'ai laissé là ma pioche et ma pelle ; la neige ne tombait plus. Il restait encore une heure de jour, j'espérais retrouver les traces du daim ; mais je parcourus en vain plusieurs chemins sans revoir l'empreinte de ses pas. La nuit vint très-noire, la lune se levait tard ; déjà je jugeais de la faim féroce que devaient éprouver les miens par celle que je ressentais moi-même. Je regagnai notre hutte, là m'attendait un spectacle plus déchirant encore que celui de la veille... Cris convulsifs des enfants affamés, gémissements de leur mère, sinistre abattement de mon fils, couché sur le sol, attendant la mort, et me reprochant d'avoir prolongé de quelques heures son agonie et celle de sa

famille ; tel était l'anéantissement de ces malheureux que, sans retourner la tête vers moi, ils me laissèrent emporter dans mes bras le corps de mon petit-fils.

*
* *

Au bout d'une heure, je suis rentré dans notre cabane ; il y régnait une obscurité profonde, le foyer était éteint. Personne n'avait eu le courage d'allumer un flambeau de résine. J'entendis des râlements sourds ou convulsifs ; soudain Gervaise s'écrie en courant vers moi à tâtons à travers les ténèbres : – Je sens l'odeur de la viande grillée... c'est comme l'autre nuit... Nous ne mourrons pas ! Den-Braô, ton père apporte encore de la viande... Vite de la lumière !

– Non, oh ! non ! pas de lumière ! – me suis-je écrié les cheveux hérissés d'épouvante. – Prenez ! – dis-je à Gervaise, qui m'arrachait mon bissac des épaules, – prenez... et mangez dans l'ombre !

Ces malheureux dévorèrent leur proie au milieu de l'obscurité, trop affamés pour me demander ce que je leur donnais à manger.

Moi, j'ai fui de la cabane, presque fou d'horreur...

J'errai longtemps sans savoir où j'allais ; une forte gelée succédait à la tombée de la neige qui couvrait le sol ; la lune brillait éclatante ; le froid me saisit, je reviens à moi, et me jette désespéré au pied d'un arbre pour y attendre la mort. Tout à coup j'entends, à cinquante pas, dans un taillis qui me faisait face, ce craquement de branches qui annonce le passage et la venue d'une bête fauve... Malheureusement, j'avais laissé mon arc et mes flèches dans notre cabane. – C'est le daim ! oh ! je tuerai, – murmurai-je ; – cette volonté domina l'épuisement de

mes forces et mon regret d'être privé d'armes au moment où une proie allait sans doute s'offrir à moi. Le froissement des branchages devenait de plus en plus distinct ; je me trouvais sous une futaie de chênes séculaires, au delà s'étendait l'épais taillis qu'en ce moment traversait la bête fauve. Je me dresse immobile le long de l'énorme tronc d'arbre au pied duquel je m'étais jeté. À l'abri de sa grosseur et de son ombre, le cou tendu, l'œil et l'oreille au guet, je prends mon long couteau de forestier entre mes dents et j'attends... Après quelques minutes d'une angoisse mortelle, car le daim pouvait m'éventer ou sortir du fourré hors de ma portée, je l'entends se rapprocher, puis s'arrêter un instant tout proche et derrière l'arbre auquel je m'adossais et qui me cachait aux yeux de l'animal ; je ne pouvais non plus l'apercevoir ; mais à six pieds de mon embuscade, à ma droite, je voyais, dessinée en noir sur la neige, rendue éblouissante par la clarté lunaire, je voyais l'ombre du daim et de la haute ramure qui couronnait sa tête... Suspendant ma respiration, je reste immobile tant que l'ombre reste immobile ; au bout d'un instant l'ombre s'avance de mon côté, d'un bond je m'élance et je saisis l'animal par ses bois ; il était de grande taille, il se débat vigoureusement, mais je me cramponne de la main gauche à sa ramure, et je lui plonge de la main droite mon couteau dans la gorge ; il roule sur moi, expire, je colle ma bouche à sa blessure et je pompe le sang qui en coulait à flots.

Ce sang vivifiant me réconforta ; car moi, je n'avais rien mangé le soir dans notre cabane...

Après quelques moments de repos, je liai les deux pieds de derrière du daim avec une branche flexible, et le traînant, non sans peine à cause de sa pesanteur ; j'arrivai avec ma proie à notre demeure de la Fontaine-aux-Biches. Ma famille se trouvait ainsi pour longtemps à l'abri de la faim, ce daim devait nous fournir près de trois cents livres de chair qui, soigneusement dépecée et fumée à la façon des forestiers, pouvait se conserver plusieurs mois.

Maintenant il me reste à faire un horrible aveu que mon fils, sa femme et ses enfants n'apprendront qu'après ma mort, lorsqu'ils liront ces lignes. À côté de la fosse où je portai le corps de Julyan, se trouvait un amas de bois sec destiné à être réduit en charbon par les bûcherons, je me suis dit ceci : « Hier, l'abominable nourriture dont j'ai apporté les restes à ma famille, l'a empêchée d'expirer au milieu des tortures de la faim ; mon petit-fils est mort... vaut-il mieux ensevelir sa chair, ou la faire servir à prolonger la vie de ceux qui lui ont donné le jour ? »

Après avoir hésité devant cette effrayante extrémité, je m'y suis résolu, songeant à l'agonie des miens. J'ai allumé le monceau de bois sec, j'y ai jeté les chairs de mon petit-fils, et à la lueur du bûcher j'ai enseveli ses os, moins un fragment de son crâne, que j'ai conservé comme une triste et pieuse relique, sur laquelle j'ai gravé ces mots sinistres en langue gauloise : FIN-AL-BRED (*fin du monde*). Puis, retirant du brasier ces chairs grillées, je les ai apportées à ma famille expirante ; et, dans l'ombre, ces malheureux ont mangé... ignorant ce qu'ils mangeaient. Le surlendemain de ces nuits maudites, j'appris d'un serf bûcheron qu'un de mes camarades, forestier comme moi des bois de Compiègne, trouvant au matin le corps de Grégoire-le-Tavernier percé d'une flèche restée dans sa blessure, et ayant reconnu cette flèche pour l'une des miennes à la façon particulière dont elle était empennée, m'avait dénoncé comme coupable du meurtre. Le baillif du domaine de Compiègne me détestait, et quoique mon crime eût délivré la contrée d'un monstre, qui égorgeait les voyageurs pour les dévorer, le baillif ordonna mon supplice. Instruit à temps, décidé à fuir, je dis adieu à mon fils ; mais il voulut, ainsi que sa femme et leurs deux enfants, m'accompagner ; nous ne pouvions d'ailleurs être plus misérables ; la chair du daim fumée que nous emportions dans nos bissacs pouvait assurer notre subsistance pendant un long trajet ; servage pour servage, peut-être serions-nous moins à plaindre en d'autres lieux. La

famine, quoique générale, sévissait moins, disait-on, dans certaines contrées. Le soir venu, nous avons quitté notre demeure de la Fontaine-aux-Biches ; mon fils et sa femme portaient tour à tour sur leur dos la petite Jehanne ; l'autre enfant, Nominoé, déjà grand, marchait à mes côtés. Hors des limites du domaine royal, j'étais du moins en sûreté. Apprenant plus tard par des pèlerins que l'Anjou souffrait moins de la famine que d'autres provinces, nous nous sommes mis en route pour ce pays ; d'ailleurs l'Anjou touchait à la Bretagne, berceau de notre famille ; je désirais m'en rapprocher, dans l'espoir de retrouver peut-être en Armorique quelqu'un de nos parents. Notre voyage s'accomplit durant les premiers mois de l'année 1034 au milieu de mille vicissitudes, presque toujours en compagnie de pèlerins, de mendiants ou de vagabonds pillards. Partout sur notre passage nous avons vu les traces horribles de la famine et des ravages causés par les guerres privées des seigneurs. La petite Jehanne mourut de fatigue en route.

*
* *

Mon père Yvon-le-Forestier, interrompu par la maladie à laquelle il a succombé, n'a pu achever ce récit ; au moment de mourir il m'a remis ce parchemin, à moi son fils *Den-Braô-le-Maçon* ; il me l'a remis, ce parchemin, ainsi qu'un os du CRÂNE de mon pauvre petit Julyan et LE FER DE FLÈCHE qui est joint à la légende laissée par notre aïeul Eidiol, le nautonnier parisien, pieusement conservée par mon père ; je la léguerai, ainsi que le récit précédent, à mon fils Nominoé... Un jour peut-être ces légendes seront jointes aux chroniques de notre famille, possédées sans doute par ceux de nos parents qui doivent encore habiter la Bretagne... Qui sait, hélas ! si nous les reverrons jamais ! Mon père Yvon est mort le neuvième jour du mois de septembre de l'année 1034. Voici comment s'est terminé notre voyage. Suivant le désir de mon père et afin de nous rapprocher de la Bretagne, nous nous dirigions vers

l'Anjou. Nous sommes ainsi arrivés dans cette province, sur le territoire du seigneur *Guiscard*, comte du pays et du château de *Mont-Ferrier* ; tous les voyageurs qui passaient sur ses terres devaient un tribut à ses péagers ; les pauvres gens hors d'état de payer étaient, selon le caprice des gens du seigneur, contraints d'accomplir des actes pénibles, humiliants ou ridicules, de recevoir des coups de fouet, de marcher sur les mains, de gambader ou de baiser les verrous de la porte du péager ; quant aux femmes, elles devaient se soumettre aux obscénités les plus révoltantes[33]. Plusieurs pauvres gens, aussi misérables que nous, subirent ces hontes et ces brutalités. Désirant les épargner à ma femme et à mon père, je dis au baillif de la seigneurie, qui d'aventure se trouvait là : « – Ce château que je vois là-haut me semble menacer ruine en plusieurs endroits, par suite d'un incendie et d'un siège récents ; je suis habile artisan maçon, j'ai bâti grand nombre de donjons fortifiés, employez-moi, je travaillerai à la satisfaction de votre seigneur ; je vous demande pour seule grâce, de ne pas maltraiter mon père, ma femme et mes enfants, et de nous accorder l'abri et le pain, tant que dureront mes travaux. » – Le baillif accepta mon offre, car on

---

33 À la Noël, les seigneurs des fiefs des environs de Paris exigeaient que leurs vassaux vinssent baiser la serrure ou le verouil du fief domanial. – La dame de *Bentelu*, situé près Pontoise, a exempté de nos jours les dames de Magui, petite ville du voisinage, de venir battre les fossés de son château, tandis qu'elle était en couches. – Lors des dénombrements faits en 1376 et 1517 et autres années par les seigneurs et les terres du comté *d'Auge, de Souloire et de Beltrisi*, le seigneur de Beltrisi déclare à Blanche, fille de France, veuve de Philippe d'Orléans, que les femmes publiques qui viennent à Beltrisi ou y demeurant, lui doivent quatre deniers parisis tous les ans ; mais qu'alors ce droit ne lui valait que cinq sols, à cause qu'il n'en venait plus tant. – Et tout de même, le seigneur de Souloire reconnoît que de toutes les femmes qui passent sur la chaussée de l'étang de Souloire, son juge prend, ou la manche du bras droit, ou quatre deniers, ou le c... – L'autre, enfin, se reconnoît redevable à la comtesse d'Auge d'un rasoir, pour lui servir à ce qu'elle jugera à propos... (SAUVAL, *Antiquités de Paris*, liv. VIII, p. 464-466.)

n'avait pas encore remplacé l'artisan maçon de la seigneurie, tué lors de la dernière guerre contre le château de Mont-Ferrier. Je montrai suffisamment que je savais bâtir. Le baillif nous assigna pour demeure une cabane, et nous devions recevoir la pitance des serfs ; mon père cultiverait un petit jardin dépendant de notre masure, et mon fils Nominoé, déjà en âge de travailler, m'aiderait dans mon labeur, qui pouvait durer jusqu'à la saison d'hiver ; nous comptions ensuite tâcher de nous rendre en Bretagne. Nous vivions ici depuis cinq mois, lorsqu'il y a trois jours j'ai perdu mon père, qui, le soir, après ses travaux, avait écrit le récit précédent.

*

* *

Aujourd'hui, onzième jour du mois de juin de l'année 1035, moi, Den-Braô, je relate ici un événement très-triste. Les travaux du château de Mont-Ferrier n'ayant pas été terminés avant l'hiver de l'année 1034, le baillif du seigneur, peu de temps après la mort de mon père, m'a proposé de reprendre la bâtisse au printemps. J'ai accepté, car j'aime mon métier de maçon ; d'ailleurs, ma famille n'était pas plus malheureuse ici qu'à Compiègne, et je n'éprouvais pas le même désir que mon père, de me rendre en Bretagne où, peut-être, il ne reste personne de notre famille. J'ai donc accepté les offres du baillif ; je me promettais de plus un grand plaisir à achever certaine construction dans laquelle se trouvait une issue secrète habilement ménagée, qui permettrait au seigneur, par ces temps de guerres privées continuelles, de sortir de son château, en cas de siège et de retraite désespérée. Ces bâtisses étaient achevées depuis quelques jours, lorsque hier le baillif m'a dit : « – L'un des alliés du seigneur de Mont-Ferrier est venu le visiter, il a été frappé des travaux que tu as accomplis ; il veut augmenter les fortifications de son manoir, et le comte, notre maître, consent à te céder à son ami en échange d'un serf, très-habile armurier. – Je ne suis pas serf du seigneur de Mont-Ferrier, – ai-je répondu,

– je me suis engagé à travailler ici librement. » – Le baillif haussa les épaules et reprit : « – Voici la loi : *Tout homme NON FRANC qui habite plus d'un an et d'un jour la terre d'un seigneur, devient serf ou homme de corps dudit seigneur, et est comme tel taillable à merci et à miséricorde*[34]. Or, tu demeures ici depuis le dixième jour de juin de l'an 1034, nous sommes aujourd'hui le onzième jour du mois de juin de l'an 1035, donc il y a un an et un jour que tu vis sur la terre du seigneur de Mont-Ferrier ; donc tu es son serf, donc tu lui appartiens et il a le droit de t'échanger contre un serf du seigneur de Plouernel. Ne songe pas à résister aux volontés de notre maître, car NEROWEG IV, *seigneur et comte* du pays de *Plouernel*, veut t'avoir et t'aura pour artisan maçon. Il a envoyé deux de ses hommes qui t'emmèneront de force, attaché à la queue d'un cheval, si tu refuses de marcher de bon gré. »

Je me serais résigné sans grand chagrin, me disant que pendant quarante ans j'avais vécu serf du domaine de Compiègne, et que peu m'importait de bâtir dans une seigneurie ou dans une autre, pourvu que je bâtisse ; mais une chose malgré moi m'alarme : souvent mon père m'a raconté qu'il tenait de son aïeul Guyrion, qu'une antique famille de race franque du nom de NEROWEG, établie en Gaule depuis la conquête de Clovis, s'était parfois rencontrée à travers les âges, et pour notre malheur, avec notre famille, à nous, fils de Joel. Puisse cette nouvelle rencontre avec un *Neroweg* n'être funeste ni à moi ni aux miens !... Et pourquoi, d'ailleurs, cette rencontre me serait-elle funeste ? Je suis d'un caractère résigné, craintif et soumis ; ma condition est d'être serf ; je l'accepte sans murmure, me conformant en cela aux ordres de l'Église ; je ferai de mon mieux pour contenter le seigneur Neroweg IV. Quel mal pourrait-il me vouloir à moi ou à ma famille ? Cependant, j'éprouve malgré moi une crainte vague au sujet de ma rencontre avec ce seigneur ; aussi moi, Den-Braô, fils d'Yvon-le-

---

34 EUSÈBE DE LAURICE, *Droits seigneuriaux. Glossaire*, p. 147.

Forestier, j'écris ici ces lignes. – Fasse le ciel que l'avenir ne réalise pas mes craintes ! Fasse le ciel, mon cher fils Nominoé, que tu n'aies à enregistrer sur ce parchemin que la date de ma mort, avec ces seuls mots : « – Mon père Den-Braô a terminé paisiblement sa laborieuse vie de serf artisan maçon. »

FIN DU SIXIÈME VOLUME

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :
Ebooks libres et gratuits
http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—
Avril 2010
—

– Élaboration de ce livre électronique :
Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Camelinat (Wikisource), Jean-Marc, Jean-Luc, PatriceC, Fred et Coolmicro.

– Dispositions :
Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. **Tout lien vers notre site est bienvenu...**

– Qualité :
Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.